

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Roger Perron

Genèse de la personne

Genèse de la personne

COLLECTION DIRIGÉE PAR PAUL FRAISSE

LE PSYCHOLOGUE

Genèse de la personne/2

ROGER PERRON

Directeur de Recherches au CNRS



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

Avec H. de GOBINEAU, *Génétique de l'écriture et étude de la personnalité*, Delachaux-Niestlé, 1954.

Niveaux de tension et contrôle de l'activité, Editions du CNRS, 1961.

Modèles d'enfants, enfants modèles, PUF, 1971.

Avec M. PERRON-BORELLI, *L'examen psychologique de l'enfant*, PUF, 4^e éd., 1982.

Les enfants inadaptés, PUF, 4^e éd., 1984.

Avec R. MISÈS, *Retards et perturbations psychologiques de l'enfant*, Editions du CTNERHI, 1984.



ISBN 2 13 039273 3

Dépôt légal — 1^{re} édition — 1985, décembre

© Presses Universitaires de France, 1985
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

SOMMAIRE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Pour une approche rationnelle des problèmes de personnalité</i>	7
1. La notion de «structure de personnalité»	7
2. Contre tout réductionnisme	12
3. Un nouveau plan de réalité.	17
4. Les régulations du système.	20
CHAPITRE II. — <i>La préhistoire</i>	24
1. Mythes et représentations de l'enfance	24
2. Structures sociales et structures de personnalité	30
3. Les positions parentales.	33
A/ Projet d'enfant, projet d'homme.	33
B/ Principes éducatifs et positions éducatives	38
C/ Les positions inconscientes	41
CHAPITRE III. — <i>L'individuation</i>	48
1. Les origines.	48
2. Le dedans et le dehors.	55
3. L'aléatoire et le répétable	61
CHAPITRE IV. — <i>La mise en place de l'appareil psychique</i> .	66
1. De la première à la seconde triangulation	66
2. L'organisation défensive	73
3. Les paliers d'organisation.	77
4. De quelques présupposés théoriques	90
CHAPITRE V. — <i>Les cadrages sociaux</i>	97
1. Nécessité d'une autre approche.	97
2. Sur la notion de «socialisation»	105
3. Echange et communication	110
4. Images de soi et valeurs de la personne	121
5. Les images sexuées	132

GENESE DE LA PERSONNE

CHAPITRE VI. — <i>Les structures résultantes</i>	139
1. Structures ou types?	142
A/ Une approche classique : la notion de «types» . . .	142
B/ L'approche fonctionnelle	153
2. Du normal et du pathologique	160
A/ L'opposition du «fou» et de «l'homme normal» .	161
B/ L'idée du pathologique exagération du normal . .	164
C/ Normativité et structures	166
3. Les descripteurs fonctionnels.	169
A/ La notion de conflit.	169
B/ La notion de défense	173
4. Deux modes d'équilibration personnelle.	178
A/ Le modèle de l'hystérie.	178
B/ Le modèle de la névrose obsessionnelle	185
CHAPITRE VII. — <i>Distorsions évolutives et organisations malheureuses</i>	193
1. Retards et troubles	194
A/ La notion de «retard»	194
B/ La construction des troubles	198
2. Un exemple de structuration fâcheuse : le cas de Serge, ou de la phobie à la névrose obsessionnelle.	200
3. Autismes et psychoses infantiles : avant la personne . ou à côté?	206
A/ Un thème à la mode.	206
B/ Les autismes infantiles	209
C/ Les psychoses infantiles	214
4. La dynamique intra-psychique, les événements du monde extérieur et le système relationnel.	219
A/ La dynamique intra-psychique et les événements .	220
B/ La dynamique intra-psychique et le système relationnel	223
CHAPITRE VIII. — <i>Où s'écrit le destin?</i>	227
1. Le hasard et la nécessité	227
2. Adaptation, équilibration, mobilité.	235
3. Une croissance de l'adulte?	240
<i>Références bibliographiques</i>	245

CHAPITRE PREMIER

Pour une approche rationnelle des problèmes de personnalité

1. LA NOTION DE «STRUCTURE DE PERSONNALITE»

Les termes de la famille «personne» (personnel, personnalité, personnaliser, etc.) sont d'un emploi si courant en français que leur usage quotidien ne paraît pas faire problème. Ils sont pourtant d'une remarquable ambiguïté. Les dictionnaires nous apprennent que le terme «personne» est écrit dans notre langue pour la première fois en 1180; il viendrait du mot latin (lui-même d'origine étrusque?) *persona*, masque de théâtre. Etymologie bien significative: la personne, tout à la fois, c'est ce qui est montré et c'est ce qui cache. Nous soulignerons plus loin que cette dialectique de la présence et de l'absence est au cœur même de la personnalité, et fondatrice de ses origines. Mais on peut d'emblée observer que ce couple d'opposés se retrouve dans les usages contrastés du terme, pour désigner quelqu'un (par exemple: «je vois une personne»), mais aussi pour signifier son absence («je ne vois personne»). On sait l'usage qu'avait un jour fait Ulysse de cette ambiguïté, la même opposition existant en grec. Ulysse en effet avait déclaré au cruel Polyphème, qui le retenait captif, «Je m'appelle Personne»; il avait ensuite réussi à crever

GENESE DE LA PERSONNE

son œil unique avec un épieu durci au feu. Les hurlements du malheureux ayant alerté ses amis cyclopes, et ceux-ci demandant « qui t'a fait ça ? », Polyphème avait répondu « Personne ! », sur quoi ces naïfs étaient retournés à leurs affaires, et Ulysse avait pu s'échapper. Lewis Carroll, dans « A travers le miroir », a brodé sur cette ambiguïté un étourdissant dialogue. « Je (ne) vois personne sur la route », dit Alice¹. « Je voudrais avoir d'aussi bons yeux », dit le Roi avec humeur. « Etre capable de voir Personne ! et à cette distance en plus !... » (et, un peu plus tard :) « Qui avez-vous dépassé sur la route ? » continua le Roi. « Personne », dit le messenger. « C'est vrai, cette jeune dame l'a vu aussi. De sorte que, bien sûr, Personne marche plus lentement que vous. — Je fais de mon mieux », dit le messenger d'un ton revêché ; « je suis sûr que personne (ne) marche plus vite que moi. — Il ne peut pas faire ça », dit le Roi, « car alors il serait arrivé le premier... ».

Le langage quotidien emploie le terme « personnalité » sous deux acceptions, plus ou moins confondues. Un premier sens est valorisé. Si l'on dit de quelqu'un qu'il « a de la personnalité », on implique, de façon admirative (cette admiration pouvant se teinter de quelque ambivalence et d'envie) qu'il présente à cet égard « quelque chose de plus », qui le fait émerger du commun et qui s'impose dans les relations interpersonnelles. Ce premier sens ne se prête guère, en tous cas sous une forme aussi globale, à un abord objectif du problème. Nous partirons donc de l'analyse du second sens, plus simplement descriptif. Par « personnalité », on désigne alors l'ensemble des caractéristiques d'une personne donnée, qui définissent son individualité, qui permettent de la distinguer de tout autre être humain. Trois idées sont ici centrales.

1/ L'idée de *globalité*. La personnalité de quelqu'un

1. L'ambiguïté est plus parfaite en anglais, la négation étant incorporée dans *nobody*. « I see nobody », dit Alice. Le Roi traite *Nobody* comme un nom propre.

UNE APPROCHE RATIONNELLE DES PROBLEMES

est constituée par l'ensemble des caractéristiques qui permettent de décrire cette personne, de l'identifier parmi d'autres. Ceci va des caractéristiques somatiques banalement portées sur les documents dits, précisément, d'identité (taille, couleur des yeux, des cheveux, «signes particuliers», etc.), des postures et du style moteur (on reconnaît, à l'entendre, le pas d'une personne familière) jusqu'aux modes de pensée (l'esprit tâtilon, brouillon, etc.) et aux caractéristiques «morales» (l'honnêteté, la scrupulosité, le don-juanisme, etc.). La personnalité de Pierre, ce n'est pas l'un quelconque de ces éléments, c'est leur ensemble. Ceci introduit une seconde idée.

2/ L'idée de *cohérence*. On postule qu'en quelque manière tout ceci constitue un ensemble organisé, où les choses sont supposées «aller bien ensemble», s'appeler et se compléter les unes les autres. Les discordances choquent, parce qu'elles heurtent ce postulat : par exemple un acte indélicat commis par un homme dont la physionomie inspirait confiance révolte comme une tromperie particulièrement odieuse ; la conduite courageuse d'un homme qui semblait timide et effacé surprend, etc. De telles «incohérences» apparentes gênent ; on cherche à les comprendre, c'est-à-dire à les réduire : ceci procède bien du postulat de cohérence. Ce postulat a fondé toute la tradition des caractérologies typologiques, depuis Hippocrate et Galien jusqu'aux morphopsychologies qui aujourd'hui se donnent une apparence scientifique, en passant par la phrénologie de Gall et bien d'autres systèmes aujourd'hui oubliés. On suppose alors pouvoir connaître et décrire l'ensemble d'une personnalité en la «repérant» à quelques indices d'observation facile, presque toujours des formes du corps. Ces modes d'approche se sont révélés de peu d'intérêt. Il reste que le postulat de cohérence est indispensable à toute étude des structures de personnalité et de leur développement : il ne s'agit pas d'éléments juxtaposés, mais de parties interdépendantes, parce que la personnalité est un *système fonctionnel*. D'où une troisième idée.

3/ L'idée de *permanence* dans le temps. Si la personnalité est un système fonctionnel, sa cohérence à un moment donné procède de lois d'organisation dont l'action est permanente. Si Pierre est Pierre, c'est qu'à ses propres yeux comme aux yeux de tous il se définit par une histoire personnelle dont il est le centre et l'acteur principal, l'invariant supposé en deçà des événements et des changements qui l'affectent. Ceci fonde le sentiment d'identité de Pierre, et asseoit les attentes de son entourage; ainsi s'en trouvent assurées les relations interpersonnelles. La personne «fiable», c'est celle dont on peut prévoir les comportements; celle qu'on tient pour fantasque, imprévisible n'est pas tellement celle à qui l'on dénie cette permanence que celle dont les lois de permanence sont peu compréhensibles.

Or ces trois caractères, globalité + cohérence + permanence, c'est précisément ce qui définit une structure. *La personnalité est une structure.*

Le terme a été tant employé, et dans des sens si divers, qu'il importe ici de le redéfinir. Nous emprunterons cette définition à Jean Piaget. Ce grand psychologue, s'il n'a guère — en principe — étudié les problèmes de personnalité, fournit cependant quelques clés pour leur abord. «Une structure est un système de transformations qui comporte des lois en tant que système (par opposition aux propriétés des éléments) et qui se conserve et s'enrichit par le jeu même de ces transformations (...) une structure comprend ainsi les trois caractères de totalité, de transformation et d'auto-réglage.» (Piaget, 1970, pp. 6-7). Cette définition apporte l'essentiel de ce qui nous est nécessaire pour comprendre la personnalité en tant que structure. Pour comprendre son fonctionnement: nous verrons qu'il s'agit bien d'un système de transformations régi par des lois d'auto-réglage (c'est ainsi qu'on peut définir le jeu des défenses, au sens psychanalytique du terme; et l'ensemble de l'appareil psychique, tel qu'il a été décrit par Freud, est un vaste système de transformations); et pour comprendre son développement: car en effet cette structure «se conserve et s'enrichit par le

jeu même de ses transformations» (Piaget, 1964, pp. 164-181). Ceci est vrai dès les origines, et le reste tout au long du développement jusqu'à l'âge adulte. La névrose en témoigne en tant que structure fermée, par sa tendance à la répétition et sa résistance au changement : elle se consolide de son fonctionnement même (ceci sera repris plus loin, en particulier chap. VI et VII).

Etudier la personnalité, c'est donc :

1/ Etudier un système de transformations : en préciser les lois, définir de quel ensemble de conditions peut résulter un tel ensemble de sentiments, d'idées, de passions, de conduites, etc. On peut a priori distinguer des lois générales, valables pour tout être humain (celles qui par exemple rendent compte des origines et des conduites de production de l'angoisse) et des lois spécifiques, qui régissent la production de variantes individuelles (par exemple, qui permettent de comprendre pourquoi tel individu combat l'angoisse sur le mode de l'excitation dite «maniaque» et pourquoi tel autre s'y abandonne sur un mode mélancolique).

2/ Caractériser des personnes en tant que personnes, c'est-à-dire par la permanence et la cohérence du mode de fonctionnement particulier à chacune. Il s'agit ici bien plus, on le voit, de conduire une analyse fonctionnelle que de dresser de simples tableaux descriptifs sur le mode des anciennes caractérologies; ceci permet évidemment bien mieux la prévision.

3/ Comprendre comment s'opère la progressive mise en place, chez tel individu, de telle structure, de tel mode de fonctionnement, et non de tel autre. Nous sommes encore loin de pouvoir répondre vraiment à ce type de questions; mais nous pouvons au moins les poser correctement, et apporter quelques éléments de réponse.

C'est pour l'essentiel à ce troisième aspect du problème qu'est consacré cet ouvrage. Pourquoi Pierre

est-il Pierre, pourquoi fonctionne-t-il ainsi, comment son histoire et son développement propres l'ont-ils conduit à être ce qu'il est ? Telle est à notre sens la question fondamentale. Elle découle de la définition même de la personnalité comme structure. On ne peut en effet comprendre vraiment le fonctionnement d'un système complexe que si l'on sait comment il a été construit (ou pour mieux dire dans le cas présent, comment il s'est *construit*). Citons encore Piaget, qui écrivait : « Toute genèse part d'une structure et aboutit à une structure » (in : 1964, p. 168) : autrement dit, comprendre le développement de la personnalité, c'est retracer l'histoire des structures qui, à des moments successifs, ont défini le fonctionnement de la personne. Si l'on y réussit, le mode final de fonctionnement devient beaucoup plus intelligible que si l'on s'était borné, sans référence à l'histoire, à en analyser l'organisation actuelle.

2. CONTRE TOUT REDUCTIONNISME

Sans romantisme mal placé, on peut admettre que la personnalité humaine, en tant que système fonctionnel, constitue le niveau le plus évolué et le plus complexe d'organisation du vivant. Ce système-clé de voûte est régi par les mêmes lois générales que les systèmes de niveaux inférieurs, avec lesquels il s'avère en étroite interdépendance, mais qu'il englobe et dans une certaine mesure contrôle (Piaget, 1967). Considérons le système vivant le plus simple, celui d'un organisme monocellulaire. Il délimite par une membrane un intérieur et un extérieur ; son fonctionnement assure entre ces deux zones les échanges indispensables à sa survie, individuelle et d'espèce ; le bon réglage de ces échanges, c'est l'adaptation. Mais ceci ne peut se réaliser que si les diverses parties du système lui-même — déjà fort complexe — travaillent de façon coordonnée : c'est l'équilibration interne. Adaptation et équilibration, on retrouve ces deux principes-clés à tous les niveaux d'organisation du vivant, à des paliers successifs où

s'accroît la gamme des adaptations possibles, où augmente la complexité des mécanismes d'auto-réglage qui assurent l'équilibration interne. On voit à ces paliers successifs se différencier les appareils qui assurent des fonctions distinctes (digestion, respiration, circulation, etc.). A mesure qu'on monte dans l'échelle phylogénétique, ces appareils, de plus en plus diversifiés, assurent des fonctions de plus en plus précises; chacun est doté de ses propres régulations, et apparaissent des systèmes spéciaux de coordination de l'ensemble. Vient un moment où, dans l'échelle animale, la diversification de la motilité accroît considérablement la marge des possibilités adaptatives, par modification de l'environnement (pour fuir un danger, dépister et poursuivre une proie, se construire un abri, etc.). L'animal en vient à produire des séquences organisées de comportements (bâtir un nid selon un certain plan, développer une tactique de chasse, etc.). On passe alors du niveau qu'étudie l'anatomo-physiologiste à celui qu'étudie le psychologue du comportement ou l'éthologiste; mais ces séquences comportementales ne peuvent être comprises que comme au niveau précédent, c'est-à-dire sous l'angle de leur fonction adaptative et de leur organisation interne. On franchit encore un palier lorsque l'action est suspendue, transposée et élaborée de façon anticipatoire au niveau des représentations: c'est la naissance de l'intelligence, dont Piaget et ses élèves ont décrit les étapes. Pour Piaget, précisément, la succession de ces étapes, à comprendre comme succession de structures (praxiques, préopératoires, opératoires, pour devenir enfin celles de la logique formelle) est, comme aux niveaux précédents, régie par le double principe de l'adaptation au milieu environnant et de l'équilibration interne. Mais le développement des structures cognitives n'est pas *tout* le développement psychique: les émotions, les désirs et les craintes, les fantasmes, les formations inconscientes, etc., ne sont pas de cet ordre. Il y a donc un niveau supérieur d'organisation qui est bien cette fois celui de l'ensemble de l'organisation psychophysiologique de l'homme: c'est la personnalité. A ce

niveau les grandes lois qui assurent la permanence et la cohérence du système, c'est-à-dire son fonctionnement, restent les mêmes qu'aux niveaux précédents.

Comment en effet peut se développer un tel système fonctionnel? Dans la déjà longue histoire des idées évolutionnistes, deux thèses se sont opposées, qu'il s'agisse de l'évolution des espèces (la phylogenèse) ou du développement de l'individu (l'ontogenèse), cas qui nous occupe plus particulièrement ici.

La première thèse est préformiste : le développement d'un système organisé est simple dévoilement progressif au regard de l'observateur de quelque chose qui était donné tout entier dès l'origine, jusqu'en ses moindres détails, mais était alors inobservable. L'homme est déjà tout entier, complet mais microscopique, dans l'«homoncule» découvert par Spallanzani (le spermatozoïde), il ne faudra pour le révéler que le milieu favorable de la matrice nourricière; ou bien — cela revient au même — il est tout entier dans l'ovule, n'attendant pour amorcer son développement que le déclenchement opéré par le spermatozoïde. Cette thèse naïve est insoutenable en tant que telle. Considérons en effet, par exemple, sa seconde version : il faudrait alors que toute femme contienne dans ses ovaires, déjà formés, tous ses enfants possibles; quant aux filles parmi ces enfants, elles devraient elles-mêmes déjà contenir tous leurs enfants possibles, etc. La chaîne ne pouvant logiquement s'interrompre ni vers l'avenir ni vers le passé, il faudrait que Dieu, en créant Eve, ait créé du même coup dans ses ovaires, parfaits mais minuscules, les milliards de femmes à venir... La biologie a depuis longtemps abandonné cette forme naïve du préformisme; mais, sous une forme moins choquante pour la raison, on en trouve en d'autres domaines des effets plus durables. La psychiatrie et la psychologie scientifique, pour expliquer les différences entre individus, ont longtemps tenu pour une hypothèse de base que ces différences étaient pour l'essentiel, voire en totalité, inscrites dans l'individu dès sa conception. Le développement de la personnalité ne serait rien d'autre que le progressif dévoile-

lement d'une individualité donnée dès ses origines, jusqu'en ses moindres particularités. C'est bien une thèse préformiste, et plus précisément héréditariste. Elle n'est plus aujourd'hui tenable, pour au moins trois sortes de raisons :

- la mise en évidence du poids considérable des facteurs et conditions de milieu sur le développement de la personnalité : conditions sociologiques générales, positions et conduites éducatives des parents, pressions scolaires, etc. ;

- le jeu des processus inconscients qui construisent progressivement la structure de personnalité n'est pas moins évident. Nous reviendrons sur ces deux points ;

- on a fini par admettre le caractère assez mythique de l'explication par l'hérédité *biologique* des différences entre les hommes en ce qui concerne la personnalité. Les progrès de la génétique moderne ont certes permis de connaître assez bien les mécanismes bio-chimiques extraordinairement complexes qui assurent la transmission héréditaire de caractères *biologiques* ; mais ils n'étaient en rien la croyance populaire selon laquelle le « don » pour la musique, l'« aptitude » aux mathématiques, a fortiori l'honnêteté, le désir de plaire, le goût de l'argent, etc., auraient un support génétique (c'est-à-dire localisable dans les gènes), si complexe qu'on puisse l'imaginer. Entre le niveau des processus de biochimie moléculaire qu'analyse la génétique et celui des modalités du fonctionnement de l'appareil psychique qui définissent la personnalité, le hiatus est actuellement total. Ce hiatus est probablement irréductible : il s'agit de *niveaux de réalité différents*. Qu'on ne nous accuse pas ici d'idéalisme : il s'agit bien de réalités, à construire comme telles par des démarches technico-scientifiques appropriées.

La position préformiste sommaire n'a donc plus aucune crédibilité en ce qui concerne le développement de la personnalité ; à ce niveau d'organisation du vivant, toute structure a une histoire et ne peut être réellement comprise que si l'on suit les étapes de sa construction. Il n'en est que plus frappant de constater à quel point

cette thèse erronée continue à imprégner la conscience populaire, de sorte que le non-spécialiste risque d'être piégé dans de fausses évidences. La déclaration banale à propos d'un enfant, «c'est tout le portrait de son père» (ou, plus sentencieusement et généralement, «tel père, tel fils») est d'ordinaire chargée d'une telle implication héréditariste, dans le cadre de ce qu'on peut désigner comme une *idéologie* des «dons», des «aptitudes», des «traits de personnalité», toutes caractéristiques qui sont supposées données à l'enfant dès l'origine, c'est-à-dire au moment même de la conception et par voie biologique. Par cette pseudo-explication paresseuse, on méconnaît le poids des conditions et facteurs sociaux et des pressions éducatives, et tout le jeu des modèles, des images et des identifications par où, tout au long de la psychogenèse, peut se construire une telle ressemblance. Les chapitres qui suivent seront consacrés à ces divers aspects du problème.

Il faut souligner qu'ouvrir ainsi le champ de la discussion, ce n'est en aucune façon nier qu'un certain ensemble de *conditions* du développement de la personnalité se situent au niveau de la biologie. C'est simplement refuser le *réductionnisme* biologique, c'est-à-dire l'attitude scientifique qui prétendrait, pour les expliquer, réduire les faits psychiques, intégralement, à la composition de faits d'un autre ordre, supposé plus fondamental, celui de la biologie. De sorte qu'il faut tout autant refuser un autre réductionnisme, où l'on prétend *tout* expliquer par le jeu des pressions sociales, de l'éducation, des apprentissages et conditionnements. Certes, tout ceci contribue à modeler la personnalité : les normes culturelles et les systèmes de valeurs, les pressions éducatives qui visent à en assurer l'adoption par l'enfant, les statuts qui lui sont assignés et les rôles qu'il en vient à jouer, dans les groupes et les institutions qui cadrent sa vie, etc., tout cela contribue évidemment à différencier les individus et à donner à chacun sa figure propre. On ne peut cependant réduire *toute* la causalité à ces influences.

On peut élever les mêmes objections à l'encontre

d'un troisième réductionnisme, plus récent, qui ne voudrait retenir que le jeu de la dynamique inconsciente, en l'enfant lui-même et dans ses relations avec son entourage proche. C'est le cas des auteurs selon lesquels l'enfant serait façonné, dès son plus jeune âge, par le «désir de la mère», transmis directement d'inconscient à inconscient, auquel l'enfant serait passivement livré, et qu'en quelque sorte il se bornerait à incarner dans son devenir personnel. Non qu'il faille tenir ces idées pour absurdes. On connaît en effet des cas (d'autisme infantile précoce selon Kanner, de psychose symbiotique selon Margaret Mahler, etc.) qui ne peuvent guère se comprendre sans ce type de notions; le rôle considérable des identifications inconscientes est mis en évidence par toute analyse de névrose adulte; au-delà, le jeu en existe chez tout individu. Mais, ici encore, ce qui est inacceptable, c'est d'inscrire toute la causalité au compte d'un seul type de facteurs et de conditions de développement de la personnalité, en ignorant les autres: c'est ce que nous désignons comme «réductionnisme».

3. UN NOUVEAU PLAN DE REALITE

Pour poser correctement le problème, il est nécessaire de bien distinguer ce qui est de l'ordre des *conditions* du développement de la personnalité et ce qui est de l'ordre de la *légalité interne* de ce développement. Prenons un exemple simple: qu'est-ce qui caractérise les vainqueurs du Marathon aux Jeux Olympiques, ou, pour poser le problème en termes de causalité, qu'est-ce qui permet leur victoire? On pourra remarquer que tous présentent une capacité thoracique exceptionnelle, et que ceci permet la ventilation intense et prolongée que nécessite un pareil effort. Personne cependant ne se risquera à dire que cette capacité thoracique est *cause* de la victoire, car on peut trouver une capacité comparable chez bien d'autres individus qui n'envisageraient même pas de courir quelques kilomètres... La

capacité thoracique est condition du succès, au même titre qu'un environnement social favorable, l'intégration dans une équipe sportive, un support financier, etc. Mais les causes du succès, s'il en est, sont à rechercher ailleurs : dans l'investissement massif d'un *projet*, gagner un jour le Marathon. La formulation correcte du problème est donc : qu'est-ce qui, tout au long de son histoire, a pu conduire Mr X à former et soutenir jusqu'à la réussite un tel projet ? C'est s'interroger sur le fonctionnement de sa structure de personnalité, et sur l'histoire de sa construction.

Ainsi, les «facteurs» somatiques (tel mode d'équilibre biologique, telle particularité anatomo-physiologique de l'encéphale, etc.), sociologiques (systèmes de valeurs, appartenance à des groupes, etc.) et relationnels (des pressions éducatives délibérées aux processus inconscients) définissent, très généralement, des conditions du développement de la personnalité. Si l'on en reste au niveau d'une combinatoire de ces conditions, on ne pourra guère mieux penser qu'en termes probabilistes, et tenter de prouver qu'un ensemble donné de conditions produira plus probablement tel individu que tel autre (un individu conformiste et soumis plutôt qu'un révolté chronique, un bon vivant à courte vue plutôt qu'un savant austère, etc.). Mais si l'on se borne à penser le problème en ces termes, les erreurs de prédiction seront nombreuses. Si on a pu, pendant un temps, parier sur cette approche où la causalité se dégrade en probabilités, elle apparaît aujourd'hui bien pauvre. Personne ne se risquerait plus à dire aujourd'hui, comme autrefois J.-B. Watson utilisant ce modèle dans le cadre du réductionnisme behavioriste : «Donnez-moi une douzaine d'enfants sains, bien constitués, et la sorte de gens qu'il faut pour les élever, et je m'engage, en les prenant au hasard, à les former de manière à en faire un spécialiste de mon choix, médecin, commerçant, juriste, et même mendiant ou voleur, indépendamment de leurs talents, penchants, tendances, aptitudes, ainsi que de la profession et de la race de leurs ancêtres.» (J.-B. Watson, *Behaviorism*, 1915). Bien entendu, Watson

n'essaya jamais de tenir cet «engagement» en forme de tartarinade. L'eût-il tenté, passant outre à des objections morales évidentes, qu'il eût essuyé une sérieuse déconvenue, et ceci pour deux sortes de raisons. La première est relative à l'énorme complexité des conditions et facteurs en cause, dont, de plus, on ne peut concevoir l'effet comme simplement additif. Telle condition (par exemple un événement tel que la mort prématurée de la mère) peut, dans un certain contexte, exercer des effets majeurs sur le développement de la personnalité de l'enfant, et des effets minimes dans un autre contexte. Seconde raison, plus fondamentale : cette position théorique, variété du réductionnisme par invocation exclusive du conditionnement (dont on retrouve un avatar moderne chez un auteur comme Skinner) considère l'enfant comme passivement modelé, tout au long de son développement, par un jeu de forces qui lui seraient totalement antérieures et extérieures. Ceci est contraire à l'observation la plus quotidienne, et théoriquement irrecevable. Chaque niveau d'organisation du vivant est défini par ses lois propres, non simplement déductibles des lois (d'auto-régulation, équilibration, adaptation) qui valent pour les systèmes de niveaux inférieurs. La biologie n'est pas réductible à de la physique plus de la chimie. De même, ainsi que le disait Henri Wallon, la vie psychique crée «un nouveau plan de réalité», c'est-à-dire un ensemble phénoménal nouveau, régi par des lois de fonctionnement qui lui sont propres (même si elles sont homologues, quant aux principes généraux, aux lois qui règlent les systèmes organisés de niveaux inférieurs). L'œuvre de Jean Piaget, qui s'opposait fermement à tout réductionnisme et prônait ce qu'il appelait le «constructivisme», illustre bien cette idée. Il en va de même chez Freud : en désignant comme «appareil psychique» l'objet de son étude, il a voulu souligner qu'il s'agissait bien d'un système organisé, comparable aux «appareils» respiratoire, circulatoire, etc., assurant comme eux des fonctions adaptatives et régi par les mêmes lois générales d'équilibration interne ; mais il a voulu également souligner que cette légalité propre à l'appareil prend

des formes qui doivent être étudiées en tant que telles, et objets par là d'une science autonome, la psychologie (il faut en effet rappeler que pour Freud la psychanalyse, en tant que théorie, est une psychologie, c'est-à-dire un corps de connaissances sur le fonctionnement du psychisme, et une méthode pour améliorer ces connaissances).

Chez ces trois auteurs majeurs, Freud, Wallon, Piaget, et à leur suite chez la plupart des auteurs contemporains, on retrouve donc le même postulat : les véritables causes sont à situer dans le fonctionnement interne du psychisme, elles sont connaissables en le considérant en tant que structure ; et tous trois ajoutent : c'est en restituant l'*histoire* de sa création qu'on peut le mieux en comprendre le fonctionnement. Ces deux postulats en appellent un troisième : tout au long de cette histoire, et précisément parce qu'il s'agit d'une structure qui (je cite à nouveau Piaget) «se conserve et s'accroît par le jeu même» des transformations qu'elle opère, on observe que les effets sont constamment repris, intégrés et réorganisés à titre de causes. Ceci découle de la définition même de la personnalité en tant que structure, avec ses trois caractères de globalité, cohérence et permanence. La personnalité, comme tout système vivant, tend à se maintenir et à s'accroître dans ses lignes propres. On est bien loin dès lors du modèle d'une machine qui, si complexe qu'on l'imagine, se laisserait passivement construire par le jeu de forces externes.

4. LES REGULATIONS DU SYSTEME

Il reste vrai cependant que les trajectoires du développement, comme les équilibres et adaptations qui en résultent, peuvent se trouver fortement influencées par les combinaisons particulières de conditions auxquelles l'enfant est soumis et réagit au cours de son histoire. Deux types de régulations interviennent pour maintenir et accroître la cohérence et la permanence de la structure ; et il est significatif qu'on puisse les caractériser par

des termes transposés de la biologie. Les régulations du premier type sont diachroniques, c'est-à-dire opèrent dans l'axe du temps. Ce sont des régulations «homorhétiques», qui assurent les corrections de trajectoires. Supposons par exemple, pour reprendre l'expérience fictive de Watson, qu'on se propose, un peu tardivement, de transformer en voleur un enfant «bien élevé», c'est-à-dire de modifier sa trajectoire personnelle sous un angle majeur. Il est bien probable qu'il s'y opposerait vigoureusement, pour rester dans ses lignes de développement propres. Le second type de régulations est synchronique, c'est-à-dire joue à un moment donné pour maintenir ou rétablir la cohérence fonctionnelle de l'ensemble, tel qu'il a été constitué par son histoire antérieure, ici, c'est la notion d'«homéostasie» qu'on peut emprunter à la biologie. Pour garder le même exemple, l'enfant protesterait parce que les conduites qu'on cherche à lui imposer sont en contradiction flagrante avec ce qui fonde actuellement chez lui l'estime de soi.

Ces régulations peuvent être affectées de deux types de troubles, par défaut ou par excès.

Les troubles par défaut sont eux-mêmes de deux types bien différents. Un premier cas est banal, normal et même nécessaire. En effet, chez tout enfant, le développement s'opère par une succession de crises maturatives, où la structure se réorganise à un niveau supérieur d'ampleur et de complexité, et de paliers d'équilibre où elle fonctionne, plus adaptative, ainsi réorganisée. Ceci a été bien mis en évidence par l'école piagétienne en ce qui concerne le développement des structures cognitives, mais peut être généralisé au niveau global de la personnalité. Or il est patent que les moments de crise maturative correspondent à un affaiblissement provisoire des deux types de régulations, et particulièrement des régulations synchroniques : il y a désorganisation provisoire, condition nécessaire de la «mue». Ceci est particulièrement évident au moment de l'adolescence, mais on a pu décrire d'autres moments de crise maturative (notamment vers 3 ans). Il faut en

distinguer un autre type de désorganisations, où les mécanismes régulateurs sont débordés sous l'impact de charges excessives. C'est ce qu'on observe dans les états réactionnels post-traumatiques, consécutifs à un événement très dramatique vécu par l'enfant, dans certaines décompensations schizophréniques de l'adolescence, etc.

A l'inverse, une excessive rigidité des régulations synchroniques bloque le développement, ceci se comprend aisément puisqu'alors la désorganisation provisoire, condition nécessaire de la crise maturative, est impossible. On peut à cet égard invoquer une certaine analogie avec les cas de nanisme par ossification précoce. Il s'agit alors de personnalités dont l'immaturité frappe, et qui se signalent par l'infantilisme et la répétitivité des attitudes, des intérêts, des modalités relationnelles, des modes de satisfaction, etc. Il est rare cependant que le tableau soit aussi complet; bien plus souvent, une partie seulement de la structure subsiste, en enclave, dans la structure de niveau supérieur, d'une façon parfois peu apparente. c'est ce que la théorie psychanalytique désigne comme «fixation». Que surviennent des circonstances qui désorganisent la superstructure, alors souvent à la fois rigide et fragile, cette sous-structure en enclave se reactive: il y a régression. On peut alors avoir une impression d'incohérence, le sujet produit des idées, des sentiments, des conduites, etc., qui surprennent ses proches et peuvent le surprendre lui-même. Beaucoup d'actes apparemment inexplicables, qui choquent ou révoltent l'entourage, sont le produit de telles régressions. L'incohérence, on le voit, n'est qu'apparente, elle reflète une insuffisante intégration de sous-structures de la personnalité qui témoignent des strates de son histoire (ceci décrit, soulignons-le, des cas où les régulations synchroniques, à la fois rigides et peu efficaces, n'autorisent pas les mouvements de régression souple que peuvent se permettre les personnalités chez qui l'intégration est plus harmonieuse).

Outre les fixations et régressions, l'excessive rigidité des régulations est responsable de la résistance au changement chez l'adulte, qu'il s'agisse de la rigidité des

opinions, des croyances, des principes de vie, etc., ou qu'il s'agisse de la résistance opposée à une entreprise psychothérapique pourtant souhaitée, apparemment, par le sujet lui-même.

Tels sont les principes généraux sur lesquels peut se fonder une approche rationnelle des problèmes que pose l'analyse des structures de personnalité, et des processus de leur développement. Nous envisagerons dans les chapitres qui suivent les principaux moments et aspects de ce développement.

CHAPITRE II

La préhistoire

Les origines de la personnalité sont à rechercher avant la naissance, et avant même la conception. En effet, un certain nombre de conditions et de facteurs de son développement lui préexistent dans le milieu de vie qui sera celui de l'enfant, et, au sein de ce milieu, dans les structures de personnalité de ses parents et dans leurs relations de couple. Dans notre société, comme probablement dans toute société, l'enfance est objet de représentations et de mythes qui se traduisent en institutions et en pratiques sociales, et qui apparaissent à l'analyse fortement marqués d'une ambivalence dont nous dirons ici quelques aspects.

1 MYTHES ET REPRESENTATIONS DE L'ENFANCE

En schématisant quelque peu, on peut dire que notre société vit actuellement à cet égard une sorte de mythe-Janus, une face étant celle de l'enfant-roi, l'autre celle de l'enfant-parasite, gênant, voire dangereux. La première est évidemment la plus apparente. L'enfant est la joie des familles, il convient de l'aimer, de le choyer, de bien l'élever pour qu'il ait plus tard la meilleure vie possible, les fabricants et marchands de jeux et jouets ajoutent volontiers qu'il faut aussi «le gâter», en lui

achetant beaucoup de biens matériels supposés lui plaire .. Il n'est pas inutile de rappeler à quels mythes tout ceci est lié. Le plus évident sans doute est celui de l'enfant innocent, mais riche de tous les possibles. M.-J. Chombart de Lauwe, qui a analysé les représentations actuelles de l'enfance dans le roman, la presse enfantine, les émissions de télévision, etc., conclut « L'enfant incarne à la fois les mythes du retour à l'origine et ceux de l'avenir, car il est le «support de vérités essentielles», «le sel de la terre», le «destin» ou son instrument. Parfois il porte une «mission», il vit dans un monde où réalité et rêve sont confondus, il découvre des figures mystérieuses dans les formes, dialogue avec les portraits, avec des personnes imaginaires, avec les morts qu'il a connus, qu'il fait revivre. Etre authentique quand la société ne l'a pas encore déformé, il est le symbole d'un âge d'or de l'humanité, d'un paradis perdu pour les individus. » (M.-J. Chombart de Lauwe, 1965, p. 243). L'enfant, pour l'adulte, c'est la projection idéalisée de soi-même, reportée dans un passé mythique. S. Mollo écrit en écho : « L'idéalisation de l'enfance par l'adulte est un thème constant de la littérature du 19^e et du 20^e siècles et se retrouve également dans de nombreuses conceptions pédagogiques. » (S. Mollo, 1970, p. 23). Dans la conscience collective contemporaine de nos sociétés occidentales, l'enfance constitue «un monde autre» (M.-J. Chombart de Lauwe, 1971). L'enfance est supposée sans conflits graves, sans drames autres que bénins et dont on peut sourire avec indulgence et attendrissement, sans péchés autres que véniels, et surtout sans sexualité. Le jeune enfant est «un ange», il ne connaît pas les conflits qui surgissent chez l'adulte de ces deux sources vives de tout drame, l'agressivité et la sexualité. De plus, non encore aveuglé par la passion du savoir (dont les dangers fantasmatiques sont illustrés par le mythe du Péché Originel), il sait d'emblée, d'un savoir intuitif immédiat, des vérités premières qui plus tard disparaîtront derrière l'écran des demi-vérités, contingentes et révocables, que construit l'adulte. Une légende nous conte que l'Empereur

de Chine, à qui un farceur avait fait croire qu'il l'habitait d'une merveilleuse et impalpable étoffe, s'est un jour produit, en grand appareil mais en fait sans aucun vêtement, dans les rues de sa bonne ville; et tous d'admirer l'habit miraculeux, jusqu'au moment où un enfant, des bras de sa mère, s'écria : « Mais il est tout nu ! ». Heureux les enfants et les simples d'esprit, dit un dicton populaire, le royaume des cieux leur appartient. Ce mythe de l'enfance heureuse et innocente est cousin du mythe de l'Age d'Or : qu'il s'agisse de la préhistoire de l'humanité ou de celle de l'individu, l'adulte en proie aux conflits internes et externes, à la frustration, à la haine, à l'angoisse, à la peur, etc., a besoin de croire qu'« autrefois c'était mieux ». Il préfère en général oublier de sa propre enfance tout ce qui fut trop pénible; ou, s'il lui en revient quelque chose, c'est avec le sentiment d'une énorme injustice : l'enfance est, doit être heureuse.

Freud a quelque peu ébranlé ce mythe d'une enfance innocente, sans agressivité et sans sexualité. Il ne l'a pu qu'au prix d'un énorme scandale, qui ne s'est apaisé qu'en apparence (cf. Jones, 1961, t. 2, pp. 113-133). Sans doute accepte-t-on plus volontiers aujourd'hui que l'enfant soit un être sexué, mais on admet mal qu'il puisse vivre des drames aussi douloureux que l'adulte, et Melanie Klein, situant les sources de ces drames dans les balancements de l'amour et de la haine, a suscité bien des résistances. Une première facette de l'ambivalence peut dès lors être aperçue : le mythe ne peut être maintenu qu'au prix de dénégations fragiles; le petit ange, lorsqu'il ne satisfait pas à cette image, « a le diable au corps ».

Mais l'ambivalence procède également du thème de l'enfance désarmée. L'homme naît prématurément : il est « jeté dans le monde » bien avant de pouvoir y faire face par ses propres moyens. Cette idée a été souvent reprise, notamment à la suite de Bolk (1926). Sur la base de données fournies par l'anatomie comparée, cet auteur avait établi une « loi » selon laquelle, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des espèces, le nouveau-né apparaît dans le monde extérieur, hors de

l'œuf ou du corps maternel, de plus en plus tôt (c'est-à-dire que la phase post-natale du développement est de plus en plus longue par rapport à la durée de vie). L'homme se situant au sommet de l'échelle phylogénétique, c'est lui qui naît le plus immature. La thèse est manifestement évolutionniste, et inspirée des vues de Haeckel (l'ontogenèse récapitule la phylogenèse...). Bolk se limitait à l'anatomo-physiologie comparée; mais si l'idée a connu tant de succès, c'est bien évidemment qu'elle éveille des résonances profondes sur le thème de l'impuissance originelle de l'être humain (cf. Lapassade, 1963, et Barande, 1975). Ceci rejoint un des aspects du mythe de l'enfance, fondé sur une évidence : l'humanité ne peut subsister que si elle protège ses enfants, si elle admet et même valorise leur situation parasitaire. Freud avait intégré très tôt cette idée dans ses vues théoriques : « L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux. » (Freud, 1895, p. 336). Il y reviendra souvent par la suite, notamment après la publication du livre de Rank sur « le traumatisme de la naissance » (1924); ainsi, lorsqu'il distingue trois facteurs de production des névroses, biologique, phylogénétique et psychologique, il écrit : « Le facteur biologique est l'état de détresse et de dépendance très prolongé du petit d'homme. Par rapport à celle de la plupart des animaux, l'existence intra-utérine de l'homme est relativement abrégée, il est moins achevé qu'eux lorsqu'il est jeté au monde. » (Freud, 1926, p. 82; ceci paraît la même année que l'article de Bolk). Le fait comporte des conséquences majeures : « L'angoisse apparaît comme le produit de l'état de détresse psychique du nourrisson, corrélative, cela va de soi, de son état de détresse biologique. » (*ibid.*, p. 62). On a souvent souligné que, en contrepartie de cette naissance prématurée, l'homme disposait d'une très longue période de plasticité évolutive, qui autorise une vaste trajectoire de développement individuel, sans quoi les civilisations n'auraient pu se créer, se transmettre et se développer elles-mêmes. Si en effet un être est entièrement équipé

dès la naissance de tous ses mécanismes adaptatifs possibles (comme c'est le cas chez certains insectes), chaque génération ne peut faire qu'exactement la même chose que la précédente. Chez l'homme, l'enfance est très longue, les savoirs et savoir-faire s'acquièrent par imitation, éducation, identification, etc., et les «erreurs de reproduction» abondent : heureusement ! (cf. Bourdieu et Passeron, 1970). Il est évident par ailleurs que cet enfant-parasite survit — et l'humanité avec lui — parce que la femme qui devient mère est très fortement équipée en conduites d'amour et de protection. Ceci est très ancré dans les convictions populaires sur l'«instinct maternel», et a donné lieu à de multiples théorisations (nous évoquerons plus loin les idées de Winnicott sur la «préoccupation maternelle primaire», de Bowlby sur l'attachement, etc.). Au-delà, pour tout adulte normalement constitué, le jeune enfant est objet d'affection, de soins, de protection ; les «bourreaux d'enfants» suscitent l'horreur.

L'enfant n'en est pas moins parasite. Beaucoup de parents raisonnablement équilibrés reconnaissent volontiers les limitations et les contraintes introduites dans leur vie par la venue des enfants, même s'ils ajoutent que «cela en valait la peine». Bien d'autres sources d'ambivalence, sur lesquelles nous reviendrons, jouent dans l'opposition de l'amour et du rejet. A voir en tous cas certains parents gaver leur enfant de biens de consommation aussitôt négligés ou détruits, on ne peut manquer de s'interroger sur les culpabilités que masque une telle formation réactionnelle... Et l'enfant peut apparaître dangereux, pour lui-même et pour autrui : il faut écarter de lui les allumettes, les substances corrosives, etc., le surveiller pour qu'il ne «fasse pas de bêtises» aux conséquences éventuellement très graves.

Deux conceptions de l'enfance s'opposent sous tout cela depuis deux siècles au moins, en tous cas depuis J.-J. Rousseau (cf. Ariès, 1960, et Snyders, 1965). La première, la plus ancienne, dérive du préformisme. L'enfant y est conçu comme un adulte modèle réduit, imparfait, marqué de défauts dans les deux sens du

terme celui où il s'agit de manques (de taille, de poids, d'intelligence, de capacité de prévision, de «fermeté morale», etc.), et celui où il s'agit de caractéristiques condamnables (les «mauvais instincts», dont la source est théorisée par le mythe du Pêché Originel). Selon cette conception, l'enfant tend par nature à persévérer dans cet être imparfait. L'éducation consiste dès lors à la fois à le protéger et à le contraindre. Il faut le protéger lorsqu'il est encore innocent, car la marque du péché originel n'est peut-être encore que potentielle, d'un monde adulte corrompu et corrupteur; l'enfant est une proie facile offerte au Mal, les institutions éducatives doivent donc être rigoureusement séparées du monde (Snyders, 1965). C'était typiquement l'idéologie éducative de l'Ancien Régime; elle n'a pas, de loin, disparu aujourd'hui, bien que la thèse opposée apparaisse prévalente.

Celle-ci soutient que l'homme est bon d'emblée, c'est alors le mythe de l'enfance innocente qui prévaut. Les «défauts» ne sont imputables qu'aux méfaits d'une éducation maladroite, qui mutile et déforme cette bonne nature originelle. La meilleure éducation est donc celle qui permet à l'enfant de développer librement toute sa richesse potentielle, dans ses propres voies; il n'est que de lui en fournir les occasions. Grâce en particulier à J.-J. Rousseau, ce mythe du «bon enfant», cousin du «bon sauvage», a connu un énorme retentissement à la fin du 18^e siècle; ses conséquences pédagogiques ont été et restent considérables, *via* Itard, Montessori, Decroly, Freinet, etc.

Telles sont les deux faces du mythe de l'enfance qui s'opposent actuellement dans notre culture (d'autres proposent des mythes bien différents cf par exemple l'ouvrage classique de E. Erikson, 1966). En proportions et sous des équilibres extrêmement divers, cette opposition cadre le développement de la personnalité de tout enfant, avant même sa naissance.

2. STRUCTURES SOCIALES ET STRUCTURES DE PERSONNALITE

Où et en quelque temps qu'il vive, l'homme crée une culture qui cadre et conditionne son existence même. Il produit la culture; dans quelle mesure est-il produit par elle? Tout un courant de pensée, alimenté aux sources très diverses de la sociologie, de l'ethnologie et de l'anthropologie, des sciences de l'éducation, de la linguistique, de la psychanalyse, etc., a tenté de montrer que les structures de personnalité se construisent en reflet très direct des structures sociales. Les fondements de la théorie sont d'ordinaire recherchés dans l'analyse du système des valeurs qui caractérise une culture donnée, et des normes de conduite qui en découlent; les pratiques, les institutions, les clivages en groupes, classes, familles, etc., sont conçus comme organisant et codifiant les relations interindividuelles en accord avec ces valeurs et ces normes. En comparant diverses cultures, on s'est efforcé de montrer que chaque société conduit au développement d'un certain type de structure de personnalité qui lui est propre, toute l'éducation de l'enfant se trouvant régie par ces cadrages (cf. par exemple M. Mead, 1963, Erikson, 1966, Linton, 1965). Chaque société développerait ainsi une «personnalité de base» (Dufrenne, 1953) commune à tous (par exemple, dominée par l'agressivité, ou au contraire empreinte d'une douceur souriante). Des variations interindividuelles peuvent certes apparaître, mais dans une marge qui varie beaucoup d'une société à l'autre: certaines sont extrêmement rigides et n'admettent pas le moindre écart, tandis que d'autres sont bien plus tolérantes pour les «déviant».

Il n'est pas douteux que ces cadrages sociaux contribuent au développement et au fonctionnement de la personne; mais le problème est de savoir *dans quelle mesure* les structures personnelles finalement construites s'expliquent ainsi. On trouve à cet égard de notables différences quant aux dispositions théoriques, des auteurs qui veulent inscrire tout le déterminisme du

développement de la personne au compte des facteurs sociaux et culturels, jusqu'à ceux qui, comme A. Kardiner, K. Horney, B. Malinowski, H. Marcuse, etc., tentent, en proportions variables, une synthèse — un compromis? — entre ethnologie ou sociologie et psychanalyse. Nous reprendrons ce problème plus loin (chap. V), en discutant plus précisément certains aspects de ce qu'on peut caractériser comme le «réductionnisme sociologique». Nous nous bornerons ici à souligner quelques aspects généraux du problème.

La tentation théorique la plus commune en l'espèce consiste à concevoir la personne comme progressivement modelée par les valeurs, normes et structures sociales, *via* les pratiques éducatives, à la façon d'une masse primitivement amorphe mais ainsi «moulée» de la même façon pour tous (pour l'essentiel : c'est la «personnalité de base»). Créée ainsi de l'extérieur en position passive, la personne est alors réduite à une sorte de décalque interne de systèmes de valeurs et de règles de conduites auxquels elle ne saurait échapper — sauf pathologie en ce cas bien difficilement explicable autrement que par de purement hypothétiques «facteurs biologiques». Une telle position est en contradiction flagrante avec tout ce que la clinique met en évidence de la dynamique personnelle. L'accent y est mis sur l'adaptation : le destin de l'individu est de s'ajuster au mieux à ce qu'exige de lui sa culture. Le conflit est entièrement rejeté à l'extérieur, en ce sens que, si l'individu apparaît en proie à des conflits internes, ceux-ci sont conçus comme le reflet exact de conflits dans l'environnement ; par exemple, s'il est en situation d'immigration et de déculturation, il souffrira du choc, internalisé, de systèmes de valeurs contradictoires et pour lui inconciliables. Sans aucun doute ces phénomènes existent ; on ne saurait cependant y réduire *toute* la réalité psychique. On ne peut selon nous échapper à cette évidence que ces conflits sont pour une large part endogènes, c'est-à-dire procèdent de nécessités internes, d'ordre structural ; c'est redire que la personne est un système actif, régi par ses lois propres, et ajouter que sa croissance

et son équilibration sont nécessairement tensionnelles parce que doivent s'y concilier le désir et l'interdit.

Ces principes sont-ils universels, c'est-à-dire valables pour *tout* psychisme humain? A notre sens, on ne peut apporter à cette question qu'une réponse positive : le conflit est aussi structurant du psychisme humain que, sur un autre plan, le langage. Encore faut-il éviter les malentendus. Ils ont fleuri, pour ne prendre que cet exemple célèbre, à propos du « complexe d'Œdipe ». Soulignant cette évidence que dans beaucoup de sociétés l'enfant n'est pas comme dans la nôtre le pivot d'une « famille nucléaire » (le père et la mère biologiques, l'enfant), on a voulu en conclure que cet aspect essentiel de la théorie freudienne était sans valeur, puisque ce ne serait que la théorisation naïve, abusivement généralisée, d'une structure sociale contingente. C'est triompher à trop bon compte, en se donnant des conflits œdipiens, pour les besoins de la cause, une version simplifiée en image d'Epinal (le petit garçon veut tuer papa et coucher avec maman...). Les choses sont autrement complexes, ainsi que nous tenterons de le montrer dans le chapitre suivant. Ce qui importe, et qui se retrouve universellement, c'est qu'à la satisfaction du désir s'oppose un interdit; mais que le rival redoutable qui le formule, et qui par généralisation signifie la Loi, que cet interdicteur soit le père ou l'oncle, ceci n'a sans doute qu'une importance secondaire... C. Lévi-Strauss a montré, dans un ouvrage remarquable (1949), que le tabou de l'inceste est universel, et que toujours il est structurant de la société; ce tabou prend des formes extrêmement variables d'une culture à l'autre, mais dans toutes sont définies des catégories de personnes entre lesquelles toute relation sexuelle est prohibée; ceci suffit à fonder la dialectique du désir et de l'interdit.

Reste cependant, quelque position qu'on prenne sur ces problèmes, une question irritante. La culture contribue à structurer la personne (ceci n'est jamais nié, la controverse ne portant que sur son poids); mais elle est bien créée, au fil des générations, par des per-

sonnes. Pour garder cet exemple crucial, on peut également soutenir, avec des arguments plausibles : 1) que le mythe d'Œdipe qui prévaut dans une société donnée structure les conflits œdipiens des individus qui y vivent ; 2) que les conflits œdipiens de ces individus ont construit le mythe. Que doit-on considérer comme premier ? Ainsi posé, le problème est insoluble : c'est le problème de la poule et de l'œuf... Il y a, de toute évidence, interaction ; au cours d'un très long processus historique se sont organisés progressivement, en correspondance réciproque, le mythe et les structures individuelles. Il n'y a pas de poule sans œuf, mais il n'y a pas d'œuf sans poule.

3. LES POSITIONS PARENTALES

A/ Projet d'enfant, projet d'homme

Tout homme, toute femme qui envisage de devenir parent traduit dans son projet d'enfant sa propre version des mythes de l'enfance ; au-delà se profile toujours, même pré-consciemment, un projet d'homme ou de femme (*faire* un homme, une femme), un projet modelé par ce que la personne en cause retient des valeurs humaines de sa société. Après la naissance de l'enfant, ceci se prolongera en attitudes et conduites éducatives cadrées par les normes de conduite, les pratiques sociales et les institutions évoquées plus haut. De génération en génération, la répétition s'avère considérable, même si elle prend parfois les allures de la contradiction. Tout enfant qui devient parent transpose sur ses enfants, fût-ce en s'efforçant d'en prendre le contre-pied, les modalités de relation parent-enfant dont il a lui-même fait l'expérience ; mais aussi, et plus encore, celles qu'il a imaginées, rêvées, fantasmées. On peut mettre en évidence à cet égard de véritables traditions familiales, mais aussi des ruptures. Pour connaître un enfant, il ne suffit pas d'analyser ses relations avec sa mère et son père ; il faut connaître les

relations de ceux-ci avec leurs propres parents.

Ainsi, tout enfant s'inscrit dans une attente qui pré-définit son image et cadrera son développement. Dans ce qui précède, nous avons rappelé les déterminants culturels généraux de ce cadrage; il en est d'autres, plus individuels, que nous envisagerons maintenant. Nous évoquerons d'abord deux thèmes majeurs, celui de l'enfant-accomplissement et celui de l'enfant modèle.

a) *L'enfant accomplissement*. — Selon une opinion commune, l'enfant est accomplissement de la femme : biologiquement, psychologiquement, la maternité serait «son destin naturel», et, faute de l'accomplir, elle resterait inachevée. Freud ajoutait : le désir d'enfant procède de la «castration féminine»; l'enfant répare une blessure intime, comble enfin le manque vécu comme «envie du pénis», la maternité est bien accomplissement de la féminité. Ces propositions ont suscité de vigoureuses protestations : on y a vu une expression typique de l'oppression culturelle dont souffrent les femmes (et la thèse de Freud a été vivement contestée au sein même de la psychanalyse, en général par des femmes : cf. par exemple J. Chasseguet-Smirgel, 1964, et F. Dolto, 1982). Il ne s'agit pas ici, bien sûr, de prendre parti dans ce débat; constatons seulement que la véhémence même des controverses montre qu'on touche là à quelque chose de très profond, éveillé par tout projet d'enfant, toute grossesse, et qui jouera ensuite dans toute relation mère-enfant. Il est de fait que la plupart des mères pensent, en tous cas affirment, que la maternité a bien été pour elles accomplissement¹.

Avec des sources probablement bien différentes, le désir de paternité existe évidemment, parfois très vif, chez beaucoup d'hommes. Dans notre société comme dans d'autres, la raison le plus souvent alléguée est la

1. L'investissement de la maternité, ses significations, ses représentations, ont été bien étudiés par H. Marcos-Sigal (1984), sur la base d'une enquête soigneusement conduite auprès de femmes en cours de première grossesse.

perpétuation de la lignée ; mais ce mode traditionnel de valorisation de la paternité va probablement en s'atténuant. Cependant, à en juger par le regret parfois très vif exprimé par certains hommes privés d'enfant, le désir de paternité reste très présent chez beaucoup. Ceci montre que les déterminants ne sont pas seulement culturels (cf. G. Delaisi de Parseval, 1981). Pour l'homme comme pour la femme, l'enfant est prolongement de soi-même. Il est chargé de toutes les espérances qu'on n'a pas pu ou pas su réaliser soi-même. Ceci anime le développement de certaines lignées familiales où, à chaque génération, le fils va un peu plus loin que le père, dans l'ordre des études, de la réussite en affaires, de la richesse, etc. (mais il est bon de rappeler ici ce qui a été dit plus haut de la dynamique de l'enfant : il se peut fort bien qu'un membre de la lignée, se rebellant contre ce destin pré-écrit, casse la chaîne). Si l'enfant est ainsi chargé d'espoirs, c'est qu'il prolonge l'adulte d'une façon bien plus essentielle encore en vivant au-delà de ses parents, il perpétue leur existence. Ceci est attesté par le culte des morts qui prévaut dans de nombreuses sociétés, et dont la nôtre porte encore les marques. Notre société rationnelle porte volontiers à ajouter : « quand je n'y serai plus, il s'occupera de tout cela » : c'est le principe même du testament. Mais, plus profondément, on espère se survivre dans la conscience de ses enfants ; on n'est vraiment mort que quand personne ne peut plus rien évoquer de ce qu'on était. L'enfant, symbole de vie, est un puissant moyen de lutte contre l'angoisse de mort.

L'enfant est, enfin, accomplissement du couple. On connaît bien le cas des couples stériles qui réordonnent toute leur vie en fonction de l'adoption d'un ou plusieurs enfants ; lorsque la stérilité est imputable au mari, l'insémination artificielle avec donneur est recherchée et saluée par certains couples comme providentielle (G. Delaisi de Parseval, *op cit*, et David et coll., 1984). On connaît aussi le cas des couples qui « marchent mal » et qui décident d'avoir un enfant dans l'espoir d'un remaniement heureux de leurs relations.

Cet espoir est souvent déçu, et l'enfant ainsi ne risque d'en souffrir. Car tout montre qu'un authentique projet d'enfant, dans un couple, est porté par le désir de créer un être qui participe de l'un et de l'autre, qui soit le représentant vivant de l'union. On connaît le mythe platonicien : l'homme et la femme sont issus, un jour, de la division de l'être complet qui leur préexistait, que Zeus redoutait, depuis lors, ces deux moitiés incomplètes aspirent à se réunir (Platon, *Le Banquet*). L'enfant est le témoin de cet accomplissement.

b) *L'enfant modèle*. — A la conjonction de toutes ces influences, le désir d'enfant informe, chez les futurs parents, l'image de l'enfant attendu, espéré, redouté. H. Marcos Sigal (1984) a conduit auprès de femmes en cours de première grossesse une enquête intéressante sur cette image de l'enfant attendu, de toute évidence alors très vivement activée. Lorsqu'on questionne en clair sur cette image, le souhait le plus fréquent est d'avoir un enfant énergique, qui « ait du caractère », mais en même temps calme, heureux, équilibré, il sera dynamique, actif, voire turbulent, mais aussi doux et affectueux. Ceci correspond, selon l'auteur, à une image quelque peu abstraite et idéalisée (elle l'est d'autant plus facilement que cet enfant à naître sera le premier). Cette image change quelque peu, devient plus vivante et plus concrète lorsqu'on analyse les caractéristiques attribuées par ces femmes à des enfants qui leur sont présentes dans diverses situations par des planches dessinées. Cet enfant imaginaire est alors un enfant bien vivant, curieux, qui s'intéresse au monde, veut imiter les grands, fait des expériences, etc., il aura une forte personnalité et le sens des responsabilités, il sera actif, indépendant, mais, encore petit, il se sent facilement impuissant, fragile, abandonné, il a parfois honte et peur, il faut l'aider, gentil, serviable, plein de bonne volonté, il peut devenir coléreux, agressif, opposant, il séduit cependant par ses maladresses enfantines, sa malice, sa grâce, son besoin de tendresse. Le premier devoir des parents est dans ces conditions d'aimer l'en-

fant, de le comprendre, d'être attentif à ses difficultés, de lui fournir l'aide et le support dont il a besoin H. Marcos-Sigal résume ainsi ces constats : « Ainsi, quand ces futures mères anticipent l'enfant, leurs attentes s'intègrent à l'univers des idéaux relatifs à l'enfance, et à celui des images idéales de la personne, de l'homme, de la femme (..) il existe deux pôles dans les anticipations, à savoir le lien et la séparation si elles sont centrées sur l'enfant, les mères l'anticipent soit en tant qu'individu, soit dans sa relation avec elles-mêmes, si elles sont centrées sur l'éducation qu'elles vont donner à leur enfant, c'est une éducation dont le but est de le rendre indépendant, ou bien, plutôt, de le protéger des dangers, si enfin elles sont centrées sur l'affection, cette affection peut être celle qui permet la différence, l'individuation, ou celle qui s'adresse à un être dépendant, incomplet, la mère exprimant dans ce dernier cas, en même temps, ses propres besoins d'aide et d'affection. » (*op cit*, p 201). Ceci définit bien deux types de centration, que d'autres auteurs ont nommé « allocentrique » (conduire l'enfant à l'état d'adulte autonome et responsable) et « égocentrique » (l'enfant ajoute à la cohérence et à la valeur de soi) H. Marcos-Sigal conclut « Les attentes des futures mères constituent ainsi, d'une certaine manière, la préhistoire de la relation mère-enfant, et, partant, celle de la genèse de la personnalité de l'enfant » (*ibid*, p 202) Ces attentes, construites sur une image idéalisée de l'enfant, vont évidemment être mises à rude épreuve lors de la confrontation avec la réalité de l'enfant, après sa naissance

Cependant, l'idéal, ainsi remanié, subsiste ; car c'est la une nécessité de la genèse de la personne L'enfant a besoin d'être *appelé* vers son état futur par un projet d'enfant, prolongé par un projet d'homme, de femme, chez ses parents, et plus généralement chez les adultes à qui il a affaire L'enfant a besoin de modèles, et d'abord d'un enfant-modèle Lorsqu'on interroge des mères sur cet enfant idéal, elles décrivent un enfant franc, honnête, qui s'entend bien avec ses parents, il est intelli-

gent, travailleur, bon élève, poli, bien élevé, il est sensible aux ennuis des autres, toujours prêt à rendre service, etc. Il s'agit bien d'un enfant idéal, d'un «modèle d'enfant»; car lorsqu'on interroge les mêmes femmes sur les qualités qu'elles souhaiteraient pour leur propre enfant, le tableau change quelque peu : les souhaits sont alors directement en prise sur les satisfactions et insatisfactions liées à l'enfant «réel». Le modèle d'enfant mis en évidence par cette étude (Perron, 1971) est axé sur les valeurs relationnelles, d'une part, sur les qualités du bon élève d'autre part : il s'agissait en l'espèce de mères d'enfants d'âge scolaire. La scolarité pèse en effet très fortement, dans notre culture, sur l'image de l'enfant modèle, avec des variantes selon les milieux sociaux (variantes que je me suis attaché à analyser dans l'ouvrage cité; voir également, sur ces liaisons entre positions parentales et milieu social, Lautrey, 1980). S. Mollo (1970) a analysé l'image de l'enfant proposée par les textes qu'on trouve dans les manuels de lecture d'usage courant dans nos écoles primaires : c'est l'image d'un écolier «passif, attentif, discipline, (qui) se plie volontiers aux rites de la vie scolaire car il respecte et admire le maître» (p. 138)... tout ceci, évidemment, très décalé par rapport à la réalité ! Le même auteur a interrogé des élèves-maîtres sur ce qu'est à leurs yeux l'écolier idéal; c'est un enfant serviable, sociable, modeste, courageux, honnête, bon camarade, respectueux du maître, discipliné, travailleur, attentif, appliqué. (*ibid*, p. 181 sqq) La relation maître-élève porte la marque de cette image idéalisée, constamment proposée en modèle à l'enfant; on conçoit que dans la réalité les choses soient autrement complexes (cf Gilly, 1969 et 1980).

B/ Principes éducatifs et positions éducatives

Il se peut que l'enfant ne se moule que trop bien sur les modèles qui lui sont ainsi proposés; tout le monde connaît ces enfants trop sages, trop bien élevés, conformistes, bons élèves, raisonneurs et «raisonnables»

comme des adultes, qui font l'orgueil de leurs parents, mais dont le contact dégage un certain malaise comme s'ils étaient amputés de quelque chose de leur enfance. Dans la plupart des cas, heureusement, le projet d'enfant se modifie à mesure que l'enfant grandit, par compromis entre ce qui est souhaité et ce qui est accepté comme contraintes de la réalité; le droit de l'enfant à être ce qu'il est, autre que ce qu'on aurait voulu qu'il soit, est alors progressivement admis. Le projet se modifie pour les enfants ultérieurs; il devient en général plus réaliste, plus ouvert, plus indulgent.

Dans tous les cas, et quel que soit son devenir, le projet se traduit en conceptions et en conduites éducatives. Les conceptions sont relatives à ce qui est jugé et affirmé par principe souhaitable dans l'éducation des enfants. Ainsi une attitude libérale, égalitaire, peut se traduire par des affirmations telles que : « les enfants ont le droit de se dire en désaccord avec leurs parents s'ils trouvent leurs propres idées meilleures; si les enfants trouvent qu'une règle familiale n'est pas bonne, il faut les encourager à le dire; l'enfant a droit à son propre point de vue, et il doit pouvoir l'exprimer, etc. ». L'attitude contraire peut se traduire par des affirmations telles que : « Il vaut mieux qu'un enfant ne songe jamais à se demander si les idées de sa mère sont justes; il faut inculquer aux enfants une loyauté inconditionnelle envers leurs parents; une discipline stricte renforce la personnalité, etc. ». Les conceptions éducatives sont parfois vigoureusement affirmées sur ce mode; souvent implicites, elles peuvent être mises en évidence par des techniques particulières². En général fortement teintées d'idéalité, elles reflètent ce que le milieu social et culturel des parents juge être un « enfant modèle »; mais aussi l'éducation qu'ils ont eux-mêmes reçue, qu'ils

2. Il s'agit surtout de questionnaires, dont le plus connu est le « Parental Attitudes Research Instrument », de E.-S. Schaeffer et R.-Q. Bell (1958), auquel sont empruntés les exemples d'affirmations qui précèdent. Ce questionnaire énonce 115 propositions-type, sur lesquelles on demande aux parents d'exprimer leur degré d'accord ou de désaccord.

la jugent bonne et se proposent de la reproduire («je suis sévère avec mes enfants, pour leur bien, comme mes parents l'ont été pour moi, et je m'en suis bien trouvé»), ou qu'ils la déplorent et en prennent le contre-pied («j'ai beaucoup souffert de l'excessive sévérité de mes parents, je donne à mes enfants plus de chaleur et de liberté»). La venue du premier enfant, et surtout s'il est très désiré, suscite une vive interrogation sur les conceptions éducatives, et c'est alors que leur idéalité est la plus évidente. On rêve en l'attendant du bel et bon enfant qu'on désire, de l'homme ou de la femme réussi(e) qu'il ou elle deviendra. Mais c'est aussi le moment de la plus grande incertitude : comment s'y prendre pour y parvenir ?

Les conduites éducatives, c'est ce qu'on fait réellement avec les enfants. Tout le monde sait qu'elles peuvent différer beaucoup des conceptions affirmées. Il est fréquent, par exemple, que l'affirmation de principe «il faut laisser aux enfants le maximum de liberté, pour qu'ils deviennent plus tard des adultes autonomes et responsables» soit constamment contredite dans les faits : «ne monte pas sur ce petit mur, tu vas tomber ; ne touche pas à ça, c'est trop lourd ; pas de bicyclette, c'est dangereux, etc.» Ces interdits procèdent de l'inquiétude, mais aussi du besoin de maîtriser l'enfant ; si le contraste avec l'affirmation de principe contraire est trop vif, on arrive à l'injonction paradoxale «je t'ordonne d'être libre...», dont les résultats risquent d'être bien fâcheux³.

Le projet d'enfant, c'est tout cela : à l'intersection du donné culturel, de l'histoire personnelle et de la dynamique inconsciente, un enfant attendu, rêvé, espéré ; puis un enfant bien réel, les principes a priori devant alors s'atténuer et se moduler du fait de sa réalité même. Il peut y avoir désaccord au sein du couple.

3. De nombreux travaux, surtout aux USA, ont analysé les conduites éducatives des parents, en général avec la préoccupation de mettre en évidence leurs effets sur les conduites et la personnalité des enfants (cf. Clausen, 1968 ; Glidewell, 1961 ; Malrieu, 1973, pp. 68-74).

Des désaccords mineurs, tolérés avec humour et compensés par la tendresse, sont sans gravité; sans doute même sont-ils utiles pour individualiser les relations de l'enfant avec l'un et l'autre parents. Des désaccords plus graves, exprimés de façon agressive, et où chacun condamne l'autre aux yeux de l'enfant, sont catastrophiques. L'enfant, enjeu de ces conflits, n'a d'autre ressource que de les condamner en tant que tels, et de rejeter en bloc les fauteurs de troubles; ou bien de prendre parti pour l'un *contre* l'autre. On ne dira jamais assez le mal ainsi fait à l'enfant.

C/ Les positions inconscientes

Il devrait être clair que les conceptions et conduites éducatives sont déterminées à l'intersection des facteurs sociologiques (et plus précisément socio-culturels) dont il vient d'être question, et de facteurs inconscients. Il faut prendre ici le terme «inconscient» au sens fort, celui sur lequel misent la théorie et la clinique psychanalytiques. En ce sens, un processus inconscient n'est pas simplement non-conscient de façon contingente, «parce qu'on n'y pense pas», la prise de conscience pouvant s'opérer au prix d'un travail mental approprié (ceci, dans le langage de la psychanalyse, correspond à peu près au «préconscient»); il s'agit d'un processus inconscient parce qu'un travail *actif*, lui-même inconscient bien qu'il puisse absorber une quantité considérable d'énergie, s'oppose à la prise de conscience; celle-ci ne peut intervenir — éventuellement — qu'au prix d'un travail analytique long et difficile. De tels processus inconscients sont dits «dynamiques» pour exprimer qu'ils sont par définition conflictuels: à la poussée qui tend à la satisfaction s'opposent des barrières qui l'interdisent. Si l'on accepte ces prémisses, comment peut-on résumer les bases inconscientes des positions parentales?

Qu'il s'agisse de l'homme ou de la femme, on posera d'abord que le désir de parenté et sa réalisation sont nécessairement affectés de charges fantasmatiques considérables (en entendant par «fantasmes» des scènes imaginaires à structure dramatique, inconscientes, mais

qui peuvent pousser des rejetons conscients dans le rêve, la rêverie diurne, les attitudes et conduites, etc.) Ceci admis, il faut signaler que, quant aux positions parentales inconscientes, le cas de la femme a été de loin plus étudié que celui de l'homme.

La maternité, à tous ses niveaux et à toutes ses étapes - désir d'enfant, projet d'enfant, vécu de la grossesse puis de l'accouchement, positions vis-à-vis du nouveau-né - active, de toute évidence, des aspects essentiels de la féminité (Chertok et al., 1966). Une maternité désirée et heureuse est d'ordinaire ressentie comme plénitude et accomplissement, et ceci au niveau même de la conscience (Marcos-Sigal, 1984). Il est rare cependant que ne s'y mêle pas quelque angoisse. La forme la plus banale en est l'inquiétude quant aux malformations possibles de l'enfant, et le thème populaire des «envies» montre bien que l'angoisse est alors liée à la réalisation du désir. Mais il n'est pas exceptionnel que la grossesse, si elle est conflictuelle, éveille des angoisses plus graves quant au corps propre, ressenti comme difforme, lieu de transformations incontrôlables, etc. Dans les cas extrêmes, le fœtus, profondément non accepté, est fantasmé comme corps étranger (éventuellement dangereux comme un cancer), et l'accouchement comme une opération chirurgicale - nécessairement alors douloureuse - qui permettra de s'en délivrer (M et R. Bydlowski, 1975, ont bien analysé, à partir de cas d'accouchements très traumatiques pour la mère, le «cauchemar de la naissance»). Même lorsque le conflit du désir et de l'angoisse ne prend pas ces formes extrêmes, il est clair que la grossesse est une symbiose. C'est d'abord évidemment une symbiose au plan biologique; mais c'est aussi une symbiose psychique, vitale pour le nourrisson du fait de sa naissance immature. On peut saisir chez la mère les étapes qui vont de la symbiose complète des débuts jusqu'au détachement final. Au cours de la grossesse en effet, l'embryon est création de l'esprit de la mère autant que de son corps: il n'existe pour elle que pour autant qu'elle prête cette signification à l'arrêt des règles, y voit la conséquence

de relations sexuelles, se fie à la conclusion d'un médecin, etc. On sait bien d'ailleurs qu'en certains cas une grossesse authentique peut être niée pendant plusieurs mois, mais qu'à l'inverse une femme peut se croire enceinte — et même en produire tous les symptômes — sans l'être. Les premiers mouvements de l'enfant sont ressentis comme un moment important, puisque c'est la première fois qu'il manifeste, par une activité indiscutable et incontrôlable, son existence autonome. La symbiose reste patente cependant après la naissance, aux deux niveaux, biologique et psychologique, lors de l'allaitement. L'enfant se nourrit du corps de la mère, et l'échange des regards à ce moment témoigne de leur union intime. Le pédiatre et psychanalyste anglais D.-W. Winnicott a bien décrit l'état d'«aliénation» de la bonne mère typique lors des premières semaines. L'enfant est l'objet majeur de ses préoccupations et de ses activités, et elle peut ne plus accorder, transitoirement, qu'une attention distraite à ses enfants plus grands et à son mari, se détourner d'occupations jusqu'à majeures, etc. Autant tout ceci peut paraître naturel, autant il suffit, pour saisir la spécificité de cet état, d'imaginer l'inquiétude que susciteraient de telles conduites en l'absence d'un enfant réel. Au fil des semaines cependant, cette centration sur le bébé se fait moins exclusive. Réinvestissant d'autres intérêts, d'autres relations, d'autres affections, la mère devient moins uniquement préoccupée du bébé; elle répond moins immédiatement à ses demandes, réagit parfois avec une certaine humeur à ses cris, peut l'oublier quelque peu si elle le sent en sûreté, etc. Elle devient, dit Winnicott, «suffisamment bonne», ou, si l'on veut, «suffisamment mauvaise». Ainsi s'atténue la symbiose. C'est heureux, car dit encore cet auteur, une mère «parfaite», qui répondrait toujours et sans délai à toutes les demandes du bébé, «ne vaudrait pas mieux qu'une hallucination»; nous reviendrons sur ce point dans le chapitre suivant.

M. Bydlowski (1978, 1980) a bien analysé, sur la base d'une pratique clinique étendue, les positions inconscientes et les activations fantasmatiques de la

grossesse La thèse la plus connue, formulée par Freud, est que l'enfant vient satisfaire le désir œdipien. Le désir d'enfant serait animé par la visée de réparation du manque, supposée axer la problématique féminine (l'envie du pénis absent, dont la petite fille se sentirait injustement privée), faute de réparation directe (obtenir réellement du père qu'il donne son pénis), il y aurait visée de réparation indirecte (obtenir un enfant du père). Il est peu douteux que ce fantasme soit fondamental, bien entendu, il est en règle générale tout à fait inconscient, et sa seule évocation se heurte aux protestations indignées que suscite le tabou de l'inceste, il faut noter cependant que la vivacité du fantasme se marque à la relative fréquence des infractions. L'inceste père-fille, quelque réprobation qu'il soulève, est dans notre société infiniment plus fréquent que l'inceste mère-fils. Mais ce n'est là qu'un des aspects de la fantasmatique. M. Bydlowski souligne la «problématique du double» axée sur la mère. En devenant mère, la fille prend fantasmatiquement la place de sa propre mère, sur le double versant de sa négation, de son annulation (ce qui équivaut fantasmatiquement à la tuer) et d'une vertigineuse identification, vécue parfois de façon d'autant plus crue qu'il s'agit d'un rapprochement dans et par le corps. La référence à la mort est sous-jacente à beaucoup de grossesses. Donner la vie, c'est nier la mort, sa propre mort, mais aussi l'admettre puisque cet enfant vivra bien après soi. Il arrive qu'une grossesse se déclenche à l'occasion d'un deuil douloureux, soit dans la rupture d'une «fête maniaque» où la douleur et l'angoisse s'érotisent d'une façon qui n'est qu'apparemment paradoxale, soit de façon plus planifiée (faire un enfant pour remplacer un enfant mort, et l'on va parfois jusqu'à utiliser le même prénom). Enfin, en liaison-opposition avec cette fantasmatique axée sur l'angoisse de mort, tout un vécu profond de la vie peut animer la grossesse : certaines femmes recherchent un état de «béatitude narcissique» que seule peut leur donner la sensation de corps plein qui pour elles caractérise la grossesse, en certains cas le désir de

grossesse occulte, voire annule, le désir d'enfant. On connaît des cas de grossesse à répétition systématiquement terminées par un avortement provoqué, et où la femme résiste à toute incitation à la contraception (ou, ce qui revient au même, rend inefficaces, par des négligences, oublis, etc., les mesures contraceptives qu'elle prétend pratiquer). Ces cas sont moins rares qu'il ne pourrait sembler; plus fréquemment, la grossesse va à terme, mais l'accouchement est ressenti comme un incident fâcheux qui vient mettre un terme à la béatitude narcissique.

La fantasmatique paternelle a été moins étudiée. Ainsi que le souligne G. Delaisi de Parseval (1981) dans une étude fort bien documentée, ce relatif manque d'intérêt procède probablement du fait que notre culture voit la création de l'enfant comme un apanage quasi-exclusif de la femme, l'accent se trouvant mis sur l'évidence des processus biologiques de la grossesse, de l'accouchement, des premiers soins à l'enfant. Or la «parentalité» est bien plus que tout cela : c'est tout un ensemble de faits sociologiques et psychologiques qui constituent quelqu'un en père ou mère de l'enfant. Il existe des sociétés où le père de l'enfant n'est pas celui qui a fécondé la femme, mais l'homme — et parfois la femme! — qui est institué dans ce rôle et cette relation à l'enfant par la structure du groupe et par tout un ensemble de pratiques ritualisées. Même si dans notre société la fantasmatique paternelle est beaucoup moins apparente que la fantasmatique maternelle, elle n'est certainement pas moins riche. On connaît, dans certaines cultures, des comportements de l'homme bien codifiés, qu'on désigne sous le terme de «couvade» : au cours de la grossesse, le futur père (qui n'est pas forcément le père biologique) s'alite et reçoit des soins appropriés à son état; au moment de l'accouchement il en présente les symptômes, etc. Tout donne à penser qu'il se présente, et probablement se vit, comme le double de la gestante, de la parturiente, en identification avec elle; on a cependant souligné (notamment C. Lévi-Strauss, 1962) qu'en fait dans la couvade l'identifica-

tion à l'enfant est au moins aussi importante que l'identification à la femme. Dans l'état actuel de notre culture occidentale, de telles conduites du futur père ne sont pas admises, si quelque chose donne à y penser, c'est occasion de sourires et de plaisanteries. Plusieurs études sérieuses ont cependant montré que ce qui tend alors à s'exprimer chez l'homme «enceint», mais se trouve alors ainsi barré, fait retour sous forme de symptômes, c'est-à-dire de façon déguisée : insomnies, troubles alimentaires, nausées, vomissements, problèmes dentaires, troubles oculaires, prise de poids excessive (et perte de ce poids après la naissance), etc. La liste des symptômes est riche, il semble d'ailleurs que ces symptômes soient plus fréquents à l'occasion de la première naissance. Il arrive assez souvent que le futur père produise des comportements d'«affirmation virile» qui ne lui sont pas habituels : il se lance dans une activité professionnelle fébrile, devient bagarreur, boit, connaît une période d'hyperactivité sexuelle (parfois un épisode d'homosexualité qui restera isolé), etc. On a même pu décrire en quelques cas de véritables «psychoses du post partum», avec épisodes délirants, chez des pères fragiles. La fantasmagorie sous-jacente est évidemment complexe, et sa clinique n'est pas moins riche que chez la femme. A la suite de Th. Benedek, G. Delaisi de Parseval insiste sur tout ce qui la rapproche de la fantasmagorie maternelle : les deux sexes naissent immatures, dépendent longuement d'une mère toute-puissante, etc. la fantasmagorie de la parentalité ranimerait vivement, chez l'homme comme chez la femme, une conflictualité archaïque, «prégénitale», commune aux deux sexes. Ce qui peut-être cependant joue alors de façon spécifique chez l'homme, c'est, d'une part, l'envie de la puissance créatrice de la femme (symétrique de l'envie du pénis chez celle-ci), et, d'autre part, l'activation de toute une fantasmagorie homosexuelle évidente dans plusieurs des symptômes observables (et qui apparaît avec encore plus d'évidence lorsque la grossesse est obtenue par insémination artificielle avec donneur). Il faut enfin souligner que l'enfant à venir est souvent,

si désiré soit-il, ressenti comme rival : dans l'immédiat parce qu'il détourne la femme d'une position de maternage de l'homme qui jusque-là scellait le couple ; à long terme parce qu'il risque de devenir à son tour le rival œdipien redouté, par radicale inversion des positions dans le drame autrefois vécu par ce petit garçon qui devient père.

Il n'est possible ici que de donner un aperçu de ces positions inconscientes, d'une très grande complexité (et d'autant plus qu'elles se combinent et s'affrontent au sein de tout couple parental). Mais ceci suffit sans doute à montrer qu'il n'est pas possible d'ignorer cet ordre de faits si, tentant de comprendre la genèse de la personne, on admet qu'elle ne saurait se comprendre sans la considérer d'abord dans sa préhistoire.

CHAPITRE III

L'individuation

1 LES ORIGINES

«On pourrait comparer le premier état de la conscience à une nébuleuse où diffuseraient sans délimitation propre des actions sensitivo-motrices d'origine endogène ou exogène. Dans sa masse finirait par se dessiner un noyau de condensation, le Moi, mais aussi un satellite, le sous-Moi ou l'Autre.» Cette citation d'Henri Wallon (1946, p. 283) situe assez bien le problème des origines, à condition d'ajouter deux précisions : cette «nébuleuse» est d'emblée le siège d'affects intenses (excitation, plaisir, douleur, angoisse, etc.); et il n'existe pas encore de distinction du «dehors» et du «dedans». Les termes «exogène» et «endogène» doivent donc dans cette citation être compris comme relatifs au regard que l'adulte porte sur cet état de choses, et non pas comme relatifs à une différenciation opérée par le nourrisson, qui précisément en est incapable. Comment en devient-il capable ? Tout le problème des origines du psychisme est là. Il a donné lieu à beaucoup de spéculations, alimentées à trois sources : l'observation directe du bébé, l'analyse des distorsions graves qui en certains cas, heureusement rares, affectent ces origines de l'individuation, et enfin l'analyse rétrospective à partir d'observations conduites sur des enfants plus âgés ou des adultes, en ce dernier cas l'état premier

est hypothétisé en des termes qui, suppose-t-on, permettent de rendre compte de ce qui s'est passé avant. Ces trois méthodes peuvent conduire à des décalages théoriques sensibles, et ceci a donné lieu à bien des controverses. Tout le problème en effet réside dans l'interprétation des faits observables. Si l'on se limite à une stricte observation comportementaliste du bébé et de son entourage, on peut certes parvenir à une description détaillée d'attitudes et de conduites. Mais cela n'est pas la vie psychique, ce n'en est que l'éventuel témoignage, si l'on veut en dire quelque chose, il faut bien s'aventurer dans l'hypothèse. Considérons par exemple l'expression suivante, apparemment fort banale : au bout de quelques jours, le nouveau-né suit des yeux le visage proche de sa mère si celle-ci se déplace. Une telle proposition mêle bien imprudemment un constat (la poursuite oculaire) et l'idée qu'il s'agit de sa mère. Pour le tiers observateur, ceci est indiscutable : la relation de parenté est bien établie, et riche pour lui d'implications. Pour les parents eux-mêmes, le fait présente une grande valeur : « émerveillement, sensation d'être déjà plein d'intérêt pour le bébé, d'être déjà reconnu comme père ou mère, etc. » (Lebovici, 1983, p. 126), et ceci jouera certainement un rôle dans le développement de l'enfant. Mais qu'en est-il pour le bébé lui-même, à cet âge de quelques jours ? à supposer que « la mère » soit quelque chose de spécifique, c'est de toute évidence fort éloigné de ce que les adultes pensent et ressentent à l'évocation de ce terme : peut-être un alliage particulier de sensations et d'affects, mais quel alliage ? On peut tenter de récuser la question, et prendre une position strictement behavioriste. Elle n'est guère tenable, car lorsque s'imposera l'évidence d'une vie psychique de l'enfant, celle-ci semblera sortir du néant. Si l'on veut rendre compte de son apparition, il faut bien avancer quelques hypothèses sur ses prémisses.

On a cru pouvoir étayer ces hypothèses d'observations réalisées sur des enfants plus âgés, mais affectés de troubles qui fixeraient certains aspects de cette vie psychique très précoce. L'étude de ces cas présenterait

un double avantage : les aspects ainsi fixés seraient amplifiés par l'état pathologique de l'enfant (c'est l'idée du « pathologique exagération du normal » qui sera discutée plus loin, chap. VI, 2); et du fait même que l'enfant peut alors jouer, dessiner, parler, etc., on dispose de témoignages sur sa vie mentale beaucoup plus riches que chez le bébé. L'exemple le plus célèbre de cette démarche se trouve sans doute dans l'œuvre de Melanie Klein. Sur la base d'une riche expérience des psychanalyses d'enfants jeunes (2 à 5 ans), elle a avancé une théorie du développement psychique « normal » à ses premiers stades, en particulier dans un article intitulé « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés » (Klein, 1966a). Les trois ou quatre premiers mois seraient caractérisés par la « position schizo-paranoïde », axé sur la crainte d'anéantissement et l'angoisse de persécution. La mère est alors le sein nourricier, qui, « dans la mesure où il gratifie, est aimé et senti comme « bon », et, dans la mesure où il est source de frustration, est haï et senti comme « mauvais » » (Klein, *op. cit.*, p. 189); alors dominant, dans les basculements de l'amour et de la haine, les mécanismes de projection (attribution de ces mouvements à l'objet) et d'introjection (par reprise en soi de ces mouvements fantasmés comme ceux de l'objet). Avec l'amorce de l'unification de l'objet (jusque-là morcelé par ces mouvements mêmes) l'enfant passerait à la « position dépressive », dominée par l'angoisse de perte de cet « objet total » en voie de constitution, par la culpabilisation des mouvements agressifs qui pourraient déclencher son rejet et sa disparition, etc. Tout le développement ultérieur serait axé par le travail de réduction de ces angoisses archaïques. Il n'est pas possible d'aller ici au-delà de ces brèves indications (cf. H. Segal, 1969 et 1982), notre but n'étant que de souligner la démarche : cette théorie du premier développement « normal » est déduite d'observations sur des enfants bien plus âgés, et notamment des enfants traités en cure analytique par M. Klein du fait de troubles parfois graves. Les observations ainsi recueillies sont certes d'un

grand intérêt, mais elles sont d'emblée recueillies en fonction d'une « grille » interprétative qui tout à la fois leur prête sens et permet de conduire la cure. Peut-être ne peut-il en aller autrement, mais il est clair qu'alors les hypothèses formulées sur les premières étapes du développement sont hautement interprétatives, et que le bébé lui-même, s'il devient objet de regard, est vu selon ces *a priori* (cf M. Klein, « En observant le comportement des nourrissons », 1966b). Or ceci peut être contesté, et l'a été au sein même de la théorie psychanalytique. On a critiqué, en particulier, l'usage de termes démarqués de la psychiatrie adulte pour caractériser ces phases précoces de la vie psychique, et déploré la dramatisation d'un langage qui tend à faire apparaître cette vie comme un drame terrifiant. La postérité de M. Klein est considérable — surtout dans les pays anglo-saxons — et on ne peut plus guère s'intéresser aux psychoses infantiles sans s'y référer (ceci sera repris plus loin, chap. VII). Le problème reste cependant, en ce qui concerne le développement « normal », de la légitimité de la démarche.

L'autre voie d'approche se situe plus évidemment dans la droite ligne de Freud. Car pour Freud la cure psychanalytique était restitution au sujet de sa propre histoire, ceci a été affirmé d'emblée, et jamais démenti par la suite en tant que théorie et en tant que pratique, la psychanalyse recherche l'explication de la structure dans ses états passés. En effet, elle « signifie plus que la décomposition de manifestations composées en manifestations plus simples elle consiste à ramener une formation psychique à d'autres qui ont précédé celle-ci dans le temps, et à partir desquelles elle s'est développée (...) aussi la psychanalyse, depuis le tout début, a été amenée à la recherche des processus de développement (...) la psychanalyse a été obligée de faire dériver la vie psychique de l'adulte de celle de l'enfant, de prendre au sérieux l'adage l'enfant est le père de l'homme » (Freud, 1913a, p. 205). Ceci cependant ne va pas sans de sérieux problèmes tant que cette vie psychique de l'enfant est reconstruite rétrospectivement.

à partir de cures d'adultes. Tout ce qu'on peut connaître alors en effet, c'est l'état d'un fonctionnement actuel, à partir duquel il faut formuler des hypothèses sur un fonctionnement antérieur; on peut se demander ce que vaut cette construction rétrospective si l'on admet — il le faut bien — qu'alors souvenir et fantasme se présentent inextricablement mêlés, et que l'ensemble du tableau, réélaboré tardivement, se présente peut-être en correspondance indéchiffrable avec le tableau originel¹.

Selon les modes d'approche, on est donc conduit à de considérables désaccords quant à ce qu'il convient de considérer comme «donné dès l'origine»... et même sur ce qu'il convient de considérer comme «l'origine». ce qui peut s'observer chez le nouveau-né, ce qui s'est mis en place au cours de la vie intra-utérine, ce qui, constituant un équipement spécifique à l'espèce humaine, serait inclus dans la cellule primitive? on peut de plus, à chaque niveau, centrer l'attention sur ce qui est commun à tous les bébés, ou sur ce qui les différencie. Il va de soi que plus l'on situe ce «donné originel» tôt dans l'histoire ou la préhistoire de l'enfant, plus il s'agit d'hypothèses générales non directement vérifiables.

Bornons-nous pour l'instant au nouveau-né. Que peut-on considérer comme donné originaire? Pour l'observateur qui se limite au niveau des comportements, la réponse paraissait il y a vingt ans assez simple: fort peu de choses. Certes, toutes les fonctions vitales sont assurées (respiration, circulation sanguine, etc.); mais quant aux comportements adaptés, on n'en relevait guère que deux: la succion-déglutition, et la rotation de la tête qui permet de trouver le mamelon (c'est le «réflexe de foussement», dans lequel René Spitz

1. Nous reprendrons cette question plus loin, au plan théorique en définissant le problème de «l'après coup» (chap IV, 4), et sur un cas concret (chap VII, 2) Sur les problèmes posés au psychanalyste par les décalages entre la construction rétrospective et les données de l'«observation directe» de l'enfant, cf S. Lebovici et M. Soulé, 1970, 3e partie, chap 1

voyait les origines des mouvements de la tête symboliques plus tard du «oui» et du «non» : cf. Spitz, 1962 et 1968). D'autres montages réflexes peuvent être observés, mais sans valeur adaptative immédiate la crispation du poing ou même la marche si l'on donne les stimulations appropriées. Il est évident que l'homme, comme les autres mammifères, est équipé de bien d'autres séquences réflexes et instinctuelles, mais dans leur quasi-totalité elles ne deviendront fonctionnelles que bien après la naissance, pour des raisons en partie neurophysiologiques. Tel était le tableau volontiers admis il y a quinze ou vingt ans. Un intérêt croissant pour l'observation des bébés, et particulièrement en ce qui concerne les interactions mère-enfant, a suscité des travaux qui montrent qu'en fait les «compétences» du nouveau-né vont bien au-delà — ou, pour parler un autre langage, qu'il est d'emblée beaucoup plus engagé dans les relations humaines qu'on ne le pensait. On a montré par exemple que des bébés âgés de quelques jours sont capables de réagir électivement à l'odeur de leur mère (*in* Lebovici, 1983, p. 99, cet ouvrage donne un recensement très complet des travaux dans ce domaine et en conduit une discussion d'un grand intérêt).

On ne peut cependant en rester au plan des séquences comportementales observables. En effet, le développement des structures de personnalité ne peut guère se comprendre si l'on ne se donne, à titre d'axiomatique, les éléments d'un «donné psychique» très précoce, voire originaire. Ainsi, Henri Wallon voyait dans les ajustements toniques du bébé l'étoffe des émotions, et insistait par ailleurs sur le «bain de sociabilité» indispensable à son développement (Wallon, 1934). Freud, quant à lui, privilégiait l'investissement premier de la zone orale, support de productions psychiques ultérieures qui resteraient ainsi centrées (c'est l'«oralité», en tant qu'ensemble de formations inconscientes). Il y ajoutait le postulat de «fantasmes originaires», c'est-à-dire de «matrices du fantasme», données avant même tout développement psychique. Ceci est certes assez difficile à concevoir; il semble qu'il ait voulu désigner

par-là des *préformes*, données héréditairement, dont le rôle serait assez comparable à celui des organisateurs des embryologistes (cf à ce sujet Spitz, 1979). Ce ne sont pas à proprement parler des fantasmes (scènes imaginaires, actions organisées dramatiquement et inconscientes, etc.), mais les fantasmes en découlent nécessairement, et si ces fantasmes sont universels, c'est que leurs conditions de production résident dans ce donné originel commun à toute l'humanité. Le postulat d'un donné *héréditaire* semble alors en effet nécessaire, Freud y insiste, ajoutant avec quelque imprudence qu'il s'agit d'un «acquis phylogénétique». Cette thèse a été particulièrement développée dans *Totem et Tabou* (1913b), à propos des fantasmes de scène primitive et de castration. Il cite en effet trois de ces «fantasmes originaux» de scène primitive (rapports sexuels des parents), de castration (qui en découlerait) et de séduction, ajoutant un «etc» qui laisse le champ libre à la speculation. Mélanie Klein et ses élèves, se saisissant de ce «etc.», ont vigoureusement mis l'accent sur des fantasmes primitifs supposés dès la vie intra-utérine, et axés sur la dialectique de l'amour et de la haine, ainsi que nous l'avons souligné plus haut.

Plus récemment, John Bowlby a longuement argumenté en faveur de l'existence d'une tendance originaire qu'il désigne comme «l'attachement». Le petit d'homme, comme tout petit de mammifère, serait mu d'emblée par une tendance fondamentale à rechercher la proximité de la mère. En s'inspirant de travaux conduits par certains ethologistes sur des bébés singes, Bowlby a décrit cinq «comportements primaires» qui témoigneraient de cette tendance fondamentale : la succion, l'eternité, l'action de suivre (du regard, puis plus tard par la marche), les pleurs et le sourire. Tous ces comportements sont à comprendre comme des messages que la mère interprète et auxquels elle réagit; on a beaucoup insisté ces dernières années sur les troubles du développement induits par l'incapacité éventuelle de la mère à decrypter correctement ces messages².

2 Il n'est pas possible de résumer ici l'argumentation consi-

Cette évolution des idées au cours des quinze ou vingt dernières années ne permet guère de retenir une idée assez communément admise auparavant : lors des premières semaines, voire des premiers mois, l'enfant serait *seul*, faute de moyens de communication. Piaget avait autrefois, avec quelque imprudence, caractérisé cette étape première sous le terme d'«autisme»; Wallon avait vivement attaqué cette thèse, arguant du «bain de sociabilité» dans lequel se trouve d'emblée plongé un nourrisson qui autrement ne saurait survivre; il ajoutait qu'on ne pouvait sans illogisme déclarer «seul» un sujet qui n'existe pas faute de complémentarité aux objets (ceci sera repris chapitre V lorsque nous discuterons de la notion de «socialisation»). Il est remarquable que des auteurs aussi éloignés de ces deux psychologues que Margaret Mahler (1977) et Frances Tustin (1977) postulent toutes deux un «autisme primaire normal» pour décrire l'état psychique des premières semaines. En fait, dans les deux cas, il s'agit d'une théorie du premier développement construite pour rendre compte de tout autre chose : à savoir des structures de psychoses infantiles (nous en discuterons de façon plus précise dans le chapitre VII). Théorie *ad hoc*, donc, qui ne saurait être retenue. Il ne saurait y avoir de sujet sans objet, d'intérieur sans monde extérieur. Bien plus forte semble l'hypothèse qu'au début de la vie cette opposition-complémentarité n'existe pas. Comment s'établit-elle?

2. LE DEDANS ET LE DEHORS

Quelque position qu'on prenne quant aux origines, on ne peut qu'être d'accord sur une idée fondamentale : le bébé n'a d'abord aucune «conscience de soi», au sens où plus tard la personne se sentira, à l'évidence, lieu de

dérable développée par Bowlby sur les thèmes de l'attachement, de la séparation et de la perte; voir les trois volumes qu'il a publiés sous ces titres (Bowlby, 1984). On pourra par ailleurs se reporter, pour une discussion générale de ces conceptions, à Zazzo et al., 1974.

sensations, d'affects et d'idées, source d'actions, objet d'autres actions et d'événements, engagée dans des relations avec d'autres personnes, etc.; tout ceci référé à *moi*, par opposition à un non-moi lui-même subdivisé en deux grands types de réalités : des êtres humains, semblables à moi et pourtant bien distincts, et le reste, autres êtres vivants, objets matériels, etc. (Wallon, 1946).

Cette distinction, lorsqu'elle est acquise, est fondamentalement celle du dedans et du dehors. L'individu adulte se situe dans les limites de son propre corps. Il peut cependant porter sur celui-ci un regard qui l'extériorise; non seulement en le considérant comme homologue à tout autre corps humain, mais aussi en le percevant dans sa concrétude où, comme tout autre objet, il se trouve défini par sa matérialité et par la place qu'il occupe dans l'espace. Il y a un dedans de ce dedans, c'est la vie psychique, celle du *sujet*. Il est bon de rappeler ici l'étymologie : le sujet (littéralement : ce qui est placé au-dessous), c'est ce qui se pose comme sous-jacent à toute perception, toute action, tout affect, toute idée; l'objet, c'est ce qui est «jeté en face» du sujet par son activité même.

On peut raisonnablement affirmer que chez le nouveau-né n'existent ni la distinction dedans/dehors ni l'opposition sujet/objet. Comment cette double distinction en vient-elle à s'instituer? A qui étudie ces origines, ceci apparaît comme une sorte de miracle, celui de l'hominisation, aussi frappant sur ce plan de l'ontogenèse que sur celui de la phylogenèse; un miracle qui d'ailleurs peut manquer à s'opérer : ce sont les cas, rares, mais dont le tableau clinique est impressionnant, de l'autisme infantile précoce, de le «psychose symbiotique», etc. (nous y reviendrons dans le chapitre VII).

Pourquoi, comment, s'opère cette distinction fondamentale? Une première réponse est très bien résumée dans le texte suivant de Freud : «Plaçons-nous dans la situation d'un être vivant qui se trouve dans une détresse presque totale, qui n'est pas encore orienté dans le monde et qui reçoit des excitations dans sa substance nerveuse. Cet être sera très rapidement en mesure

d'effectuer une première distinction et de parvenir à une première orientation. D'une part il sentira des excitations auxquelles il peut se soustraire par une action musculaire (fuite) : ces excitations, il les met au compte du monde extérieur ; mais, d'autre part, il sentira aussi des excitations contre lesquelles une telle action demeure vaine et qui conservent, malgré cette action, leur caractère de poussée constante ; ces excitations sont le signe distinctif d'un monde intérieur, la preuve des besoins pulsionnels. La substance perceptive de l'être vivant aura ainsi acquis, dans l'efficacité de son activité musculaire, un point d'appui pour séparer le «dehors» du «dedans»... » (Pulsions et destins des pulsions, *in* : Freud, 1915, pp. 14-15). Ce texte souligne deux points essentiels en ce qui concerne les origines de l'individuation : la charge affective des processus en jeu (c'est la dimension de ce qui est fui ou recherché, la dimension du plaisir, de l'angoisse, de la douleur, etc.) ; et l'importance de la motricité. Nous considérerons ici plus particulièrement le second point.

Dans les premières semaines, le bébé frappe par l'incoordination de son activité motrice, qu'il s'agisse de décharges jubilatoires ou de l'agitation diffuse qui accompagne les cris dans les moments de souffrance ou de rage. Henri Wallon avait bien montré qu'il existe cependant une motricité posturale, dite «tonique», liée à une grande richesse de sensations proprioceptives, et qui constitue selon lui l'étoffe privilégiée des émotions, du développement relationnel et affectif, mais aussi de toute l'organisation des sensations kinesthésiques et visuelles qui fournit son assise au développement cognitif (Wallon, 1954). Piaget, quant à lui, s'est attaché à décrire la mise en place des premières coordinations perceptivo-motrices, base des premières praxies (gestes complexes adaptés à un but), et progressivement organisées en «schèmes d'action» ; la transposition dans l'espace représentatif de ces schèmes d'action peut être considérée, selon le titre d'un des ouvrages de Piaget (1936), comme «la naissance de l'intelligence». Au cours de ce premier développement com-

mençant à se coordonner divers types de sensations cœnesthésiques (sensations diffuses dans le corps), proprioceptives et kinesthésiques (renseignements sur les modifications musculaires, toniques et kinétiques), tactiles, gustatives et olfactives, auditives et visuelles enfin. Cette intégration des sensations, et leur coordination avec les actions musculaires, permet la première construction de l'espace. Or, et ceci est capital, l'espace est ainsi construit d'emblée dans une double dimension : l'espace environnant, d'une part, l'espace corporel d'autre part. En effet, l'enfant en vient assez vite à situer «dedans» la source de certaines sensations (cœnesthésie, kinesthésie), «dehors» celle d'autres (vision, audition), et d'autres encore à la surface de contact de ces deux zones (toucher et surtout sensations localisées sur les lèvres et la bouche, dont on connaît le rôle important en tant qu'organe de connaissance chez le bébé). L'espace corporel se précisera et s'organisera ensuite en ce qu'on a nommé le «schéma corporel». L'espace environnant se construira en tant qu'espace euclidien à trois dimensions, bientôt doublé d'un espace représentatif purement interne, où seront figurées et expérimentalement testées les opérations qu'on peut conduire dans l'espace externe (M. Pinol-Douriez, 1975), ceci fonde le développement de l'intelligence. M. Pinol-Douriez a bien montré, dans un remarquable ouvrage, que ce développement doit de plus être compris dans le cadre des interactions entre l'enfant et son entourage, qui fournissent la «matrice des représentations» et fondent la fonction sémiotique, c'est-à-dire, au-delà, tout le fonctionnement symbolique (Pinol-Douriez, 1984, sur les débuts de la fonction sémiotique, cf également l'ouvrage, plus descriptif, de Sinclair et al., 1982). En effet, la première individuation ne s'opère pas seulement dans le jeu des perceptions et des actions, il faut que le sujet s'y fonde de son opposition-complémentarité avec l'objet, dans les deux sens du terme, l'objet matériel et l'objet-personne de l'Autre. Ces objets, s'internalisant, donnent naissance à des représentations qui elles-mêmes permettent à la fonction symbolique de

se déployer, ce sont les voies de développement de l'objectalité et de l'objectivité, sur lesquelles nous reviendrons à la fin de ce chapitre

Mais quel est le moteur énergétique de ce travail ? Il s'agit ici sans doute d'un des cas où, ainsi que nous l'avions souligné dans le premier chapitre, une loi biologique fondamentale se trouve reprise au niveau psychique. Freud, dans un autre passage du texte cité plus haut, rappelait qu'un organisme monocellulaire délimité par une membrane, comme l'amibe, doit pour sa survie procéder à des échanges intérieur-extérieur à travers cette membrane (dotée pour ce faire de propriétés bio-chimiques très précises de perméabilité et de filtrage). Cet organisme doit en effet importer du milieu environnant ce qui est nécessaire à son métabolisme (sa «nourriture»), et y exporter certains des produits de ce métabolisme dont le stockage excessif serait mortel (ses «excréments»). Il prend au dehors ce qui lui est bon et y rejette ce qui est mauvais. Or, dès sa naissance, le bébé se comporte ainsi; organisme vivant, il ne peut d'ailleurs faire autrement. Mais ces échanges du «bon» et du «mauvais» avec le milieu sont très fortement chargés d'affect : de plaisir dans la satisfaction de la tétée, ou d'une exonération qui soulage et peut, elle aussi, procurer des sensations locales agréables; de malaise, de douleur, de rage, etc., en cas de frustration orale prolongée, de non-réponse de l'environnement au besoin et au désir naissant, s'il y a douleur locale (par exemple au contact prolongé de l'urine et des excréments), etc. Il en résulte que dès qu'elle s'amorce la distinction du dehors et du dedans est ainsi très fortement polarisée. Le dehors est source de toute bonne chose, de tout plaisir, mais il est aussi chargé de tout le «mauvais» qui y a été précédemment rejeté, et qu'on risque de réabsorber; c'est de plus au dehors que sont imputées les sources de la frustration, de la menace, du danger, les sources de l'angoisse. Le dedans, lui, est le lieu même du plaisir, mais c'est aussi la source de tout ce qui est mauvais et qu'il importe d'évacuer, le dedans est de plus le lieu de l'angoisse, de la rage, de la haine.

Ainsi, l'ambivalence est fondamentale. Lorsque s'amorce, avec la distinction du dedans et du dehors, celle du sujet et de l'objet (à prendre ici au sens psychanalytique, l'Autre), celle-ci est elle-même d'emblée grevée de cette dimension du bon/mauvais, du plaisir/déplaisir. Le bébé s'éprouve tantôt bon et tantôt mauvais, dangereux pour l'extérieur; cet extérieur, qui alors coïncide avec l'esquisse de l'objet (on a pu parler de «pré-objet») est lui-même alternativement senti comme bon et comme mauvais, dangereux, destructeur.

Ces hypothèses avaient été clairement posées par Freud (cf. en particulier Freud, 1920, parag. IV); elles ont été vigoureusement soulignées, à sa suite, par Mélanie Klein: c'est chez elle la dialectique du «bon sein» et du «mauvais sein», de l'amour et de la haine. On pourra penser que tout ceci n'est pas très «raisonnable». Certes: il s'agit de la fantasmatique des premiers mois, aux origines de la vie psychique. On peut ne pas accepter ces hypothèses; mais il n'est pas niable qu'elles se sont avérées d'une grande fécondité, et qu'on ne peut guère actuellement les remplacer par d'autres dont la valeur heuristique soit comparable. On peut rappeler cependant, dans une perspective assez différente, un remarquable article d'Henri Wallon (1946), intitulé «Le rôle de l'Autre dans la conscience du Moi». Chez l'adulte, écrivait-il, «entre le moi et l'autre la frontière peut de nouveau tendre à s'effacer dans certains cas de choc ou d'obnubilation mentale. Ce qui était attribué à l'autre peut derechef être résorbé par le moi. Enfin la prépondérance peut du moi passer dans l'autre. Même à l'état normal un adulte peut avoir des instants où il se sent plus délibérément lui-même et d'autres où il se croit subir un destin moins personnel (... cet équilibre ...) paraît avoir pour intermédiaire le fantôme d'autrui que chacun porte en soi (... la distinction moi autrui ...) résulte d'une bipartition plus intime entre deux termes qui ne pourraient exister l'un sans l'autre, bien que ou parce qu'antagonistes, l'un qui est une affirmation d'identité avec soi-même et l'autre qui résume ce qu'il faut expulser de cette identité pour la conserver (...) le

socius ou *l'autre* est un partenaire perpétuel du moi dans la vie psychique. Il est normalement réduit, inapparent, refoulé et comme nié par la volonté de dominance et d'intégrité complète qui accompagne le moi (...on peut décrire des cas...) d'émancipation comme automatique et matérielle de cet *autre* que chacun porte en soi, d'où résultent des *idées d'influence* (...) *l'alter* qui s'émancipe est agressif. C'est comme sa revanche contre l'état de domination dans lequel le sujet pensait le maintenir (...) l'influence sur les pensées, les actes, les sentiments finit souvent par s'étendre aux organes. L'*alter* naguère refoulé de la conscience organique diffuse fait un retour offensif comme pour s'en emparer (...) ce moi que le sujet s'était constitué avec ce qui lui était le plus familier et le plus intime est envahi, violé par des forces où s'exprime ce qu'il a rejeté comme étranger.» (Wallon, 1946, pp. 284-286). Ceci illustre bien la justesse et la finesse des analyses de Wallon en ce domaine; on aura remarqué à quel point elles évoquent certaines thèses psychanalytiques sur l'objet, voire même le refoulement, le déni, la conversion hystérique (ou le débordement psychosomatique?) etc. Il y manque malheureusement la construction théorique qui permettrait de dépasser ce plan de la description «phénoménologique», si remarquable soit-elle.

3. L'ALEATOIRE ET LE REPETABLE

Dès que s'amorce la distinction du dedans et du dehors, du moi et du non-moi, du sujet et de l'objet, commence un gigantesque travail de tri : qu'est-ce qui doit être considéré comme perception ou événement dont la source est extérieure, et qu'est-ce qui doit être considéré comme «moi», en particulier comme activité psychique personnelle? La distinction peut sembler évidente à l'adulte; elle n'en est pas moins lente à établir, et fragile, ainsi qu'en témoignent, chez l'adulte même, le rêve, les fausses perceptions, les hallucinations, etc. Le bébé apprend vite à utiliser un critère majeur :

ce qui peut être reproduit à volonté, indéfiniment et à peu près dans n'importe quelles circonstances, est de l'ordre de «moi»; ce dont l'apparition est incontrôlable ou ne peut être suscitée que de façon semi-aléatoire est autre. Tout le monde sans doute a pu voir un bébé de trois ou quatre mois couché dans son berceau, en état de veille calme, et qui gazouille en agitant bras et jambes. Quelque chose de nouveau se produit un jour : l'intérêt pour le déplacement des mains dans le champ visuel. Le bébé, très longuement, s'attache à contrôler leur apparition et leur disparition. Son activité consiste, d'une part, à coordonner deux types de perceptions, à savoir des données visuelles et des données kinesthésiques; d'autre part à vérifier que cette association est indéfiniment répétable à volonté : quelque chose est vu lorsqu'est ressenti un certain état musculaire, ne l'est plus dans un autre. Ceci classera la main comme de l'ordre de «ce qui est à moi», «ce qui est moi». Travail capital, qui mérite bien les heures que le bébé y consacre. Travail difficile, où la probabilité d'erreur est élevée. Car si l'homme est enclin à «prendre ses désirs pour des réalités», ceci est évidemment à son maximum en ces débuts où la réalité naissante est fragile. Le bébé peut souhaiter si vivement la présence chaude et rassurante de sa mère, et la venue du bon lait dans la bouche, qu'il peut en ressentir la réalisation même si en fait la mère est absente (on le voit, somnolent, téter à vide). C'est ce que Freud avait nommé la «satisfaction hallucinatoire du désir». Supposons maintenant que la mère, très attentive et constamment disponible, vienne cajoler l'enfant et lui donner à téter dès qu'il en ressent le besoin; et que de même elle satisfasse parfaitement, immédiatement et sans délai, tous ses désirs. En tant que source contrôlable de phénomènes reproductibles à volonté, elle «ne vaudra pas mieux qu'une hallucination», pour reprendre la formule de Winnicott citée plus haut; c'est-à-dire qu'elle apparaîtra comme *dans* l'appareil psychique du nourrisson, et non pas au dehors. Ainsi pourra perdurer l'illusion de toute-puissance de la pensée, qui normalement

s'atténue à mesure que l'enfant progresse vers le réalisme adulte, lequel posera qu'un vaste monde existe extérieurement et antérieurement à moi, et existera de même après ma disparition (cf Ferenczi, 1913). Le cas de cette mère fâcheusement « parfaite » n'est guère imaginable, on connaît bien cependant celui de ces mères trop attentives dont les enfants tyranniques deviendront des adultes portés à croire que le monde se modèle selon leurs désirs, des adultes pour qui autrui n'existe guère que comme instrument inconditionnel de satisfaction, son refus éventuel ravivant les rages infantiles du bébé. La mère « suffisamment bonne » pourvoit par sa présence aux besoins du bébé, répond par son amour à ses désirs. Cependant, elle peut être absente, manquer à répondre. Alors le bébé l'évoque : c'est la naissance de la représentation, capacité d'évoquer un objet en son absence perceptive; ceci *en conscience claire* de cette absence, sans quoi il s'agirait d'une hallucination. Le passage de la « satisfaction hallucinatoire du désir » à cette représentation de la mère absente s'opère lorsque l'enfant admet qu'il peut se donner *une partie* seulement de la réalité désirée (schématiquement la mère, mais non la satisfaction qu'elle doit apporter). Moment capital, dont il faut bien avouer qu'il demeure quelque peu mystérieux, en dépit de tout ce qui a pu en être discuté. Il n'en reste pas moins ceci, très solidement établi par tout ce que nous savons : *la présence naît (psychiquement) de l'absence*. L'objet se fonde, face au sujet, lorsque celui-ci devient capable de s'en donner l'existence *in absentia*, c'est-à-dire avec le sentiment que l'objet est tout à la fois présent et absent : absent en réalité, au dehors, mais présent psychiquement, au dedans. Cette présence psychique garantit sa permanence : puisqu'il continue à exister, on pourra le rechercher et le trouver dans la réalité³.

Ceci vaut dans les deux sens du terme « objet ».

3 Sur la naissance de la représentation, voir, dans la perspective des études de psychologie génétique, N. Galifret-Granjon, 1981, et, dans celle de la théorie psychanalytique, le numéro spécial de la *Revue française de Psychanalyse*, 1985.

— l'objet-autrui. Tout au long de la vie, l'évocation des personnes absentes est chargée de mouvements d'amour et/ou d'hostilité; leur évocation après l'absence définitive — la mort — est ressentie comme prolongeant leur existence;

— l'objet matériel. Piaget a bien montré qu'il se fonde sur le postulat de sa permanence (c'est-à-dire quand il est évoqué et recherché, car postulé existant, lors même qu'il n'est pas perçu).

A partir de là, tout le développement se fera dans les deux grandes voies de l'*objectalité* et de l'*objectivité* (Perron, 1976c).

Les voies de l'objectivité. L'enfant s'attachera à contrôler toujours plus précisément la permanence et les qualités des objets, à vérifier la possibilité de reproduire certains effets par certaines séquences d'actions, à établir les invariants nécessaires à l'évaluation du changement; il découvrira que, plutôt que de manipuler des objets concrets, il est souvent plus commode de manipuler leurs représentations dans l'espace interne; il s'efforcera de maîtriser la combinatoire des symboles logico-mathématiques, etc. Tout ceci, qui a été bien analysé dans le cadre de l'épistémologie génétique fondée par Piaget, prolonge la visée originelle du bébé: définir le réel externe par la maîtrise d'actions répétables: devenu grand, il aspirera à être «maître et possesseur de la Nature». Cela débouche sur les démarches du savant et de l'ingénieur. L'objectivité en est la qualité essentielle; il est utile de rappeler ici que les critères les plus souvent cités de la bonne démarche scientifique sont la répétabilité de l'expérience et la prévision de ses effets.

Les voies de l'objectalité. Ici, «objet» doit être pris au sens psychanalytique de personnes ou de représentations (pour l'essentiel inconscientes) de personnes. Il est plus difficile de caractériser brièvement ce versant du développement personnel; ce sera, au demeurant, l'objet du chapitre suivant. Nous nous bornerons donc à

indiquer ici que l'enfant, progressivement, différencie les personnes, leurs attributs et caractéristiques, en compose les versants aimé et haï, etc. Ceci construit tout un système, fort complexe, de relations entre soi et les autres : au niveau des personnes réelles et des relations réelles, mais aussi au niveau des représentations inconscientes qui commandent cette structure de l'univers humain, et la position du sujet en son sein. La différenciation et l'équilibration peuvent être plus ou moins réussies, les schémas fantasmatiques (et les conduites qu'ils commandent) peuvent être plus ou moins souples ou rigides, la structure d'ensemble peut être plus ou moins «ouverte» ou «fermée» (ceci sera repris dans le chapitre VI).

Il est certes difficile de développer de façon riche et coordonnée ces deux grandes voies de la psychogenèse sans sacrifier l'une au profit de l'autre. Le déséquilibre éventuel peut conduire au technicien remarquable par sa maîtrise d'une partie de l'univers des choses et des événements physiques, mais mal inséré et malheureux dans celui des sentiments, des relations, et de sa propre vie psychique ; ou au contraire au poète, à l'artiste, à la personne dont les «qualités humaines» frappent, mais inapte à la pensée logique la plus élémentaire. Le développement équilibré est peut-être celui qui permet de passer souplement et avec plaisir d'un mode d'existence à l'autre, d'allier l'objectivité et l'objectalité.

CHAPITRE IV

La mise en place de l'appareil psychique

1 DE LA PREMIERE A LA SECONDE TRIANGULATION

Reprenons l'hypothèse fondamentale, énoncée dans le chapitre précédent, en ce qui concerne les origines de l'individuation, lorsque s'esquisse la distinction de l'intérieur et de l'extérieur, du moi et du non-moi. Peut-être en ces origines serait-il préférable, pour ne pas forcer les termes, de parler de «pre-objet» plutôt que d'objet, et du *soi* (au sens où l'on décrit la prise de conscience de soi) plutôt que du *moi* (car le terme «moi» désigne un appareil fonctionnel organisé que l'enfant est alors bien loin d'avoir construit). La question n'est pas de simple terminologie, puisqu'on risque, à opposer trop simplement les termes, de forcer une distinction qui en fait ne s'affirmera que plus tard (cf. Le Guen, 1974). Mais supposons ceci acquis. Il est patent qu'en ces origines l'enfant éprouve par moments des affects intenses dans la dimension du plaisir-déplaisir; ceci équivaut à vivre tantôt comme bon et aime, tantôt comme mauvais et hait, l'extérieur, le non-moi, l'objet — ou le pre-objet —, mais aussi l'intérieur, soi-même. Le même affect peut colorer l'ensemble, par exemple lorsque l'enfant apparaît heureux et détendu après une tétée satisfaisante, après le bain, lorsque sa mère le cajole et qu'il répond en gazouillant, etc., ou, à l'inverse, quand il

«fait une colère», et, envahi par la rage, repousse toutes les avances pour le calmer et le consoler. Mais ce sont là les cas les plus simples. De plus, il ne s'agit pas d'états statiques, mais de *mouvements*, en perpétuelle évolution, d'échange entre l'intérieur et l'extérieur. Cette «économie de l'import-export» correspond en effet à des actions, réelles ou fantasmées, de deux types complémentaires. Il s'agit, d'une part, de mouvements d'incorporation, par lesquels des éléments ou aspects du monde extérieur sont ressentis comme pénétrant dans le corps, et cette pénétration peut être désirée, activement recherchée (c'est «du bon»), ou bien redoutée, protestée, activement rejetée ou passivement subie (c'est «du mauvais», dont l'intrusion dangereuse est vécue avec angoisse). A ceci s'opposent, d'autre part, des mouvements où quelque chose de l'intérieur est adressé à l'extérieur : des mouvements d'élation, de plaisir, d'amour (c'est émettre à son intention «du bon»), ou des attaques destructrices par expulsion violente de quelque chose de dangereux (c'est l'agresser par «du mauvais»). Ces mouvements peuvent correspondre à des actions observables et porter sur des contenus concrets; mais on ne peut en rester à un pur comportementalisme, car les affects en cause sont vécus et fantasqués bien au-delà de leurs contenus concrets possibles et des perceptions actuelles. En tant que tels, ce sont des mouvements d'*incorporation-rejet*, prototypes des mouvements ultérieurs — eux purement psychiques — de projection et d'introjection, dont le métabolisme définira le jeu des identifications.

On a parfois parlé de «première triangulation» pour décrire cet état de choses, résumant par-là l'opposition du sujet naissant à un objet à deux faces, bonne et mauvaise. Cet objet unique mais double peut être désigné comme «la mère», puisque c'est normalement elle qui est ainsi investie de façon fondatrice; on parle alors de ses deux versants, de «bonne mère» et de «mauvaise mère». Il ne faut cependant pas s'illusionner sur le terme, en lui prêtant les caractéristiques personnelles que nous attachons, en tant qu'adultes, à la *personne* de

la femme qui joue ce rôle, ceci, par définition, est bien au-delà de l'univers psychique du bébé, et ne se construira que plus tard. Ceci acquis, s'agit-il bien d'une «triangulation»? Le terme, quelque peu barbare, de «quadrangulation», conviendrait peut-être mieux, puisque le sujet, comme l'objet, comporte deux versants, bon et mauvais. Considerons en effet cette observation banale : l'enfant heureux attend la tétée, à mi-chemin de la satisfaction hallucinatoire et de la représentation de l'événement attendu. Ceci ne peut durer indéfiniment, or il se trouve que la mère, absente ou indifférente, tarde à donner la satisfaction réelle. L'enfant «fait une colère» : il se trouve en ce moment confronté avec un objet «mauvais» (la mère frustrante, «mère» étant pris avec les réserves ci-dessus). Cette colère équivaut à une contre-agression, dans laquelle le sujet lui-même se vit mauvais (il «attaque» l'extérieur, et, fantasmatiquement, l'objet interne qui est en lui cet extérieur). Supposons encore que la mère, alarmée et un peu coupable, se fasse réparatrice à force d'amour : à ce sujet «mauvais», animé par la rage, elle s'offre comme «bonne». Supposons enfin qu'alors le bébé s'apaise et tette avec satisfaction : on en revient à l'harmonie initiale, où le sujet et l'objet, réunifiés par l'amour, sont vécus par le bébé comme «bons». Bien évidemment, cet exemple schématique ne doit pas être pris trop au pied de la lettre, mais il permet peut-être de mieux comprendre ce qu'on peut désigner comme des «mouvements» par où l'intérieur et l'extérieur, le sujet et l'objet, reéquilibrent constamment leurs positions et leurs relations dans cette dimension du bon et du mauvais.

On voit que dès cette étape — qui correspond aux premiers mois de la vie — les choses sont déjà passablement complexes. Ces processus, délicats, instables, très chargés affectivement, peuvent être affectés de distorsions d'autant plus sérieuses que la distinction intérieur-extérieur, sujet-objet, est encore bien fragile. C'est ce qui peut se produire, par exemple, si, trop souvent et trop gravement, une mère imprévisible donne brusque-

ment à sentir un mouvement de haine lorsque l'enfant vivait l'amour; la répétition de tels traumatismes peut entraîner des conséquences graves, sur lesquelles nous reviendrons (chap. VII).

Le tableau devient encore plus complexe lorsque s'amorce la différenciation de l'objet en *deux* figures distinctes, correspondant cette fois à des *personnes* différentes. Ce sont banalement, dans notre culture, le père et la mère. Mais, répétons-le, il faut ici se garder des illusions adultocentriques, et de surcroît ethnocentriques. Le fait essentiel est que vient un moment où l'enfant commence à différencier deux figures personnelles, dotées de caractéristiques propres; deux figures vis-à-vis desquelles les mouvements précédemment décrits jouent différenciellement, et qui se construisent en liaison-opposition du fait de ces mouvements mêmes; deux figures, enfin, auxquelles répondent des objets internes dès lors construits de façon stable dans cette relation de liaison-opposition. Ces deux figures liées et contrastées peuvent fort bien se construire sur des personnes qui ne sont pas, biologiquement, le père et la mère, pour autant qu'il s'agisse de personnes qui assument les fonctions parentales. Il est bien probable cependant qu'en ce cas leurs positions vis-à-vis de l'enfant ne seront pas les mêmes que celles des «parents biologiques», et que, dès lors, leurs images ne se construiront pas chez l'enfant de la même façon (ceci a été beaucoup discuté, en particulier, dans le cas des parents adoptifs : cf. Lebovici et Soulé, 1970, pp. 526-571).

Quoi qu'il en soit, cette différenciation connaît des étapes. Les bases en existent très tôt. Ainsi que nous l'avions noté dans le chapitre précédent, on a montré que le bébé réagit *électivement* à l'odeur de sa mère lorsqu'il n'a que quelques jours, à sa voix au bout de quelques semaines, etc. (Lebovici, 1983). Pour remarquables que soient ces réactions spécifiques, il reste bien peu probable qu'elles donnent à la mère, *psychiquement*, statut d'objet. Il en va tout autrement vers 6-8 mois. R. Spitz (1968) avait bien décrit un phéno-

mène caractéristique de cette époque, la réaction de «peur de l'étranger» : à l'approche d'une personne autre que la mère, si souriante et amicale soit-elle — et justement si elle cherche le contact avec l'enfant — on voit le bébé manifester un certain malaise. Il fuit le regard, détourne la tête, s'agite, pleure; si la mère est présente, il tend les bras vers elle, et celle-ci, volontiers heureuse de cet appel, le prend dans ses bras. Tout se passe alors comme si, lorsque naît la représentation proprement dite, la perception de l'étranger venait s'inscrire en faux sur l'image attendue et espérée, celle de la mère; c'est du décalage que naît le malaise. Ceci témoigne des débuts de la différenciation des images de personnes. Un peu plus tard, vers un an, c'est-à-dire à l'orée de la marche et du langage, il est clair que chez la plupart des enfants le système des relations et réactions référées au père diffèrent nettement de celui que centre la mère; ceci ne fait aucun doute pour les parents, ni pour un observateur attentif. Or tout permet de penser que cette différenciation de l'objet reste marquée par l'ambivalence fondamentale des origines. Désignons par commodité comme «père» et «mère» ces deux objets. Chacun présente un versant «bon» et un versant «mauvais». On en voit bien le jeu lorsque l'enfant, refusant — parfois vigoureusement ! — le contact de l'un, sollicite celui de l'autre. La dialectique du bon et du mauvais devient alors fort complexe, car elle s'articule, et sans doute d'emblée, avec la différence des sexes.

Elle atteint sa tension maxima dans le drame œdipien, c'est-à-dire sensiblement plus tard. Une version popularisée l'énonce à peu près ainsi : l'enfant, animé d'un intense désir sexuel qui s'adresse au parent de l'autre sexe, considère comme un rival à écarter — fût-ce par des souhaits de mort — le parent de même sexe. Une telle formulation n'est ni vraie ni fausse; elle est trop simple, et riche en malentendus potentiels. C'est à dessein que nous avons parlé de *drame* œdipien; quel sens convient-il d'attribuer au terme? On peut ici le prendre au sens du théâtre : un schéma d'actions et d'événements imaginaires, définissant une séquence typi-

que d'événements et d'interactions entre des protagonistes dont la figure se trouve par là-même spécifiée, de plus, cette séquence est passionnellement chargée d'affects, de l'ordre du désir, de l'interdit, de la culpabilité, de l'angoisse, etc ; s'y jouent l'amour et la haine, la vie et la mort. Ajoutons que ce drame est pour l'essentiel inconscient nous arrivons à une assez bonne définition du fantasme, drame inconscient dont les protagonistes sont les imagos (sur le fantasme, cf Lebovici et Soulé, 1970, pp 157-179) Lors de la différenciation des objets internes, chacun hérite des deux faces, «bonne» et «mauvaise», de l'objet unique qui les a précédés ainsi se constituent les protagonistes du drame Mais de plus, rappelons-le, ce «bon» et ce «mauvais» sont avant tout des affects vécus *dans le corps*, lieu de sensations de plaisir et de déplaisir Ces sensations peuvent être globales et diffuses, mais de fait tout indique qu'elles tendent à se focaliser sur des zones corporelles privilégiées, dites «zones érogènes» (= lieux de plaisir), qui d'ailleurs changent selon les étapes de l'évolution Nous avons ainsi défini, avec les notions de fantasme et de zone érogène, les deux axes majeurs du «développement libidinal» dont nous résumerons le mouvement général plus loin (paragr 3)

L'organisation œdipienne est un moment essentiel de ce développement Il devient peut-être plus facile de comprendre, à la lumière de ces notions, que le plaisir puisse être recherché dans le rapprochement *affectif* et *corporel* avec l'un des deux parents Mais les deux figures parentales sont maintenant suffisamment distinctes pour entretenir entre elles des relations directes (au premier chef dans la vie imaginaire et les fantasmes inconscients de l'enfant, puisqu'il s'agit d'objets *internes*, mais ceci est bien sûr alimenté par l'observation, où il apparaît que les parents ont une vie secrète d'où l'enfant est exclu) Dès lors le rapprochement avec l'un risque de susciter l'hostilité de l'autre, posé en rival l'amour est exclusif.. Il faut donc l'éliminer C'est la figure fondamentale, triangulaire puisqu'elle définit un drame à trois personnages, avec cette «règle du jeu» que le

rapprochement de deux termes (enfant-mère, ou enfant-père, ou père-mère) crée une relation de couple fondée sur l'exclusion du troisième.

Mais remarquons que jusqu'ici, pour les besoins de l'exposé, nous n'avons pas spécifié le sexe des protagonistes. Il faut bien entendu le préciser, car le drame est construit par la centration sur une nouvelle zone érogène, la zone génitale : celle-ci s'émeut, et réclame satisfaction ; elle la réclame d'un objet externe, perçu, vécu, désiré dans le choc de la « découverte » de la différence des sexes. Qui peut mieux que les parents donner satisfaction ? Il en a toujours été ainsi... On a alors deux grands cas possibles.

Premier cas : le désir s'adresse au parent de l'autre sexe, le rival est le parent de même sexe. C'est l'« Œdipe positif ». La version popularisée, que tout le monde connaît aujourd'hui, l'énonce crûment : le petit garçon désire coucher avec sa mère, et tuer son père. C'est la version de Sophocle. Jocaste dit à Œdipe :

Et ne sois pas en crainte d'épouser ta mère ;
bien des humains ont déjà rêvé
qu'ils s'unissaient à leur mère. N'en pas tenir compte
rend la vie plus facile à porter.

(Sophocle, *Œdipe roi*, vers 980-983, traduction J. Grosjean, bibliothèque de la Pléiade). Ceci est dit à Œdipe par Jocaste, sa mère (mais à ce moment tous deux l'ignorent). On trouve là, en un raccourci fulgurant, à la fois la définition du drame et celle des défenses qui, le rejetant dans l'inconscient, le rend supportable. Les vers suivants ne sont pas moins remarquables :

Œdipe : voilà qui est bien beau à dire
mais ma mère est vivante. Tant qu'elle vit
tu as beau dire, je dois craindre.
Jocaste : Mais c'est une grande clarté que ton père est
dans la tombe (vers 984-987).

Que craint donc tant Œdipe ? le meurtre du père, prédit par l'oracle (c'est pourquoi Jocaste le rassure, en

lui disant il est déjà mort, de mort naturelle). Mais Freud ajoute il doit craindre, de plus, que le père, encore bien vivant mais soupçonnant ses noirs desseins, ne le châtie cruellement, et que ce châtiment, prenant l'antique forme du talion, ne soit de le priver de cet organe par où il pèche, c'est-à-dire de le châtrer. C'est l'angoisse de castration. Mais Freud lui-même a souligné qu'il est indispensable de prendre en considération le renversement de cette figure princeps de l'Œdipe.

Le second cas en effet est celui où le désir s'adresse au parent de même sexe, et c'est le parent de l'autre sexe qui apparaît comme le rival détesté, c'est l'Œdipe «inversé», ou «négatif». L'angoisse de castration est ici encore centrale car pour que le petit garçon reçoive satisfaction du père, ne faudrait-il pas qu'il devienne comme la mère, c'est-à-dire perdre son pénis? (nous en donnerons une illustration clinique chap. VII, avec le cas de Serge). Théoriquement et cliniquement, cette version du drame qui se joue à trois personnages n'est pas moins importante que la précédente, on ne peut rien comprendre, si on ne l'admet, au jeu complexe de la bisexualité en tout être humain, qui rend compte de la structure finalement atteinte, de façon plus ou moins équilibrée et heureuse (chap. VI). On ne peut non plus sans l'admettre comprendre les étapes du développement qui y conduisent.

Les changements de position, les variations des figures du drame sont d'une grande complexité potentielle, puisqu'à certains moments du processus les deux parents peuvent simultanément devenir «bons» ou «mauvais», et que l'enfant peut à tout moment s'éprouver lui-même «bon» ou «mauvais». C'est dans les tâtonnements, les oscillations, les difficultés, les angoisses et les joies de ces variations que l'enfant trouve la liberté de son développement (cf. Luquet-Parat, 1967, et Torres de Bea, 1981).

2. L'ORGANISATION DEFENSIVE

Nous avons dit dans le premier chapitre comment,

dans la perspective héritée de l'évolutionnisme, toute la psychogenèse pouvait être conçue comme un vaste processus de différenciation-organisation, régi par les deux grandes lois de l'adaptation et de l'équilibration. On peut ajouter, dans une perspective alors plus précisément darwinienne, que l'organisme se dote ainsi d'un appareil extrêmement efficace pour survivre, et d'abord se défendre. Mais se défendre contre quoi? contre le menaçant, le dangereux, le pénible, détecté suffisamment tôt pour que se déclenchent des contre-mesures efficaces. Mais — et c'est bien là que suivant la formule de Wallon il s'agit d'un «nouveau plan de réalité» — la défense porte sur les dangers extérieurs, mais aussi sur des *dangers intérieurs*. Qu'est-ce qu'un danger intérieur? Tout ce qui, surgissant de soi, risque de provoquer à l'extérieur des réactions dangereuses (c'est le versant de l'adaptation), mais aussi tout ce qui risque de compromettre la cohérence interne et l'identité personnelle (c'est le versant de l'équilibration). Comment parer à un danger externe? en mettant de la distance entre soi et la source de ce danger, en l'éloignant dans l'espace extérieur (en fuyant, en faisant fuir l'agresseur, etc.) Mais comment fuir un danger intérieur, dont la source vive est irréductible? de la même façon en l'éloignant, mais alors dans l'espace intérieur. Ceci avait été lumineusement décrit par Freud, en particulier dans ses textes de 1915 regroupés sous le titre *Métapsychologie* (cf. en particulier «Pulsions et destins des pulsions» et «Le refoulement»). Comme le dit Jocaste : «n'en pas tenir compte rend la vie plus facile à porter». ce qui est ainsi refoulé devient inconscient. Inconscient, et non pas annulé cela peut toujours «ressortir» (c'est le retour du refoulé) lorsque l'instance chargée de le chasser relâche sa vigilance (dans le sommeil par exemple c'est le rêve). On voit que ce qui est dès lors devenu inconscient ne l'est pas à la façon d'un simple oubli, par effacement définitif ou transitoire, il l'est de façon *dynamique*, sous l'effet d'un conflit qui reste actif. La clinique met en évidence toutes les ruses du refoulé pour, trompant la vigilance de l'instance refoulante, se

trouver des expressions et des satisfactions qu'elle ne sache pas reconnaître comme telles. Cette «instance refoulante», c'est le Moi, au sens ici proprement psychanalytique de sous-structure de l'appareil psychique dont c'est précisément une fonction essentielle. Pour que l'opération soit pleinement réussie, il faut d'ailleurs qu'elle soit elle-même inconsciente, ou plus précisément que son sens véritable ne soit pas reconnu; le refoulement d'une motion érotique ou agressive est par là tout autre chose qu'une condamnation morale suivie d'un renoncement explicite. De là vient cette proposition, banale pour le psychanalyste mais surprenante pour le non-spécialiste, selon laquelle «le fonctionnement du Moi est pour une large part inconscient». Il faut entendre par là que l'essentiel des opérations défensives qu'il conduit s'effectuent à l'insu du sujet, ou sont «rhabillées» de sens acceptables mais fallacieux (par exemple la vive condamnation morale d'une personne qui s'accorde des satisfactions qu'en fait on envie). C'est par là que le conflit est tout autre chose que la contradiction, incompatibilité logique consciemment et clairement éprouvée comme telle. Ceci mérite d'être souligné, la contradiction ayant fait l'objet dans les derniers travaux de Piaget d'un intérêt soutenu. On mesure bien, à cet écart entre les notions de contradiction et de conflit, toute la distance qui sépare les approches piagétienne et psychanalytique, en dépit de la communauté de certaines bases axiomatiques (sur les relations entre refoulement et négation, cf. Le Guen et coll., 1985).

Il faut distinguer des paliers dans la progressive mise en place de l'organisation défensive. Schématiquement, les défenses se situent à deux niveaux très différents :

a/ Les défenses qui luttent contre des angoisses archaïques sur lesquelles Melanie Klein et ses élèves ont mis vigoureusement l'accent (Klein et al., 1966; Segal, 1969 et 1982). L'envahissement par le «mauvais» s'accompagne d'une angoisse insoutenable, qu'il s'agisse de l'intrusion brutale (fantasmatique, rappé-

lons-le) de «quelque chose» de destructeur venu de l'extérieur, ou, corrélativement, du surgissement en soi d'un mouvement destructeur de l'objet. Etre détruit, se sentir menacé de l'être, c'est évidemment un vécu angoissant, mais aussi détruire l'objet, être sur le point de le détruire, dans la mesure où le sujet ne peut exister qu'en se donnant la contrepartie de l'objet. Ceci dans la dimension de la haine, mais l'amour aussi peut être angoissant, puisqu'il tend à la fusion, c'est-à-dire à une dé-différenciation où sujet et objet risquent également de disparaître. Que tout ceci puisse jouer chez le très jeune enfant, et soit à la racine de toutes les angoisses de mort ultérieures, paraît assez probable, bien qu'il faille se garder d'assimiler trop vite l'archaïque et le précocel¹. Peut-être, de plus, ces angoisses n'ont-elles pas la violence que suggèrent les descriptions, extrêmement dramatiques, de M. Klein, il est certain cependant qu'on en retrouve l'évidence dans les psychoses infantiles (ceci sera repris chapitre VII)

b/ Les défenses de niveau œdipien. C'est essentiellement à ce niveau que fonctionne le refoulement, et que s'organise le jeu, extrêmement complexe, des transformations qui permettent, sous forme de compromis, des satisfactions substitutives aux réalisations de désir interdites. On peut dès lors envisager le psychisme comme un vaste système de transformations.

Il faut souligner que dans cette évolution rien ne disparaît vraiment. Si elle se déroule au mieux, les défenses qui s'opposent aux angoisses archaïques sont intégrées dans le cadre des défenses œdipiennes, et les angoisses ainsi contenues n'ont plus guère de manifestations repérables. Dans la plupart des cas cependant il en reste des témoins reconnaissables lors de l'endormissement,

1 Voir sur ce sujet le numéro de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* intitulé «L'archaïque» (no 26, automne 1982), en particulier l'article d'Andre Green, «Après coup, l'archaïque», pp 195-216. On peut également se reporter à un autre article du même auteur, intitulé «L'enfant modèle», publié dans le numéro 19 de cette revue, sur le thème «L'enfant» (1979, pp. 27-47).

dans certains rêves, en cas de maladie, à la faveur d'une crise grave de la vie personnelle, etc. La brèche peut s'ouvrir durablement à l'occasion d'un traumatisme (deuil, rupture, abandon, etc.), en liaison avec un vieillissement mal toléré, etc. Ces décompensations, toujours alors accompagnées d'angoisses extrêmement pénibles, correspondent à une bonne partie de ce que la langue commune appelle des «dépressions»; en fait, sous l'armature des défenses œdipiennes, ce sont des défenses basales qui cèdent plus ou moins gravement.

3. LES PALIERS D'ORGANISATION

On parle souvent pour les décrire de «stades», mais nous préférons le terme «paliers d'organisation» pour des raisons qui seront discutées plus loin. On peut en distinguer six².

a/ La phase orale. — Il est évident que l'alimentation est indispensable, d'emblée, à la survie du nourrisson. Ceci cependant ne peut suffire à expliquer que toute la première organisation psychique soit centrée sur les sensations de la zone buccale et sur leur reprise fantasmatique. On le comprendra mieux si l'on prend deux faits en considération. Le premier concerne la richesse des sensations — motrices, tactiles, gustatives — dont la zone buccale semble d'emblée le siège, du fait même qu'elle est immédiatement fonctionnelle; des sensations teintées de plaisir (lors de la satisfaction) et de déplaisir (lorsque, l'enfant ayant faim, l'activité s'exerce à vide, si on lui offre un lait trop chaud ou trop froid, etc.). De cette richesse perceptive découle le second fait: lorsque s'amorce la distinction extérieur-intérieur, la bouche, en tant que lieu de transition entre

2. Nous n'en donnerons ici qu'un tableau bref. On pourra se reporter, pour une discussion plus détaillée, à Widlöcher (1973, première partie). Ce travail, dans son ensemble, est une excellente présentation de l'approche psychanalytique des problèmes relatifs au développement de la personnalité.

ces deux zones, s'instaure en pivot de leur articulation. Nous avons souligné, à la fin du chapitre précédent, qu'on pouvait considérer tout le développement du psychisme comme s'opérant selon les deux axes de l'objectivité et de l'objectalité. Or ceci est vrai dès cette toute première organisation. En effet, la bouche — c'est-à-dire l'ensemble des sensations et des actions que par commodité nous nommons ainsi — articule à leurs débuts un intérieur-sujet et un extérieur-objet, le «sein», la «mère» (l'usage des guillemets rappelant ici qu'il ne faut pas prendre ces termes au sens adulte, on parle parfois, pour le marquer, d'«objet partiel»). Cet objet en tant que tel, s'inscrit bien sûr *dans le psychisme qui le pose comme externe* — c'est pour cette raison qu'on parle volontiers des «objets internes» du bébé, pour éviter la confusion avec la personne réelle. C'est l'aurore de l'objectalité, de la voie dans laquelle le Moi développera plus tard un jeu très complexe de relations avec ces objets internes (c'est le jeu des identifications, que nous évoquerons plus loin). Que, dans la voie de l'objectivité, la bouche soit par ailleurs instrument de connaissance, ceci est patent pour l'observation la plus naïve : tôt, et longtemps ensuite, l'enfant y porte les objets matériels dont il souhaite évaluer les qualités, même si de toute évidence il ne s'agit pas de substances alimentaires.

On peut voir à certains moments le bébé sucer à vide, ou, pour reprendre l'expression de Freud, «baiser ses propres lèvres». Ici intervient en effet la théorie freudienne de l'*étayage* : le plaisir oral prend appui sur le besoin alimentaire mais s'en détache, en ce sens que ce plaisir est tiré de sensations buccales au-delà de la simple nécessité biologique alimentaire. La bouche est dès lors «zone érogène». Ceci ne heurtera personne si «érogène» signifie simplement «lieu de plaisir»; mais Freud ajoute que ce plaisir est *sexuel*, ce qui pose un problème dont il sera discuté plus loin.

Le nourrisson certes ne peut rien dire de tout cela, et l'observation de ses comportements suppose une large part d'interprétation. En fait, ces hypothèses ont sur-

tout statut d'axiomes nécessaires — ou utiles, comme on voudra — pour rendre compte de phénomènes observables ultérieurement. Freud les avait pour l'essentiel formulées à partir d'observations sur des adultes, depuis, d'autres méthodes ont été utilisées. Une telle démarche d'inférence n'a certes rien d'illégitime en bonne pratique scientifique. Dans le cas présent, cependant, se posent de difficiles problèmes concernant la validité d'une telle construction théorique rétrospective, et sur la valeur probante des faits d'observation dont on prétend l'étayer, nous y reviendrons.

b/ *La phase anale* — Elle correspond à peu près à la période d'«apprentissage de la propreté», soit dans le cas banal la deuxième année. La remarque n'est pas superficielle. Le donné culturel, en effet, pèse bien plus sur l'organisation de cette phase que sur la précédente. L'enfant est prié, plus ou moins fermement, et par des pressions dont la gamme est très étendue, de *localiser* ses productions d'urine et d'excréments dans le temps et dans l'espace. Le temps et l'espace ne sont certes pas, comme Kant le posait, des «catégories a priori de l'entendement», un donné premier, la psychologie génétique a bien montré que c'est là une illusion de l'adulte, et que ces cadres de la pensée se construisent, en un processus de développement long et complexe (Piaget y a beaucoup insisté, cf. également Pinol-Douriez, 1975 et 1984). L'apprentissage de la propreté joue là un rôle non négligeable. Ce que l'enfant est prié, ou sommé, d'acquiescer, c'est la maîtrise, dans le temps et dans l'espace, d'une expulsion dont nous avons vu plus haut l'importance dans les fantasmes fondateurs. Il lui faut retenir, puis décider d'expulser, et être actif là où il pouvait auparavant constater une pure activité réflexe. Tout ceci sur les injonctions de la mère : celle-ci peut ordonner, obliger, manifester son mécontentement ou sa colère, l'enfant se trouvant alors pris dans une relation de dominance-soumission, elle peut demander, et s'exclamer de plaisir et d'admiration devant ce qu'ainsi elle obtient en temps et lieu, et qui prend valeur

de «cadeau». Cette seconde attitude maternelle est sans doute plus fréquente, et sans doute préférable, car elle rejoint et encourage le plaisir de l'enfant lui-même. Un plaisir double : celui qui s'attache et s'attachera dès lors à toute acquisition d'une maîtrise nouvelle; et celui qui le lie à l'intérêt puissant suscité par le spectacle de quelque chose qui vient de l'intérieur du corps. Cet intérêt est manifeste dans les conduites de beaucoup d'enfants, lorsqu'ils manipulent leurs excréments, les utilisent dans des activités picturales diverses, etc. L'indignation soulevée par ces pratiques a pour résultat ordinaire d'y mettre fin rapidement. Toujours dans le cas banal, l'enfant en vient vite à considérer avec répugnance ses déjections, d'abord si valorisées, les activités defecatoires et urinaires elles-mêmes seront plus tard pudiquement dissimulées au regard d'autrui. On désigne comme «formations réactionnelles» de telles inversions de valeurs, surtout si elles sont très accentuées. Il n'est pas difficile sans doute d'admettre que le goût excessif de la propreté, la «manie de l'ordre», le soin méticuleux dans l'exécution des détails, trouvent là leurs origines: depuis Freud, qui a consacré un article remarquable à cette question («Caractère et érotisme anal», 1908), on ajoute à ce tableau l'intérêt pour l'argent. Ce dernier point demanderait sans doute une discussion plus complexe, remarquons cependant que l'avarice est bien rétention, et que l'aphorisme «l'argent n'a pas d'odeur» illustre bien ce qu'est une formation réactionnelle.

Deux points doivent ici être soulignés. Le premier concerne la double dimension de l'organisation anale, en fonction d'une zone érogène, et en tant que relation d'objet. L'activité défécatoire procure des sensations locales, l'excitation peut être si agréablement ressentie que l'enfant en prépare la jouissance en la différant. L'anus devient zone érogène, et prend en cette période la première place, jusque-là occupée par la bouche. Il le restera, plus ou moins d'une personne à l'autre, et jouera de ce fait un rôle plus ou moins important dans certaines des pratiques sexuelles de l'adulte. Par ailleurs, cette phase structure fortement les relations entre la mère et

l'enfant Que ce soit dans l'ordre de la dominance-soumission ou dans celui du plaisir partage, le fait même que l'enfant acquiert là une maîtrise lui ouvre les voies de l'autonomie Il peut en effet accepter ou refuser d'accéder à la demande de sa mère, il peut ou non lui accorder ce qu'elle sollicite La puissance toute neuve qui trouve là à s'exercer est exaltante lorsqu'il est en position de l'exercer, l'enfant est «sur le trône».

Seconde remarque si nous avons dans ce qui précède mis l'accent sur des evidences comportementales et relationnelles, il faut ajouter que l'essentiel de la problématique anale se joue au niveau fantasmatique C'est en cette période que se structure le Moi, et d'abord que s'affermissent ses limites Mais dans ce cadre se trouve reprise, enrichie, complexifiée, reorganisée, toute la fantasmatique de l'incorporation et du rejet de la phase précédente L'analyse des fonctionnements ultérieurs met en évidence l'importance de cette fantasmatique, nous en donnerons un exemple avec le cas de Serge P, chap VII

c/ *La phase phallique* — En cette troisième phase, le tableau devient encore plus complexe On en trouve témoignage dans la diversité des termes qui la désignent organisation génitale infantile, pour marquer qu'il s'agit d'un moment central de l'évolution, phase phallique pour désigner ce qui, selon la théorie, en est l'organisateur majeur, période œdipienne pour en dire la structure tous ces termes désignent des aspects différents du même moment évolutif Les discussions et commentaires sont sur ce sujet quasi innombrables nous nous contenterons de résumer ici, très brièvement, quelques propositions fondamentales

Le *primum movens* de la reorganisation qui alors s'opère, c'est, nous dit Freud, la révélation de la différence anatomique entre les sexes, car il s'agit bien de la brusque révélation d'un fait jusque-là inaperçu En fait, il est bien plausible que l'évolution antérieure ne s'opère pas exactement de la même façon selon qu'on est fille ou garçon, ne serait-ce que parce que la position

des parents ne peut être la même. Cependant ceci n'est pas pris en compte au cœur de la théorie, en tous cas telle que Freud l'avait formulée. Il vient un jour, nous dit-il (vers 2 ans? 3 ans? plus tard? il est bien difficile de préciser) où, comparant leurs anatomies, le petit garçon et la petite fille doivent se rendre à l'évidence. Ceci avec un intérêt passionné, mais des sentiments bien différents : le petit garçon fier de posséder cet appendice, source de sensations fort agréables, s'entend aussitôt à en affirmer la valeur aux yeux d'une petite fille fort dépitée d'en être privée. Mais comment expliquer la différence? De deux choses l'une : ou bien la mère, peu soucieuse du bonheur de son enfant, a négligé de la parachever jusqu'à cette possession, et il y a de quoi lui en vouloir, ou bien (c'est la solution que préférait Freud) elle a fait l'enfant complet, mais il (devenant «elle») en a été privé(e) par amputation. Quel forfait peut mériter une pareille punition? La punition la plus primitive, celle dont le schéma s'impose à l'esprit d'un enfant très jeune, c'est le talion : on est puni par où on a péché. Les petits garçons qui se masturbent sont châtrés. Il fut un temps où parents et éducateurs bien intentionnés proféraient effectivement cette menace; sans doute sont-ils devenus plus rares, sous l'effet précisément de la diffusion dans la culture des idées psychanalytiques. Tout montre cependant que la menace subsiste, sans doute même sous des formes plus insidieuses à être moins clairement exprimées. L'expérience clinique montre que cette angoisse est quasi-universelle, quoiqu'avec des intensités et des traductions symptomatiques bien différentes d'une personne à l'autre. Car le fait s'impose : certain(e)s sont privé(e)s de penis. Toutes les femmes? peut-être pas. Les théories sexuelles infantiles admettent volontiers, dans une première phase, que «ça repousse», au moins chez les filles repentantes et méritantes. Maman en a sûrement un (éventuellement plus petit?). Il faudra du temps à l'enfant pour admettre que tel n'est pas le cas (voir, *in* Freud, «Cinq Psychanalyses», le cas du petit Hans, 1909a). Il est patent dans cette formulation qu'elle porte plutôt sur le garçon.

On pourrait objecter qu'il ne saurait être question d'angoisse de castration chez la fille, puisque, selon cette théorie même, «le mal est déjà fait». Eh bien si! D'une part, il y a lieu pour la fille de se demander quelle faute inavouable et inconnue d'elle-même a pu provoquer un tel châtiment, ou quelle monstrueuse hostilité l'a accablée dès l'origine. D'autre part, chez la fille comme chez le garçon, cette angoisse ravive et remanie des angoisses de perte, de séparation, héritées des phases précédentes.

S'il y a une différence des sexes, que font papa et maman lorsqu'ils sont ensemble? Il y a là un mystère, car ils manifestent de la façon la plus nette leur volonté de ne pas être dérangés à certains moments, et surtout lorsqu'ils sont au lit: qu'y font-ils? et ceci n'aurait-il pas quelque chose à voir avec cet autre grand mystère, l'origine des enfants?³. Tout ceci anime une intense curiosité, dont on a pu souligner l'importance quant à l'évolution intellectuelle ultérieure. Le destin en dépendra, pour une large part, des réactions de l'entourage. L'enfant est en cette période animé d'un énorme appétit de savoir, et le restera quelque temps (il multiplie alors les «dis, pourquoi?»). Si des réponses intelligentes satisfont suffisamment ce besoin, une vaste perspective de développement s'ouvre alors, grâce à la scolarisation, puis à l'usage autonome des moyens de culture. Mais si l'enfant se heurte à des fins de non-recevoir, voire au blâme («tu m'embêtes avec tes questions, je n'ai pas le

3. On objectera peut-être que toutes ces questions sont résolues dans les familles où l'on donne très tôt une information sexuelle de bonne qualité aux enfants. Voire... le mystère renaît sans cesse. Il est peu probable que cette information puisse être complète, ne serait-ce que parce qu'elle dépasse les possibilités de compréhension d'un enfant très jeune. Mais, surtout, le mystère des origines est par nature insondable. De nombreux enfants accueillent l'information sexuelle la plus claire avec scepticisme: il doit bien y avoir autre chose, qui reste caché, en effet: c'est la *réalité* de l'activité sexuelle des parents. Sur les théories sexuelles infantiles (conception, naissance des bébés, etc.), V. Jagstaidt (1984) a conduit une intéressante enquête, par questionnaire direct et indirect d'enfants de 4 à 11 ans.

temps, c'est une question idiote, tu es trop petit pour comprendre, ce n'est pas des questions pour un enfant», etc.), il y a fort à parier que le besoin s'étiolera; et que l'univers des connaissances et de la culture en viendra à être considéré comme terre étrangère, voire même condamnée, que ce soit sur le mode de la dérision ou sur celui de l'agression violente⁴.

De tels développements de l'appétit de connaissance, heureux ou malheureux, sont d'autant plus plausibles que cette période est celle où se constitue, dans sa structure quasi-définitive, le jeu des identifications. Nous en avons situé plus haut les origines en définissant le jeu premier des mouvements d'incorporation et de rejet. Transposé au plan des processus psychiques, ce double mouvement deviendra celui de l'introjection et de la projection. Il s'agit du processus par lequel il y a import des qualités et caractéristiques d'une personne (d'abord le père et la mère, maintenant sexués), ceci remodelant les «objets internes»; et du processus par lequel ces objets internes conduisent à percevoir des personnes réelles d'une certaine façon, ceci régissant le développement des relations avec elles. Le métabolisme complexe des projections et des introjections, en cette période et surtout dans la suivante où il prendra son plein développement, construira la personnalité, dans sa structure en général définitive.

d/ *La phase de latence*. — Ensuite, normalement, les choses s'apaisent. On a longtemps cru que l'enfant traversait alors une période d'équilibre, parfaitement paisible, où rien ne se passerait. Il est vrai qu'en cas de bon développement la période 8-10 ans est peut-être celle où l'enfant paraît le plus heureux, le plus en paix avec lui-même et avec l'entourage. On s'accorde cependant aujourd'hui à penser qu'il ne s'agit pas d'un âge sans histoire. C'est que la sortie du drame œdipien

4. Ceci se traduit d'abord, bien sûr, par la médiocrité ou l'échec scolaires; dans les cas les plus graves, l'inhibition intellectuelle peut freiner tout le développement au point d'en imposer à terme pour une débilité mentale.

s'effectue — toujours dans le cas optimum — selon deux modes qu'il s'agit de combiner : le renoncement et le projet.

Le renoncement d'abord. Il découle d'au moins trois types de facteurs. Tout d'abord, le désir de rapprochement érotique (nous reviendrons sur ce terme) avec l'un des parents suscite des craintes en ce qui concerne l'autre parent, et ces craintes sont elles-mêmes doubles : angoisse des représailles à craindre (c'est dans le schéma le plus simple l'angoisse de castration du garçon), mais aussi douleur indentificatoire à la douleur de cet autre parent, lui aussi aimé. L'équilibration des deux versants de l'Œdipe, positif et négatif, est essentielle au dépassement du drame œdipien, puisque celui-ci est défini par l'oscillation brutale entre ses deux formes extrêmes. Second facteur du renoncement : la blessure narcissique créée par le constat qu'on est trop petit pour être vraiment séduisant sur le mode où l'on voudrait séduire : papa (ou maman) reste là un rival inégalable. Lors du drame œdipien, tout le fonctionnement psychique est encore coloré par la toute-puissance héritée des phases précédentes (et surtout de la phase anale), il est donc possible de croire à la victoire sur le rival. Les illusions de la toute-puissance se dissipent progressivement au contact de la réalité, d'où le renoncement. Enfin, ce dernier procède peut-être d'une troisième source, moins souvent citée, et dont l'analyse s'avère plus difficile : tout se passe comme si le fantasme de réalisation *totale* de la pulsion soulevait une insurmontable angoisse, celle d'un fantasme d'hémorragie libidinale conduisant à la mort.

Les relations amoureuses de l'adulte resteront marquées de ce triple aspect du renoncement œdipien. Elles se développeront dans l'axe du projet qui simultanément se construit alors : trouver les satisfactions affectives et sexuelles désirées avec un(e) partenaire autre que le parent auquel on renonce, mais qui en rappelle les caractéristiques (fût-ce *a contrario*) ; les choix amoureux de l'adulte — et leur éventuelle instabilité — trouvent là des déterminants puissants, en

general inconscients. Ce projet s'elabore dans le cadre d'une nouvelle differenciation de l'appareil psychique, et plus particulièrement du Moi (Freud, 1923a). Le Moi peut être défini comme une «instance» (une sous-structure) constamment attachee à la recherche de compromis entre le permis et l'interdit, entre le légitime et le condamne. Honnête, consciencieux et quelque peu naïf, le Moi est facilement trompe par les ruses du refoulé qui cherche à faire retour, et s'efforce de passer en fraude des satisfactions interdites rhabillées de façon innocente. Tout se passe alors comme si la structure d'ensemble (la personnalite) jugeait utile de faire surveiller cet honnête contremaître par une instance supérieure à la rigueur morale sans faille, le Surmoi. Ce «censeur severe» (l'expression est de Freud) ne prend pas de risques : dans le doute, il condamne et interdit. Sa rigueur peut atteindre à l'absurde dans certaines nevroses, où le sujet lui-même se sent la proie d'un impitoyable Grand Inquisiteur interne⁵. Du Surmoi ainsi défini, il convient de distinguer l'Ideal du Moi. On peut dire, en schematisant quelque peu, que si le Surmoi est axe sur les valeurs negatives de la repression, l'Ideal du Moi est au contraire centré sur les valeurs positives et l'incitation à faire et être tout ce qui peut donner valeur à la personne : il tend à l'augmenter de tout ce qu'on souhaite faire et être pour apparaître, à ses propres yeux et à ceux d'autrui, comme «quelqu'un de bien»⁶.

5 Il ne faut pas prendre au pied de la lettre, bien entendu, ces formulations personnalisées, adoptées ici pour rendre l'exposé moins abstrait : les instances dont il est ici question ne sont pas de petits personnages autonomes qui s'agitieraient et s'opposeraient les uns aux autres dans la tête de quelqu'un. Ce sont des sous-structures fonctionnelles.

6 Plusieurs auteurs (Nunberg, Lagache, etc.) ont proposé de distinguer deux sous-structures assez mal différenciées par Freud (qui semble avoir posé l'«Idealich» et l'«Ichideal» comme plus ou moins synonymes) : l'Ideal du Moi, défini comme ci-dessus, étant alors distingué du Moi idéal, moi grandiose beaucoup plus archaïque et tout imprégné des illusions de la toute-puissance infantile (cf. Chasseguet Smirgel, 1973).

Ces deux sous-structures se mettent en place dans la première période de la phase dite de latence (Freud qualifiait le Surmoi d'«héritier du complexe d'Œdipe»), et se construisent ensuite. Elles tendent à structurer très solidement la personnalité. nombreuses sont les personnes qui, en cas de guerre, de révolution, etc., préfèrent mourir plutôt que de déroger au système de valeurs ainsi posé.

e/ *L'adolescence* — Un peu plus tôt en moyenne chez les filles, un peu plus tard chez les garçons, un événement considérable vient bouleverser l'équilibre ainsi instauré : la puberté. L'évidence en est marquée, aux yeux du sujet, par les premières règles ou les premières émissions de sperme, et de façon plus visible pour l'entourage par le développement des signes sexuels dits secondaires (seins, pilosité, changement de la voix, etc.). L'énorme remaniement biologique qui survient alors donne lieu à une considérable réactivation pulsionnelle. Il est remarquable que depuis un siècle la puberté est devenue plus précoce (de deux à trois ans en moyenne), du fait du changement dans les conditions de vie : alimentation, hygiène, mais aussi ambiance culturelle et mœurs. Ceci indique clairement la caractéristique essentielle de cette période : l'intrication des déterminants biologiques et sociaux du bouleversement et de la nécessaire rééquilibration. Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur les déterminants sociaux. Il faut cependant souligner ici l'énorme écart longtemps créé par nos pudibondes sociétés occidentales entre, d'une part, l'urgence des besoins et désirs sexuels et affectifs qui alors envahissent l'adolescent(e), et d'autre part l'interdiction officielle de les satisfaire, au point que leur existence même se trouvait niée dans la réalité quotidienne. Sans doute les choses ont-elles à cet égard beaucoup changé depuis une vingtaine d'années. On peut constater cependant qu'une plus grande liberté relationnelle et sexuelle ne suffit pas à supprimer les difficultés que, nécessairement, doit affronter l'adolescent. Car l'essentiel reste : il lui faut remanier, profondément, son équilibre interne.

Le drame œdipien rejaillit, sous un aspect redoutable dans sa nouveauté l'inceste désire et craint peut être cette fois bien réel Le danger apparaît — pour l'essentiel de façon inconsciente — si énorme que beaucoup d'adolescents s'attachent alors à mettre leurs parents à la distance maxima en réduisant les contacts quotidiens, en affectant des attitudes et habitudes propres à les scandaliser, en vivant l'essentiel de leur vie dans des groupes d'adolescents à l'extérieur, etc., tout ceci à la recherche d'une nouvelle identité personnelle Cette opposition vise les deux parents lorsque les deux versants de l'Œdipe sont également réactivés et provisoirement brouillés (l'homosexualité, latente ou semi-agie, marque de façon majeure les groupes d'adolescents), si l'Œdipe positif domine, la mise à distance frappe surtout le parent de l'autre sexe, et son exclusion favorise un rapprochement mère-fille, ou père-fils, qui, dans une famille bien équilibrée, peut aider considérablement l'adolescent(e) dans cette période difficile

f/ *L'organisation genitale adulte* — L'adolescence est période de crise La reorganisation qui normalement lui succède établit la structure de personnalité de façon définitive (ou quasi-définitive, car, nous le verrons, on peut évoquer une possible croissance de l'adulte). Cette «organisation genitale adulte» reprend à beaucoup d'égards l'organisation genitale infantile, ce que marque la similitude des termes C'est d'ailleurs pourquoi on dit l'Œdipe «structurant» c'était en effet en cette période cruciale de l'enfance que s'était mise en place le «squelette» de la personnalité, autour duquel s'opère toute la construction ultérieure Cependant, de l'infantile à l'adulte, la différence est considérable, de par le renoncement aux objets incestueux primitifs, par la structuration des instances (Moi, Surmoi, Idéal du Moi dans leurs relations avec le Ça «réservoir des pulsions»), par l'*intégration pulsionnelle* Il faut en effet souligner que tout ce développement ne doit pas être conçu comme une succession d'états dont chacun ferait place au suivant en disparaissant sans laisser de traces Les

phases dites «prégénitales» (première individuation, organisation orale, organisation anale) installent des aspects du fonctionnement psychique qui ne disparaîtront jamais. On en trouve chez l'adulte des témoins très évidents (K. Abraham, 1924) dans le fonctionnement des structures maniaco-dépressives, où le Moi oscille entre des moments d'exaltation marqués par le retour de la toute-puissance infantile, et des états dépressifs où se vit la perte d'objet, dans la gourmandise, la goinfrerie ou au contraire les répugnances alimentaires, dans le goût des plaisanteries scatologiques et les composantes anales de l'érotisme, ou au contraire dans la méticulosité-propreté-avarice, etc. On en trouve des témoins dans les activités sexuelles au sens le plus courant du terme, du plus banal, le baiser, aux plus extrêmes (ce sont les pratiques sexuelles dites perverses, où l'orgasme ne peut être obtenu que par des procédures voyeuristes, exhibitionnistes, d'excitation anale, etc., héritées telles quelles de la petite enfance et très fixées dans leur déroulement nécessaire) On désigne comme «pulsions partielles» les motions de désir qui se trouvent là en jeu. Elles peuvent continuer à jouer isolément, chacune recherchant sa satisfaction pour son propre compte, ou s'allier à d'autres en une sorte d'agrégat mal intégré dans la personnalité (en contradiction flagrante, aux yeux mêmes du sujet, avec ses valeurs éthiques et son image sociale). Mais l'évolution réussie aboutit à les réorganiser «sous le primat de la genitalité» : elles sont tempérées, atténuées, légitimées par leur intégration dans des schémas sexuels et relationnels où est pleinement reconnue la personne de l'autre. Les «pulsions partielles» ne sont alors nullement niées : elles alimentent les «plaisirs préliminaires» du dialogue amoureux, dont la phase finale reste cependant l'échange du don : don du plaisir, et plus globalement don de l'amour. Elles sont alors «intégrées sous le signe de la sublimation», contrôlées mais admises parce que mises au service de buts plus nobles. Telle est du moins l'évolution idéale. L'expérience clinique montre qu'il est bien difficile d'atteindre à une équilibration aussi

pleinement réussie; nous envisagerons dans le chapitre VI quelques-uns des achoppements majeurs de cette intégration adulte.

4. DE QUELQUES PRESUPPOSES THEORIQUES

Un certain nombre de présupposés théoriques ont été implicitement tenus pour acquis dans ce qui précède; cependant, leur provisoire indéfinition a pu gêner quelque peu le lecteur. Il aurait peut-être été plus logique de les expliciter d'abord, à titre de préalables nécessaires à la démarche de l'exposé. Mais, données ainsi d'emblée, ces considérations risquaient d'apparaître bien abstraites: c'est pourquoi nous avons choisi de ne les aborder qu'après avoir exposé les grandes phases de la psychogenèse, espérant qu'elles viendront alors répondre à des questions qu'on n'aura pas manqué de se poser. Nous grouperons ces considérations sous trois titres, qui concernent la sexualité, les relations d'objet, et les relations entre structure et histoire.

a/ *La sexualité.* — Beaucoup de gens tout disposés à considérer avec intérêt l'approche psychanalytique des problèmes humains sont gênés par son usage extensif du terme. On peut déjà être réticent à admettre que l'excitation anale soit *en elle-même* de nature sexuelle; mais qualifier ainsi l'activité de succion du nourrisson heurte bien plus encore. Il ne faut pas cependant se hâter de rejeter de telles idées comme absurdes: on sait bien que l'absurde est le plus souvent ce qui heurte le bon sens, c'est-à-dire les idées reçues. La vraie question est de savoir si l'on aurait ou non bénéfice à modifier ces idées reçues. Le langage courant n'accepte, semble-t-il, de qualifier comme «sexuelles» que les activités qui mettent en jeu les organes génitaux. Cependant, il veut bien considérer comme «sexuelle» la participation d'autres zones corporelles — telles que la bouche, les seins, l'anus — à ces activités; de plus, il use couramment du même qualificatif pour désigner

tout ce qui peut *évoquer* ces conduites (on dira par exemple que quelqu'un parsème son discours d'«allusions sexuelles»). L'usage courant du terme est donc en fait fort étendu (voir P. Guraud, 1978). On peut objecter cependant que la succion chez le nourrisson, pour reprendre ce cas, peut certes s'accompagner d'un plaisir, qui, à se généraliser à l'ensemble du corps, peut être dit «érotique», mais que ceci se fait sans excitation des zones génitales. Cela déjà n'est pas sûr. on observe en tous cas des érections parfaitement nettes chez le bébé mâle. Mais le vrai problème n'est pas là. Pour le redéfinir, il faut souligner deux points. D'une part, si la psychanalyse persiste à dire cette activité «sexuelle», c'est qu'il s'agit de *psycho*-sexualité. car l'objet de son étude, ce sont les processus psychiques qui commandent les conduites et attitudes observables, et leur évolution, et non pas ces conduites et attitudes elles-mêmes. D'autre part, elle s'attache à analyser comment ces processus préparent la structure de personnalité qui sera finalement construite, et où, indiscutablement, tout se jouera par rapport à l'instauration du «primat de la génitalité». Dira-t-on qu'elle qualifie *trop tôt* les activités orales et anales de «sexuelles»? L'objection serait fondée si, dans sa façon de considérer l'histoire, elle n'accordait un rôle central aux *effets d'après-coup*. Nous en parlerons plus loin, disons ici, brièvement, qu'il s'agit des remaniements par lesquels, à une certaine étape de l'évolution, des affects et représentations prennent, *rétrospectivement*, une fonction et un sens nouveaux : *l'histoire s'écrit dans les deux sens*. Cette prise en considération des effets d'après-coup permet de répondre en partie, mais en partie seulement, à une dernière objection, la plus sérieuse peut-être. On hésite en effet à dire «sexuels» un processus ou une activité qui ne fassent référence, en quelque façon et si inconsciemment que ce soit, à la différence des sexes : «sexuel» paraît intimement lié, à cet égard, à «sexué». Peut-on considérer que les plaisirs du corps soient, chez le très jeune enfant (dans les phases dites, précisément, «prégénitales»), sexués? De la

lecture des pages précédentes, on pourrait conclure qu'il faut répondre «non». Cependant, ce que nous y avons décrit, c'est le rôle structurant dans la phase œdipienne de la différence des sexes *au niveau des objets internes et des identifications*. Rien n'exclut que, au niveau du corps, le plaisir oral ou anal, et plus généralement les plaisirs du corps, portent la marque du sexe biologique, c'est-à-dire différent d'emblée chez la fille et chez le garçon. La question a été et reste fort controversée (en particulier dans le cadre des discussions sur la sexualité féminine : cf. J. Chasseguet-Smirgel, 1964, et F. Dolto, 1982).

b/ *Zones érogènes et relations d'objet*. - La description des grandes étapes du développement, telle que nous l'avons résumée dans ce qui précède, combine trois axes théoriques, le problème étant de les coordonner au mieux.

Un premier axe permet de distinguer les étapes selon la zone corporelle organisatrice, dite «zone érogène» (Freud, 1905). On a beaucoup écrit et discuté sur les problèmes ainsi posés, et à propos de la notion de «libido» ici basale : de quelle nature est l'«énergie» ainsi postulée, est-elle une ou faut-il en admettre des variantes, la conception de Jung à ce propos est-elle recevable?, etc.

Le second axe concerne le développement des relations d'objet; c'est celui sur lequel nous avons le plus insisté dans ce qui précède. On peut sous cet angle résumer l'essentiel du développement de la façon suivante. Une toute première période est celle de l'indifférenciation primitive, antérieure à la distinction sujet-objet. Elle est dite de ce fait «anobjectale» sur ce second axe, mais aussi «auto-érotique» en ce qui concerne le plaisir — plus généralement l'affect — qui se développe dans le corps, en quelque sorte «sur place». Lorsque la différenciation s'amorce, les pulsions tendent à prendre pour objet de satisfaction le Moi naissant; c'est la période du narcissisme dit «primaire» (Grunberger, 1971). Mais bientôt apparaît tout l'intérêt d'une recher-

che de satisfactions auprès de l'objet extérieur; ceci n'exclura pas, à certains moments, des mouvements de repli où la satisfaction est recherchée en se prenant soi-même pour objet d'amour (narcissisme secondaire, cf. Freud, 1914c). La phase œdipienne est majeure, en tant que phase structurante, par le jeu des identifications et la construction des objets internes. Passées la phase de latence et la reviviscence œdipienne de l'adolescence, l'organisation génitale adulte réaménage les relations entre les objets internes en un jeu beaucoup plus souple – en principe¹ – qui définit toute la marge de liberté affective, sexuelle et relationnelle dont pourra disposer le sujet.

Le troisième axe concerne la pesée du donné socio-culturel, et l'aménagement des compromis et des adaptations nécessaires dans un certain milieu de vie; nous y avons peu insisté jusqu'ici, car le chapitre suivant sera entièrement consacré à cette dimension du développement de la personne.

c/ Un modèle de développement? — Dans tout ce qui précède, nous avons délibérément parlé en termes de *phases de développement*, à la façon dont on écrirait une «veridique histoire» de la psychogenèse. Une telle position soulève cependant de vives critiques au sein même de la psychanalyse. Freud lui-même était cependant à cet égard sans ambiguïté. Ainsi, écrivait-il, la psychanalyse «signifie plus que la décomposition de manifestations composées en manifestations plus simples elle consiste à ramener une formation psychique à d'autres qui ont précédé celle-ci dans le temps, et à partir desquelles elle s'est développée (...) aussi la psychanalyse, depuis le tout début, a été amenée à la recherche des processus de développement. Elle a tout d'abord découvert la genèse des symptômes névrotiques; en un progrès ultérieur, elle dut s'attaquer à d'autres formations psychiques et accomplir sur elles le travail d'une psychologie génétique.» (Freud, 1913a, p. 205). On ne saurait être plus net .. D'où vient cependant que depuis deux décennies, et en France surtout, des psycha-

nalystes parmi les plus éminents se déclarent hostiles à tout «génétisme»? Cette opposition s'est alimentée à diverses sources, dont il serait trop long d'analyser ici le jeu. Mentionnons brièvement le lacanisme, qui a mis l'accent sur le langage et le jeu des signifiants, mais négligé l'affect, la vague structuraliste, où l'opposition entre structure et histoire a été démarquée de la linguistique, d'une façon inadéquate aux problèmes du fonctionnement psychique, enfin l'opposition aux développements théoriques d'une certaine version de la psychanalyse, soutenue en particulier par H. Hartmann sous le terme de «psychologie du Moi». La citation de Freud qui précède, cependant, cadre parfaitement avec les principes généraux que nous avons posés de façon liminaire dans notre premier chapitre. Lorsque Freud dit qu'il s'attache à «ramener une fonction psychique à d'autres qui ont précédé celle-ci dans le temps, et à partir desquelles elle s'est développée», on croit lire Piaget : une structure sort d'une autre structure par «équibration majorante», il n'y a pas de structures sans histoire, ni d'histoire sans structures. Ceci au fond n'a rien d'étonnant : tous deux ont puisé dans le même fonds culturel, c'est-à-dire dans l'énorme mouvement d'idées déclenché par Darwin⁷. Idées essentielles que ce soit dans l'ordre de la phylogenèse ou dans celui de la psychogenèse, le développement procède par différenciation-organisation de structures de plus en plus complexes et fortement intégrées du double point de vue de leur équilibration interne et de leur valeur adaptative. Cette intégration est assurée par l'instauration de systèmes hiérarchisés, où les systèmes de niveaux supérieurs régulent le fonctionnement des systèmes de niveaux inférieurs. Rien d'étonnant dès lors que des auteurs nourris aux mêmes sources apparaissent si

7 Pour lequel Freud professait une vive admiration. Piaget, quant à lui, a toujours souligné qu'il avait trouvé l'essentiel de son axiématique dans la biologie. Le parallèle ici esquissé trouve à s'argumenter dans la lecture de l'ouvrage de Piaget intitulé *Biologie et Connaissance* (1967). Nous le développerons ailleurs.

proches dans ce qui fonde leurs démarches, si différentes que soient ensuite les voies suivies par chacun. Deux différences, essentielles, doivent être soulignées quant à ces développements divergents. Pour Freud, rien ne disparaît jamais vraiment : le développement laisse des strates clairement repérables à leur éventuelle réactivation fonctionnelle (ce sont les notions de fixation et de régression). Pour Piaget au contraire, la structure disparaît en tant que telle, par redistribution de ses composantes dans la structure qui lui succède et la résorbe⁸. D'autre part, la notion d'«après-coup» est tout à fait spécifique à la psychanalyse. Elle n'est pas facile à définir simplement. Observons cependant que le psychisme humain est le *seul* système qui puisse se déplacer sur l'axe du temps *dans les deux sens* ; cette totale réversibilité est au cœur même de son existence⁹. Or il est patent que, à chacun des niveaux de l'évolution que nous avons résumés plus haut, les éléments d'une structure sont réinterprétés, trouvent un nouveau sens et surtout une nouvelle fonction dans la structure suivante. Ainsi, l'opposition du bon et du mauvais se trouve reprise dans la différenciation des images sexuées de la phase œdipienne, et y prend une fonction nouvelle. Or — ceci est un point majeur — ce panorama de l'ontogenèse a été pour l'essentiel construit par *analyse régressive*, c'est-à-dire en formulant, pour comprendre le fonctionnement d'un certain niveau d'organisation,

8. Mais ceci, disait-il, vaut pour le «sujet épistémique». Il peut en aller bien différemment pour le sujet concret, réel, étudié dans la spécificité de son fonctionnement individuel. Les auteurs qui tentent de construire une psycho-pathologie de l'enfant basée sur les vues de Piaget rencontrent de ce fait de considérables difficultés.

9. Qu'on ne se hâte pas de se récrier que le temps psychique est de toute autre nature que le temps «réel» : la physique contemporaine éprouve des doutes assez vertigineux quant à cette distinction, en ce qui concerne le temps comme en ce qui concerne l'espace. Des ouvrages comme ceux de H. Atlan (1979) ou de I. Prigogine et I. Stengers (1979) amorcent semble-t-il une véritable révolution épistémologique, où le psychologue et le psychanalyste pourraient bien faire figure de précurseurs...

des *hypothèses* quant au niveau précédent. Le pari interprétatif est d'autant plus risqué que ces hypothèses concernent des états plus précoces¹⁰ ; nous l'avions souligné en ce qui concerne la première individuation, et c'est sans doute ce qui donne à certaines formulations kleinienne leur allure quelque peu fantasmagorique. N'aurait-on pas ainsi construit un « bébé-fiction » ? Certains psychanalystes, et parmi les plus éminents, le pensent ; mais ils ajoutent, ce qui peut surprendre : et c'est fort utile... Car il faut distinguer entre l'« histoire réelle » de la psychogenèse, dont l'étude directe se prêterait peu, selon eux, à l'approche psychanalytique, et une « histoire mythique » dont le statut serait double : c'est, d'une part, l'histoire que tout psychisme se donne, dans la progressivité des effets d'après-coup, pour définir son existence même ; et c'est, d'autre part, l'histoire construite, au plan de la théorie, par un corps d'hypothèses non pas relatif à la façon dont l'enfant se développe « réellement », mais nécessaire à la compréhension des phases tardives de ce développement, en particulier dans le cadre de la cure psychanalytique de l'adulte. Une telle position heurte la part de réalisme ancrée en chacun de nous ; elle a cependant pu être développée avec beaucoup de cohérence, et a suscité des controverses passionnées¹¹.

10. Parce que les dérives interprétatives s'accumulent, mais aussi peut-être parce que les états à connaître s'éloignent progressivement de nos moyens de connaissance (en entendant par-là tout à la fois les techniques d'observation et les structures de l'esprit connaissant) : c'est un problème que connaissent bien les cosmologistes attachés à parfaire la théorie du « Big Bang » (Cf. S. Weinberg, *Les trois premières minutes de l'univers*, Paris, Seuil, 1978).

11. Voir en particulier les ouvrages de S. Viderman (1970 et 1977), et le colloque suscité par le premier de ces deux ouvrages et publié sous le titre « Constructions et reconstructions » par la *Revue française de Psychanalyse* (1974, 38, no 2-3) ; voir également le numéro spécial de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* consacré à « L'enfant » (1979, no 19).

CHAPITRE V

Les cadrages sociaux

1. NECESSITE D'UNE AUTRE APPROCHE

1/ Nous avons tenté, dans le chapitre précédent, de dresser à grands traits un panorama de la genèse de la personne, en considérant celle-ci comme une structure fonctionnelle progressivement construite. Cependant, ce tableau reste sans doute incomplet. Nous avons en effet choisi de nous placer là dans le cadre d'une approche psychanalytique du problème. Or celle-ci a soulevé, et continue à soulever, bien des objections. Certaines ne méritent guère qu'on s'y attarde : ainsi du reproche d'«irrationalité», qui confond l'objet et la méthode. D'autres sont plus sérieuses, en particulier celles qui portent sur l'axiomatique et sur les démarches de recueil et d'interprétation des faits. Mais nous envisagerons plus particulièrement ici les critiques qui reprochent à la psychanalyse de n'envisager qu'une «monade psychique», étudiée dans son unité fonctionnelle sans souci de ses connexions avec l'environnement. Ce n'est peut-être pas si justifié qu'il peut le sembler en première approche, puisque Freud, dès le début, a marqué son souci de définir le Moi par ses fonctions adaptatives autant que par ses fonctions d'équilibration interne (la préoccupation est en effet très marquée dès l'«Esquisse d'une Psychologie scientifique», en 1895). Faut-il



rappeler, de plus, que toute la psychanalyse s'est fondée sur un effort pour répondre à une demande d'aide, et qu'elle reste ainsi définie? Il reste que le reproche s'est développé dans deux directions où il mérite examen.

a/ L'approche psychanalytique, a-t-on dit, fait fi des déterminants culturels les plus évidents. On a cru en trouver l'exemple privilégié dans l'Œdipe, que cette approche tient pour le drame fondamental, à l'œuvre dans *toute* psychogenèse humaine (cf. ci-dessus, chap. II, 2, et chap. IV, 1 et 3. Arguant que bien des sociétés humaines ne sont pas construites, comme la nôtre, autour d'une cellule familiale restreinte (père, mère, enfants), on a cru porter par là un coup fatal à tout l'édifice. C'est évidemment ignorer que le «drame» dont il est question n'est pas le simple reflet d'une opposition entre des personnes réelles, celles-ci devant être de plus le père et la mère «biologiques». Ce drame se joue entre objets internes, et au niveau de fantasmes inconscients. L'essentiel est qu'il y ait *deux* objets, et que dans les oscillations de l'amour et de la haine s'élabore progressivement la dialectique de leurs versants bons et mauvais, faute de quoi l'enfant en resterait au niveau de la «première triangulation», en une éternelle et morbide confrontation du sujet et de son unique objet bon-mauvais (c'est précisément le cas des psychoses infantiles que nous envisagerons dans le chapitre VII). Il va de soi que, quelles que soient les structures sociales, le premier objet est toujours la mère ou son substitut direct. Mais il est également évident que ces structures campent toujours autour de l'enfant des «personnes significatives» qui, situant le «non-mère», donnent matière à la seconde triangulation (cf. Le Guen, 1974). Si donc l'on n'en reste pas à une version naïve de l'Œdipe, son rôle structurant dans la psychogenèse peut être retenu, à titre d'hypothèse de travail, dans *toute* culture. Il faut évidemment en préciser le jeu dans une culture donnée, et faire ainsi apparaître la contingence de la version que nous en connaissons dans la nôtre. Il est exact que, en dépit des efforts

des culturalistes, ceci n'a pas été suffisamment fait¹

b/ Seconde direction de la critique en méconnaissant ces facteurs culturels, la psychanalyse s'est privée des moyens de critiquer ses propres biais idéologiques. Cette critique a pris de multiples formes². La plus communément développée maintient que, à mettre l'accent sur la sexualité et sa répression, elle n'est que dénonciation contingente et provisoire d'un puritanisme victorien en voie de dislocation. Supprimons cette répression, les drames internes qu'elle provoque disparaîtront, et avec eux la psychanalyse qui les décrit et les théorise. On peut constater aujourd'hui que les choses ne sont pas si simples : la libération sexuelle ne supprime pas le conflit intra psychique, tout autant qu'auparavant il faut bien admettre qu'il est au cœur du fonctionnement de la personne et de sa genèse. Nous voyons cependant se transformer très sensiblement, dans notre société en évolution rapide, les modalités de développement de ces conflits, leurs manifestations et peut-être leur nature. Ici encore, il paraît indispensable d'analyser de beaucoup plus près la pesée de la culture sur la psychogenèse. Le problème est difficile, puisqu'il s'agit de modifier des conceptions qui sont elles-mêmes, pour une part, responsables de ce changement culturel.

1 La controverse s'est alimentée, dans les années 30, des travaux d'anthropologues comme M. Mead, E. Malinowski, etc., de psycho sociologues marqués par la psychanalyse ou situés sur ses franges, comme A. Kardiner, K. Horney, etc. Plus récemment, de nombreuses publications, volontiers polémiques, ont annoncé que, notre propre société rejetant l'idéologie de la cellule familiale, le problème ne s'y pose plus. Ce n'est certainement pas si simple, la question a été bien discutée dans deux recueils de textes dirigés par J. Chasseguet-Smirgel, 1974, et H. Sztulman, 1978.

2 Certaines, rétrospectivement, attristent, comme celle qui, entre 1910 et 1930, réduisait la psychanalyse à une fâcheuse combinaison de « pesanteur germanique » et de « grivoiserie viennoise », inacceptable par le cartésianisme et le bon goût français. Il est plus sérieux de se demander en quoi elle est redevable à une tradition et une culture juives dont Freud s'est toujours affirmé solidaire (cf. Bakan, 1964 et M. Robert, 1978).

2/ Tous ces problèmes paraissent ne pas se poser dans l'orientation, radicalement différente, qui choisit de voir la personnalité comme un pur produit de culture. Débarrassée de toute référence gênante au conflit, à l'inconscient, à la sexualité, au fantasme, etc., cette approche apparaît bien plus crédible au bon sens populaire, ne serait-ce que parce qu'elle utilise des faits d'observation plus banale. Elle part de deux propositions simples : 1) la personnalité d'un individu, c'est l'ensemble des caractéristiques qui le différencient de tout autre et permettent de le reconnaître : soit une conception *descriptive*, en général peu préoccupée d'analyse fonctionnelle. 2) ces caractéristiques découlent directement de particularités de l'environnement social : pressions éducatives, normes de conduite, systèmes de valeurs qui les fondent et les légitiment dans la culture etc., tout ceci jouant dans les groupes et les institutions qui cadrent la vie de l'enfant. Ainsi s'imposeraient à l'individu ses manières d'être et d'agir, sa vision de lui-même et d'autrui, ses attitudes et modalités relationnelles, etc. Ce mode d'approche tend en effet en général à concevoir la personne comme *modélée* par les pressions de l'entourage, et par là quelque peu passive. Aux tenants de cette position, il semble aller de soi que la complexité des pressions sociales en cause, et la multiplicité de leurs combinaisons, suffisent largement à rendre compte de toutes les variations individuelles quant aux personnalités résultantes.

On peut distinguer plusieurs types de théories dans ce cadre général. Nous évoquerons d'abord les plus militantes, à savoir les théories qui voient la personnalité comme un montage complexe de conditionnements, et les théories, déjà plus souples, de l'«apprentissage social».

Les théories du conditionnement s'inscrivent dans une longue tradition scientifique en psychologie, puisqu'elles trouvent leur source dans les travaux de Pavlov à la fin du siècle dernier. Rappelons le schéma de base, fort simple au demeurant. Soit un stimulus dont on sait qu'il déclenche régulièrement une réaction donnée :

par exemple, chez le nouveau-né, on sait qu'un contact au creux de la main déclenche l'ouverture de la bouche (réflexe de Babkin). Si l'on accompagne régulièrement ce contact d'un son déterminé, on voit au bout d'un certain temps que la seule émission de ce son, sans contact avec la paume, déclenche l'ouverture de la bouche (Connolly et Stratton, cite in Hurtig et Rondal, 1981, vol 1, p 54). On saisit, sur ce simple exemple, l'ampleur des perspectives ouvertes aux behavioristes qui ont pu rêver d'une explication intégrale de l'homme machine. La science fiction, du Huxley du «Meilleur des Mondes» au George Orwell de «1984» et au Stanley Kubrik d'«Orange Mécanique», n'a pas manqué de broder sur ce thème. à condition de savoir s'y prendre, on peut «monter» des conditionnements associant n'importe quoi à n'importe quoi. On peut, si l'on n'est retenu par des considérations morales (ou si l'on s'en donne de convaincantes, ce qui dans certains contextes socio-politiques n'est hélas pas très difficile) s'assurer de montages si solides que, en donnant au moment opportun le bon stimulus, on obligera l'individu à produire exactement la réaction souhaitée, mieux, il croira la choisir en toute liberté (pour citer encore «1984», qu'on s'en rappelle la fin déchirante).

La perspective d'une telle technologie de fabrication de personnalités est certes effrayante, et il faut se rappeler qu'en certains pays des méthodes éducatives s'en inspirent³; ici plus encore qu'en aucun autre domaine peut-être des sciences humaines, la morale est une nécessité vitale.

Heureusement, les choses sont plus complexes. Du «conditionnement classique» dont le schéma est rappelé plus haut, il faut en effet distinguer le «conditionnement opérant», où la conduite se «renforce» de ses effets: celle qui aboutit à une satisfaction sera pro-

3 Le spectacle d'une masse d'enfants répondant à un stimulus donné par un cri de haine contre l'ennemi désigné par le pouvoir politique est, disons-le ici, insoutenable. La preuve est malheureusement faite que, dans un certain contexte social, c'est possible.

duite préférentiellement, celle qui donne des effets désagréables sera évitée. Ainsi sont introduites les notions de «recompense» et de «punition». A bien des égards, on en revient alors aux principes de la pédagogie la plus traditionnelle. A la suite de Skinner, théoricien du conditionnement opérant et héraut de son utilité sociale (en matière d'éducation et de psychothérapie notamment), bien des raffinements ont été introduits, en particulier par la prise en considération des aspects cognitifs des processus de conditionnement. Ces développements ont pu conduire à des techniques utiles, notamment dans le domaine de l'enseignement programmé.

C'est cependant tout le problème de la liberté humaine qui se trouve posé par une théorie et des techniques qui affirment comme obligatoire une séquence stimulus-réaction donnée, et son montage comme réalisable par tout manipulateur disposant des techniques nécessaires. C'est au premier chef un problème de déontologie pour les psychologues⁴, mais, au-delà de leurs scrupules professionnels, c'est toute la structure sociale et son système de valeurs qui, les conduisant à tel ou tel emploi de ces méthodes, doivent être objet de réflexion. Plus gravement encore, c'est au niveau théorique que le problème doit être posé : si l'homme est tout entier un système complexe de montages conditionnels, et s'il est par là entièrement déterminé par les pressions de l'environnement qu'il subit tout au long de son histoire, sa sensation d'être libre est pure illusion⁵.

4 Les organisations professionnelles en sont conscientes ainsi, la Société française de Psychologie a plusieurs fois pris parti publiquement sur ces questions, sur la base d'un Code de Déontologie auquel souscrivent tous ses membres, et elle a créé en son sein une Commission permanente de déontologie pour analyser concrètement tout problème de cet ordre.

5 Cf. à ce sujet Staats, 1975, et Vandenplas Holper, 1979. Skinner lui-même a vigoureusement protesté contre les accusations dont il a fait l'objet à cet égard (cf. Skinner, 1971), cependant, le ton même de certitude scientifique conquérante de ces répliques ne laisse pas d'inquiéter, tout autant que l'utopie sur laquelle il débouche (Skinner, 1948).

Cousines de l'approche précédente, les théories de l'apprentissage social se veulent plus souples, plus ouvertes, moins préoccupées d'une explication quelque peu mécaniste en référence à des expériences réalisées en laboratoire sur l'animal, elles puisent plus largement leur inspiration dans les travaux de la psycho-sociologie et de la psychologie sociale. Mais, comme dans l'approche précédente, l'accent est mis sur la progressive imposition à l'enfant de façons d'agir, d'être, de penser, de sentir, du fait des pressions de l'entourage. Pour citer un thème qui sera repris plus loin (paragr. E), on ne naît pas avec une «nature» d'homme ou de femme, on apprend à se conduire, à se représenter soi-même et à se présenter, à se valoriser ou dévaloriser, etc., en tant qu'homme et que femme, selon des modèles culturellement établis. Ceci non pas au niveau de «montages» élémentaires dont la juxtaposition donnerait la personnalité, mais bien, d'emblée, au niveau d'ensembles significatifs. Bandura (1980), représentatif de cette orientation de pensée, y insiste : l'individu n'est pas passivement soumis à ces influences, il choisit, interprète, contrôle, organise, etc., les éléments constitutifs de sa personnalité, si la société en fournit les matériaux, il en est en quelque sorte le maître d'œuvre. Le langage, les processus symboliques et les représentations jouent dès lors un rôle important. Ceci permet de réintégrer des données banales, mais majeures, dont on s'étonne dès lors qu'elles aient pu être négligées : comme le fait, par exemple, qu'il n'est pas nécessaire d'éprouver un grand nombre de fois les conséquences désagréables d'une certaine conduite pour apprendre à l'éviter (comme le veulent les théories du conditionnement *stricto sensu*) : à partir d'un certain niveau de développement, il suffit d'en être témoin, et même d'en entendre parler.

Les notions de rôle, d'attente de rôle et de statut social sont majeures dans cette orientation, (cf. Rocheblave-Spenle, 1964). Un rôle est l'ensemble des comportements produits par quelqu'un pour «tenir sa place» dans un groupe social donné (ce qui définit son statut dans ce groupe). Un même individu assume d'ordinaire

plusieurs rôles un même enfant peut tenir celui de bon élève en classe, de bouc émissaire dans la cour de recreation, de tyran vis-à-vis de sa jeune sœur, d'enfant-roi vis-à-vis de ses parents, il peut dans sa vie imaginaire s'essayer dans un rôle d'aventurier spatial, puis dans celui d'amoureux romantique, etc. Certains de ces ensembles comportementaux peuvent se développer en réponse aux attentes de rôles de l'entourage, celui-ci utilisant les pressions appropriées pour que l'enfant produise les comportements attendus. Par là, l'enfant apprend à identifier les conduites qu'attend de lui tel groupe social, à les produire, et finalement à y adhérer. Que l'enfant acquière ainsi beaucoup de ses façons d'être et d'agir est peu discutable, et le moins théoricien des éducateurs affirmera qu'il s'efforce de faire *apprendre* par l'enfant les bonnes manières, quelque définition qu'il en donne. Mais affirmer que la personnalité n'est rien d'autre que la composition de ces rôles, c'est verser dans un irrecevable réductionnisme. C'est en effet en inscrire toute la substance dans les apparences comportementales, à moins, ce qui ne saurait se soutenir, de les réduire à de purs automatismes, il faut bien admettre que ces comportements sont produits parce qu'ils sont conformes à l'image que le sujet souhaite donner de lui-même, et éventuellement se donne de lui-même. Les versions «cognitivistes» de ce mode de pensée insistent, de ce fait, sur la connaissance par le sujet des statuts et des rôles sociaux, et, au-delà, sur sa connaissance des règles de fonctionnement des groupes et des institutions (cf Kohlberg, 1966). On pose alors, à l'origine des mauvaises adaptations et des conflits interpersonnels, des «dissonances cognitives» que tendent à réduire des mécanismes spécifiques (cf Faucheux et Moscovici, 1971).

On peut faire un pas de plus en admettant que ces comportements, s'ils peuvent être décrits sur leur versant externe comme des éléments de rôles sociaux, doivent être conçus comme procédant, sur leur versant interne, d'images de soi et d'autrui. Ceci sera repris plus loin (paragr 4). Mais il convient auparavant de

préciser la notion-clé de toutes ces approches, à savoir la notion de *socialisation*.

2. SUR LA NOTION DE «SOCIALISATION»

On désigne volontiers par ce terme l'ensemble des processus par lesquels l'enfant *devient* un être social. C'est supposer qu'à l'origine de sa vie il ne l'est pas. Pourtant son existence n'est alors possible que parasitaire; d'emblée, cette existence se définit dans un réseau relationnel, et dans le contexte d'une société humaine. Cette apparente contradiction a donné lieu à des controverses où le malentendu a fleuri. Piaget, dans ses premiers travaux, avait décrit le jeune enfant comme incapable de connaître autre chose que lui-même; ce n'est qu'en un second temps, disait-il, que l'enfant découvre les réalités qui lui sont extérieures, mais il s'en croit alors, tout naturellement, le centre (c'est l'«égocentrisme»); il faudra de longues années pour que, progressivement, il en vienne à concevoir autrui comme semblable à lui-même, capable de points de vue différents sans pour autant être faux. Ceci s'applique dès le niveau perceptif (lorsqu'il admet, vers 8-10 ans, que la droite du camarade placé en face correspond à sa propre gauche, et que pour ce camarade toutes les relations spatiales entre objets sont inversées), jusqu'au niveau des opinions. Cette capacité de décentration conditionne le passage à une perception d'autrui comme semblable, c'est-à-dire ni identique ni radicalement hétérogène.

On retrouve ici, sous un angle plus psycho-sociologique, un problème que nous avons discuté plus haut (chap. III), celui de l'individuation. Piaget en effet, de façon quelque peu imprudente, avait utilisé le terme d'«autisme», d'origine psychiatrique, pour décrire ce qu'il posait comme état premier d'isolement. Ceci a suscité de vives critiques de Wallon: «Son point de départ est nettement individualiste. Le jeune enfant ne connaît d'abord que lui-même. Il est enfermé dans son *autisme*, terme inventé par l'aliéniste suisse Bleuler

pour caractériser une certaine catégorie d'aliénés. Or c'est précisément le rapprochement de leur cas avec celui de l'enfant qui paraît inadmissible.» (Wallon, 1947, p. 304). De cette succession autisme-égocentrisme, dit Wallon, Piaget «veut faire sortir l'évolution de la pensée infantile vers le stade adulte. Ce progrès serait lié à un progrès de la sociabilité. C'est le jour où l'existence de ceux qui l'entourent lui deviendrait sensible qu'il apprendrait à sortir de son isolement psychique, pour imaginer des rapports de réciprocité et pour tisser de la réciprocité entre personnes la notion de relations neutres et objectives entre les choses. Mais sans doute faut-il inverser l'ordre des facteurs. L'enfant commence par une sociabilité étroite avec son ambiance humaine, puisqu'il commence par en être une stricte dépendance (...) ce qui lui est nécessaire, ce n'est pas un progrès, c'est un retrait de sociabilité.» (Wallon, 1942, p. 92). Wallon l'a affirmé souvent et vigoureusement : c'est dans les émotions qu'il faut rechercher les origines, tout à la fois de la conscience de soi et de la conscience de l'Autre, et donc la base des processus de socialisation. Il va jusqu'à parler de *symbiose affective*, une symbiose mère-enfant qui prolonge la symbiose biologique de la grossesse. Décrivant les premiers échanges mère-enfant, que rendent vitaux sa naissance «prématurée» et sa dépendance, il écrit : «nous pouvons dire qu'il y a encore symbiose, une symbiose dont les liens se sont détendus, mais une symbiose véritable. Tout dans les premières impressions et réactions de cette époque, tout se groupe autour des besoins qu'éprouve l'enfant, besoins que la mère est seule à pouvoir satisfaire (...) les premiers gestes qui soient utiles à l'enfant, ce ne sont pas les gestes qui lui permettent de s'approprier les objets du monde extérieur ou de les éviter, ce sont des gestes tournés vers les personnes, ce sont des gestes d'expression.» (Wallon, 1952, p. 311).

Cette controverse Wallon-Piaget a duré longtemps⁶. Ainsi, en 1966 encore, Piaget, décrivant l'«adualisme

6. Sur les positions de Wallon en ce qui concerne la socialisation de l'enfant, voir Tap, 1981, et Nadel, 1979.

initial», écrit «Wallon décrit cette même indifférenciation en termes de symbiose, mais il reste important de spécifier que, dans la mesure même où le moi reste inconscient de lui-même, donc indifférencié, toute l'affectivité demeure centrée sur le corps et l'action propre, puisque seule une dissociation du moi et de l'autrui ou du non-moi permet la décentration affective comme cognitive » (Piaget et Inhelder, 1966, p. 21) Il est étonnant que Piaget, écrivant cette — apparence — concession, n'ait pas perçu ce qu'elle comporte d'irréductible contradiction interne. Que peut être en effet un «moi inconscient de lui-même, donc indifférencié», antérieur à «la dissociation du moi et de l'autrui ou du non-moi»? Avant cette dissociation on ne peut concevoir qu'il puisse exister un corps et une action «propres», puisqu'ils ne peuvent en aucune façon être référés à un sujet. Wallon, décrivant les origines de la conscience de soi (voir en particulier Wallon, 1934, 1946 et 1954), avait évité cette impasse logique, quelle que soit la difficulté du problème alors posé quant aux origines de l'individuation.

Qu'on puisse parler d'une véritable «symbiose psychique» au cours des premières semaines ou des premiers mois, ceci n'est guère discutable. Peut-on dire pour autant que le très jeune enfant est un «être social»? Certainement pas au sens où on pourra le dire de l'enfant de 6 ans, de 10 ans, de l'adolescent, de l'adulte. Malrieu (1973) a proposé de considérer la socialisation de l'enfant comme processus d'acculturation, mais aussi comme progressive personnalisation (cf. également Clausen, 1968). L'aspect le plus apparent en est l'adaptation aux groupes, aux institutions, aux règles de conduite qu'il importe d'y observer, l'adoption des rôles que l'enfant est censé y jouer, la connaissance des marques sociales attachées à ces rôles, plus tard la connaissance explicite des structures institutionnelles, des règles et des lois, etc. Un second aspect, moins apparent mais plus fondamental, réside dans l'acquisition des règles d'échange et de communication, pour l'essentiel implicites, qu'il est majeur d'utili-

liser et/ou de ne pas enfreindre. L'enfant ne peut en effet réaliser toutes ces adaptations que s'il accède aux *codes* dans lesquels s'expriment les attentes dont il est l'objet, et auxquels doivent se conformer ses réactions. Que le lecteur à qui ceci peut paraître abstrait songe à son embarras si d'aventure, à l'étranger, il se trouve l'invité de personnes qui vivent dans une culture très différente de la sienne. grande est alors sa crainte d'offenser gravement ses hôtes par son ignorance de règles élémentaires de la politesse envers un invité qu'on veut honorer, mais qui ne sait alors décrypter les messages qui lui sont adressés, et encore moins comment y répondre... A cette distinction introduite par P. Malrieu, il faut sans doute ajouter une troisième notion : celle de l'*internalisation* par l'enfant de ces règles d'échange et de communication, et du système de valeurs qui les fonde.

On peut en donner un bon exemple, tiré d'une étude récente sur les interactions agressives entre enfants (Perron et al., 1980). Dans ce travail, ces interactions ont été observées, telles qu'elles surviennent spontanément dans la quotidienneté de la vie scolaire, entre 3 et 9 ans. Il est apparu que, à mesure que les enfants grandissent, le volume de ces interactions diminue, mais surtout que la nature s'en modifie. Chez les petits, il s'agit surtout d'interactions explosives, brèves, du type frapper, griffer, bousculer, « cracher sur » l'adversaire, etc. A mesure que les enfants grandissent, on voit ces comportements se symboliser en « faire semblant » : les gestes de menace, le comportement « marcher sur » l'adversaire, etc., sont bien plus fréquemment utilisés que l'agression réelle dont ils permettent en général l'économie. Le destinataire du message est censé le décoder correctement, et manifester sa soumission en prenant une posture en flexion, en détournant le regard, en cédant la place, etc., ou bien manifester sa volonté de résistance par des comportements symbolisés selon le même codage que ceux qui lui sont adressés. Cette symbolisation nourrit les jeux agressifs, développés avec un plaisir croissant à mesure que les protagonistes

deviennent plus capables de la connivence permise par une commune maîtrise des règles. Le langage joue d'ailleurs un rôle majeur dans ces échanges : chez les plus grands, ces joutes se font volontiers verbales, manipulent l'allusion, le paradoxe, l'antiphrase, etc. Il s'agit bien là de l'acquisition de règles de communication, et d'une symbolisation dont on voit l'avantage : cela permet d'éviter le conflit sous sa forme la plus brutale ; il se fait plus policé, et assorti d'une « prime de plaisir » considérable. Le malentendu est cependant fréquent, et d'autant plus que les enfants sont plus jeunes : une agression « pour rire » est tenue pour véritable par son destinataire, qui réplique « pour de vrai », au grand scandale du premier protagoniste qui, quittant le « faire semblant », réplique sur le même plan, etc. Ceci, bien entendu, laisse un large champ à la « mauvaise foi », en particulier lorsque l'initiateur de l'échange affecte de poser comme agression « pour rire » un acte qui en fait comporte une initiative agressive véritable (ceci, raffinement remarquable, revient à faire semblant de faire semblant...). Il est notable que les adultes encouragent vivement ce procès de symbolisation et de codage, dans le cadre de leur visée générale de réduction des conduites agressives. Tout montre en effet que le volume et la nature des échanges agressifs dépendent des cadrages sociaux ; si la fréquence de ces échanges diminue à la maternelle entre 3 et 6 ans, sous la pression des règles de la vie collective, elle remonte brusquement au Cours Préparatoire, lorsqu'il faut intégrer de nouvelles règles dans de nouvelles conditions de vie ; elle diminue à nouveau ensuite à mesure que ces règles s'internalisent. Ces fluctuations sont en partie commandées par ce que comporte d'ambigu la position des adultes. En effet, dans notre société, on dit en substance aux enfants, et surtout aux garçons : il est mal d'attaquer, mais il *faut* se défendre. L'agression est condamnée chez le premier agresseur, mais valorisée en tant que contre-agression chez sa victime. D'où cette évidence lorsqu'on interroge les enfants sur leur comportement personnel : il n'y a pas d'agresseurs, il n'y a

que des victimes, «l'agression, c'est les autres» (Peron et al., 1983). Mais s'agit-il seulement des enfants?

Il faut encore souligner, pour clore cette brève discussion de la notion de socialisation, qu'on ne peut se borner à considérer l'enfant comme modelé par son milieu de vie non seulement parce qu'à ne pas le poser comme sujet de son propre développement on rend de nombreux faits incompréhensibles, mais aussi parce que, ainsi que l'observation la plus banale le montre, l'enfant modifie son milieu de vie tout autant qu'il est modifié par lui. «Jusqu'à une date relativement récente, les caractéristiques de l'environnement ont été généralement décrites comme des faits indépendants des enfants eux-mêmes. L'étude était centrée sur les «effets de l'environnement» comme si l'enfant les subissait passivement. Progressivement, un double point de vue s'implante

— chaque sujet est partie prenante de son environnement, dans la mesure où il en sélectionne certains aspects toute perception est activité sélective, et chaque situation a un retentissement spécifique sur chaque sujet, en fonction notamment de son équipement cognitif et de son histoire affective,

— à chaque instant, le sujet est intégré dans un milieu auquel il réagit et s'adapte, mais qui lui aussi réagit et s'adapte au sujet. il s'agit d'un système où chaque partie est solidaire des autres et où toutes les parties sont en retro-action.» (*in* Hurtig et Rondal, 1981, pp. 137-8).

3. ECHANGE ET COMMUNICATION

Les auteurs qui prétendent comprendre la genèse de la personne en termes de conditionnement et d'«apprentissage social» s'efforcent de décrire les mécanismes par lesquels l'individu, sous l'impact des pressions sociales, acquerrait progressivement des conduites, des manières de faire et d'être, et en définitive des

caractéristiques personnelles. L'environnement est alors volontiers conçu en termes de structures sociologiques et institutionnelles. C'est ouvrir une toute autre approche que de mettre l'accent sur le rôle structurant, dans la genèse de la personne, des relations de personne à personne. On s'attache alors à analyser le développement qui va des premiers échanges à la communication proprement dite (voir Lebovici, 1983).

L'échange des regards entre le bébé et sa mère, au cours de la tétée, émeut tout observateur; et, selon la mère elle-même, c'est là un moment d'une très grande valeur affective. Ceci s'observe très tôt, dès les premiers jours. C'est à juste titre qu'on y a attaché une grande importance (cf. Robson, 1967). En effet, la mère regarde alors *comme une personne* cet être sorti d'elle-même, encore lié à elle par une symbiose dont témoigne dans l'instant la tétée au sein, et pourtant distinct d'elle puisqu'elle peut le regarder, puisqu'elle peut être regardée par lui. C'est pour la mère un moment essentiel dans cet état intermédiaire où l'enfant est encore elle mais est déjà autre. Elle le considère en effet, face à elle, dans la réalité de son apparence physique, de son sexe enfin connu (ce qui contribue à préciser l'image de son avenir), individualisé par un nom qui symbolise son existence propre⁷. Cet enfant, face à elle, est *objet* de son regard, au sens le plus exact («posé en face»). Il est aussi, plus essentiellement, objet au sens psychanalytique, c'est-à-dire qu'il est, en cette extériorité, le répondant de «quelque chose» qui en la mère est investi d'affects, de représentations, de désirs et de craintes, dont la dynamique est pour l'essentiel inconsciente même si l'expression vécue en est très riche. On peut dès lors dire que le nourrisson est appelé à l'existence humaine par ce regard qui le pose, en ces deux sens complémentaires du terme, en objet. Lorsque s'amorcera en lui la première distinction sujet-objet, ce regard de la mère, porteur du désir d'être, l'appellera au sta-

7. Les systèmes concentrationnaires qui s'attachent à déshumaniser leurs victimes les privent de leur nom, remplacé par un code chiffres-lettres comme s'il s'agissait d'objets matériels.

tut de sujet; il le devient à être ainsi l'objet de l'objet.

L'échange des regards se prolongera et se complètera de l'échange des sourires, et du dialogue verbal où les vocalisations de l'enfant répondent aux discours de la mère. C'est pour marquer le rôle fondateur de ces échanges que Winnicott affirmait, de façon quelque peu provocante, que «un nourrisson, ça n'existe pas.» En un premier temps en effet, il n'existe pas en tant que fonctionnement psychique autonome; ou, si l'on préfère, il n'existe pas en tant que personne *pour lui-même*. Mais il existe en tant que personne *pour l'entourage*, et d'abord pour sa mère, dans des échanges où s'origine son fonctionnement psychique. Ces échanges peuvent, selon les couples mère-enfant, prendre des modalités bien différentes, en intensité et en qualité. On connaît des cas de mères qui tendent à éviter l'échange des regards, qui n'accordent pas d'intérêt aux premiers sourires de leur bébé, qui ne lui parlent pas. Le malaise dont témoignent ces évitements a toutes chances d'exprimer un trouble profond des positions de la mère face à l'enfant, souvent repérable dès la grossesse; ce trouble, qui surcharge alors cette période et aggrave les difficultés de l'accouchement (cf. Chertok et al., 1966, et C. Revault d'Allones, 1976), aboutit à dénier à l'enfant sa place dans la vie présente et future de la mère. Il n'est pas rare que se signifient là des troubles sérieux de la personnalité chez la femme condamnée par sa maternité à cette position. Il y a lieu d'être inquiet alors quant à la personnalisation de l'enfant: ce manque d'appel à être est probablement à la source de certains états d'autisme infantile précoce, de certaines psychoses de l'enfant.

Il est une autre modalité d'échange où l'on peut situer clairement les origines de la communication. Dans une vie bien ordonnée s'instaure une régularité des situations et des événements qui joue un rôle important dans les échanges: la préparation du biberon, l'installation de ce qui est nécessaire au bain, la mise en place du coucher, etc., passent par un certain nombre d'actes que la mère exécute toujours plus ou moins selon la

même séquence, dans les mêmes lieux, avec les mêmes accessoires. Ceci fournit à l'enfant des points de repère, et des indications sensorielles qui deviendront *indices*, puis *signes*. On peut voir le bébé de quelques semaines suivre avec intérêt le biberon dans le processus de sa préparation, et manifester un certain plaisir. Ceci peut être bien proche d'un processus de conditionnement : la séquence régulière «vue du biberon-tétée» finit par ériger la première en stimulus conditionnel du sentiment de satisfaction que procure la seconde. Mais la mère qui traite son enfant comme une personne fait plus : elle *montre* le biberon et commente sa préparation, c'est-à-dire qu'elle l'invite à y reconnaître les *signes* de l'approche du repas. La contribution des conditionnements élémentaires dans de tels processus ne doit pas être méconnue ; mais il est bien évident que c'est en construisant progressivement de tels ensembles de signes que l'enfant va accéder à une nouvelle dimension de son fonctionnement psychique.

Il s'agit bien d'une nouvelle dimension, où le signe est bien plus que l'indice. Ce qui est en effet essentiel ici, c'est *l'intentionnalité*, dans la dimension même de l'échange. Supposons en effet que la personne qui prépare le biberon s'acquitte là d'une tâche routinière, de façon strictement utilitaire et sans accorder aucun intérêt au bébé en tant que personne (il est simplement «ce qui doit être nourri»). La vue du biberon, les bruits de préparatifs, etc., peuvent devenir pour l'enfant des indices de la tétée proche, c'est-à-dire des indications sensorielles qui, faisant partie d'un ensemble, en annoncent d'autres (comme les nuages sont indice de pluie, la fumée de feu, etc.). Le signe, au sens où nous l'entendons ici, est bien plus : il procède d'une intention de la personne qui prépare le biberon d'indiquer à l'enfant la nature de l'événement en cours et de celui à venir. Tout permet de penser que cette intention, précisément parce qu'elle pose l'enfant comme capable de la percevoir, l'en rend capable. Ce qui en vient alors à être perçu, c'est tout à la fois l'événement à venir (et par cette prévision il y a appel à la représentation) et le

mouvement affectif par lequel l'adulte pose l'enfant comme «interlocuteur valable», capable de comprendre et de répondre. *L'univers des signes s'origine dans l'échange*, et se situe d'emblée comme univers humain. La stabilité est une condition essentielle de son émergence. Des séquences imprévisibles d'événements, et pire encore des changements brutaux quant aux intentions signifiantes de l'adulte (et bien entendu quant aux équilibres affectifs qui les commandent) peuvent rendre cette construction très difficile.

Cet échange n'est pas à sens unique. L'enfant qui a mal ou faim crie, celui qui éprouve le bien-être sourit, rit, gazouille, s'agite de façon euphorique, s'endort, etc. On peut penser qu'au début ces attitudes, postures et conduites traduisent très directement des états corporels et des affects. La mère cependant les tient pour des signes : pour elle, l'enfant y *exprime* la faim, la douleur, le plaisir, etc. C'est prêter à ces indices une intentionnalité, les ériger au statut de signes. Il serait assez vain sans doute de se demander si d'emblée il en va bien ainsi pour l'enfant lui-même, s'il «veut dire» quelque chose : l'essentiel est que *la mère, en y voyant des signes, les appelle dans l'ordre du sens*. Il est notable que, si elle hésite sur l'interprétation à donner à ce qui constitue évidemment pour elle un message, elle interroge verbalement l'enfant («qu'est-ce qui ne va pas, mon bébé?»). Cet appel à un message plus explicite, y compris au niveau même d'un langage dont elle le sait bien encore incapable, montre bien qu'on se trouve là aux origines de la communication.

Lorsque s'instaureront les premières significations au sens strict, celles qui dans le langage établissent un rapport signifiant-signifié, il y faudra un mouvement commun de l'enfant et de la mère (ou de toute personne qui en assume les fonctions). Décrivant «l'investissement des premières significations» chez sa fille âgée de 14 mois, Michèle Perron-Borelli (1976) rapporte comment, à l'occasion d'un événement insécurisant, un certain ours en vient à être désigné par le vocable «gnegne», jusque-là simple expression de tendresse

sans signification sémantique stable. A l'évidence, il s'agit cette fois d'un véritable rapport de signification, avéré par l'usage constant de ce vocable pour évoquer l'ours *in absentia*. «C'est le lendemain matin qu'eut lieu le deuxième rebondissement de cette histoire. Après avoir circulé un moment dans la maison et repris possession de son cadre familial, Catherine vint vers moi tenant l'ours dans ses bras. Elle me regarda d'un air interrogateur et me dit *gne-gne*; elle semblait perplexe, comme inquiète.. Je repris le dialogue dans les mêmes termes que la veille. oui, c'était bien *gne-gne*. elle l'avait retrouvé, etc. Mais elle insistait et semblait s'irriter de mon incompréhension. Que voulait-elle me dire? Je renonçai à comprendre et poursuivis mes occupations. Un moment après, elle revenait à la charge, cette fois très agitée, elle me prit résolument la main et m'entraîna dans sa chambre, où je la suivis, franchement intriguée. Là, elle me conduisit devant son meuble à jouets. sur une étagère, hors de sa portée, elle me désigna.. un autre ours en peluche. Elle attendait ma réaction, scrutant avidement mon visage, en proie à une excitation cette fois plus anxieuse que joyeuse. Quant à moi, d'abord interloquée, je ne tardai pas à exprimer mon enthousiasme. j'étais indéniablement ravie de sa découverte. Je lui donnai l'ours, tout en lui confirmant que c'était bien aussi un *gne-gne*. Car j'avais d'emblée entendu sa demande dans un double registre : d'une part, comme une demande pragmatique (lui donner l'ours qu'elle ne pouvait atteindre seule), d'autre part comme une demande symbolique (lui confirmer la valeur de sa généralisation sémantique). On réunit les deux ours, on les fit s'embrasser. ce fut un moment de fête.» (M. Perron-Borelli, 1976, p. 683)

On a donné de la communication bien des définitions. Particulièrement intéressantes sont celles des linguistes, et plus précisément de ceux qui parmi les linguistes se sont attachés à préciser les concepts de base d'une sémiologie générale, c'est-à-dire d'une étude du fonctionnement des systèmes de signes dont le

langage (de l'aveu même de F. de Saussure) est un cas particulier. Selon L. Prieto (1968), pour qu'il y ait acte de communication entre deux systèmes, dits respectivement émetteur et récepteur (les positions alternent évidemment dans le dialogue), il faut que l'émetteur produise intentionnellement, vers le récepteur, un signal appartenant à un code où il possède une valeur définie; et que le récepteur, ayant perçu qu'il y a émission de signal à son adresse, identifie le code, puis interprète correctement, dans ce code, le signal. Les premiers échanges mère-enfant ne répondent que très partiellement à cette définition exigeante de la communication (et c'est bien pourquoi nous préférons parler alors, en un sens plus vague et plus large, d'«échanges»). On peut soutenir qu'aux origines l'intentionnalité et la signification sont tout entières du côté de la mère, mais qu'à situer ainsi les choses, *elle appelle l'enfant dans l'ordre du sens*. On peut caractériser l'évolution ultérieure sur l'axe d'une distinction familière aux linguistes, celle qui oppose les «signes naturels» aux «signes arbitraires» ou «conventionnels». Le nouveau-né qui a faim s'agite, crie, produit des mouvements de succion; ce sont des «signes naturels» en tant que traductions motrices directes d'états corporels et d'affects, mais sans intention signifiante; ce sont cependant des signes pour la mère, puisqu'elle y interprète la faim. Mais plus tard, l'enfant ayant, si obscurément que ce soit, senti l'efficacité de ces procédures pour provoquer le résultat désiré, peut en venir à les produire intentionnellement: c'est le début de la communication. Plus tard, il dira simplement: «maman, j'ai faim», c'est-à-dire qu'il aura accédé aux signes arbitraires du langage, à la précision et à l'économie qu'ils permettent.

En toute communication cependant le malentendu est possible; c'est pour en réduire la probabilité que la langue préfère les signes arbitraires, à valeur conventionnelle reconnue par les protagonistes⁸. Mais à ses

8. Ce n'est qu'à son niveau ultime, celui du langage logico-mathématique, que l'ambiguïté est totalement chassée. Elle subsiste bien entendu dans le langage ordinaire. Un terme ne prend

origines cette probabilité est particulièrement élevée. La mère décrypte de son mieux les signaux émis par l'enfant, et réciproquement à partir d'un certain niveau d'évolution personnelle de ce dernier. On conçoit cependant l'insécurité et l'angoisse de la mère qui se trouve confrontée à un enfant atone et « indechiffable » (sensation que procurent certains enfants autistes). Mais il faut saisir aussi l'insécurité et l'angoisse de l'enfant confronté à des signaux maternels imprévisibles : par exemple, alors qu'il les interprétait comme annonçant une satisfaction, il reçoit une punition corporelle. Qu'on se rappelle ce qui a été dit plus haut des basculements amour/haine : ce que vit alors l'enfant, c'est une brusque irruption de la haine alors qu'il vivait l'amour. La clinique témoigne ultérieurement, en de nombreux cas, des lésions difficilement réparables inscrites par de tels traumatismes au cœur du psychisme.

Il faut citer ici un mode d'approche particulièrement intéressant de ces phénomènes de communication, et des malentendus auxquels ils peuvent donner lieu. Il s'agit de la théorie dite « systémique », qui a pris son origine dans les travaux de Bateson, et a été popularisée par Watzlawick et un certain nombre de ses collègues (Watzlawick, Beavin et Jackson, 1972; Watzlawick, Weakland et Fisch, 1975). Comme dans les approches précédentes, l'accent est mis sur les relations entre l'individu et son environnement, et non pas (comme dans l'approche psychanalytique) sur le fonctionnement de l'individu lui-même. Mais cette théorie trouve sa valeur et son originalité dans son postulat de départ : l'individu est considéré en tant qu'il s'insère fonctionnellement dans un groupe social conçu comme « système ». Le terme, qui trouve son origine dans la « théorie générale des systèmes » de von Bertalanffy (1973), est à prendre dans un sens voisin de celui que nous avons donné au terme « structure » dans le premier chapitre

son plein sens que du réseau syntactique où il s'insère, et des effets de contexte de l'acte de parole, on a pu soutenir que le moindre énoncé prend sens autant de ce qui n'est pas dit que de ce qui est dit (Ducrot, 1972).

un ensemble organisé de parties interdépendantes, dont le fonctionnement est régi par des lois d'auto-régulation quant à son équilibre interne, et par une codification des échanges quant à ses relations avec l'extérieur. Parmi ces règles de fonctionnement, les régulations «en feed back» sont tenues pour particulièrement importantes, on met ainsi l'accent sur des séquences de rétro-action, où constamment les effets sont repris à titre de causes. Ceci conduit à utiliser des modèles de causalité circulaire, ou en réseau, évidemment bien mieux adaptés à l'étude du comportement humain que les modèles de causalité linéaire hérités de la physique classique (et plus précisément de la mécanique classique). Dans la spécification théorique développée par Watzlawick et ses collègues, le «système» est un micro — ou mini — groupe social, dont le cas le plus intéressant, et le plus pur, est la famille. Les lois du système sont à décrire en termes de normes de comportement (et, faut-il ajouter, de valeurs de la conduite qui rendent ces normes effectives; ceci sera repris dans le paragraphe suivant). Le fonctionnement du groupe obéit à un double impératif: conserver ses modalités propres d'équilibration interne, d'une part, assurer au mieux les échanges avec l'extérieur d'autre part. Ces deux impératifs sont quelque peu antinomiques; l'accent peut être mis sur le premier (le système «se ferme», et subordonne les échanges avec l'extérieur à sa propre conservation, au prix de toutes les distorsions et de l'appauvrissement qu'on imagine); ou sur le second (la structure «s'ouvre», au risque de se disloquer).

Mais, de plus, cette approche théorique considère que tout comportement de l'individu dans le groupe constitue un message, qui sera interprété par les autres protagonistes en fonction des «règles du jeu» en vigueur dans le système, et recevra des réponses en accord avec cette interprétation. Il y a constamment codage-décodage. La difficulté réside en ceci que pour l'essentiel le code est implicite, non clairement défini; il fonctionne, tout simplement, mais chacun s'en donne, en toute bonne foi, sa version propre, pensant que c'est la seule

possible et qu'elle est commune à tous. Cette théorie de la communication est dès lors une théorie du malentendu. Il en résulte des insatisfactions, des tensions, des blessures, le sentiment d'être incompris dans sa bonne volonté altruiste, et d'être injustement attaqué en retour, trouve là des explications particulièrement convaincantes. Dans cette situation, la réaction banale est, pour chacun, de s'appliquer à respecter encore mieux *ses* règles du jeu, de «faire toujours plus de la même chose», ce qui ne peut qu'aggraver les tensions que l'on s'efforce de réduire. Les illustrations que donnent de ces enchaînements Watzlawick et ses collègues montrent qu'en effet cette approche est rentable⁹. Comment sortir d'un pareil cercle? Ici intervient une version du célèbre théorème de Goedel, énoncé : un système ne peut se transformer par ses moyens propres, il y faut les moyens d'un système de niveau supérieur. Entendre : les protagonistes enfermés dans une telle logique du malentendu ne peuvent prendre le recul nécessaire pour considérer, critiquer et modifier cette logique elle-même. Il faut donc «augmenter le système» d'un protagoniste supplémentaire, conseiller conjugal, thérapeute, etc., qui va provoquer une modification des règles du jeu. La mise en évidence d'un paradoxe est un instrument de choix de cette modification (Watzlawick et al., 1975), en ce qu'il révèle brusquement les impasses du système. L'efficacité du procédé tient à ceci que la fermeture du système découle souvent du jeu de paradoxes inaperçus. Exemple : l'injonction paradoxale «je t'ordonne d'être libre», si son caractère inexécutable n'apparaît pas aux protagonistes, les enferme dans une escalade où se conjuguent la réitération de l'ordre d'un côté, les efforts vains pour y obéir de l'autre.

C'est grâce à des considérations de ce type que

9. En particulier en ce qui concerne les malentendus entre parents et enfants, et ceux qui règlent le développement des «scènes de ménage» : on admirera comme il convient l'analyse de la pièce d'Albee, «Qui a peur de Virginia Woolf?», qui figure in Watzlawick et al., 1972, chap. 5.

l'approche dite systemique n'est pas seulement une theorie du fonctionnement de la personne, dans les groupes où, *stricto sensu*, elle *existe*¹⁰, mais offre aussi des vues interessantes sur la genèse de ce fonctionnement. C'est grâce à cette double approche, structurale et genetique, qu'elle peut prétendre fonder des techniques d'intervention qui jouissent depuis quelques années d'un succès notable¹¹.

Si nous avons quelque peu détaillé cette approche, c'est que, en depit des critiques qu'elle peut susciter, elle constitue l'une des tentatives les plus interessantes de ces dernières années pour presenter une théorie de la personnalite coherente et reellement originale. L'intérêt majeur reside en ceci qu'il s'agit d'une théorie fonctionnelle. Si, dans l'optique qu'elle choisit, le système etudie est le groupe, dans lequel on s'efforce de comprendre les sentiments, les pensees et les actions de l'individu, on peut considerer celui-ci comme un «sous-système» qui fonctionne selon les mêmes principes. Rappelons en effet que nous avons, dans le premier chapitre, defini la personne comme un tel système, régi par des lois generales d'équilibration-adaptation. Or on pourrait soutenir que le Moi de la seconde topique freudienne est un tel sous-système : il est en effet défini par sa double fonction, d'une part en tant qu'il contrôle les échanges avec l'exterieur (ce sont les fonctions adaptatives du Moi, sur lesquelles Hartmann 1939, avait mis

10 On peut en effet dire, pour reprendre une opposition classique, que dans une telle approche la personne *n'est pas*, elle *existe*, autrement dit, tout ce qui peut en être décrit et compris se situe en exteriorite a l'être, et peut être caracterisé en termes de relations entre personnes.

11 Il faut cependant souligner que, parmi les nombreux exemples d'interventions cités par ces auteurs, certains ne manquent pas de surprendre, voire de choquer. Pour «déborder le système» et l'obliger a modifier ses regles du jeu, on est conduit à user massivement d'autorité, et d'abord de celle que donne le prestige professionnel, reperable à ses marques sociales les plus apparentes. Ces interventions prennent alors volontiers un caractère manipulatoire et «sauvage» qui laisse perplexe et pose d'évidents problèmes de deontologie.

l'accent), et d'autre part en tant qu'il s'efforce de maintenir l'équilibration interne (le Moi est l'instance qui s'applique à assurer des compromis entre les expressions de la poussée pulsionnelle et le refoulement) Il y a là sans doute un point de contact possible entre les deux approches théoriques De plus, dans l'approche systémique comme dans l'approche psychanalytique, la notion de conflit est centrale conflits entre protagonistes pour la première, conflits intra-psychiques pour la seconde Cependant, une généralisation théorique, où la personne serait considérée aux deux niveaux (en tant que système, celui de l'appareil psychique, et en tant que sous-système partie prenante d'un groupe) apparaît bien malaisée La difficulté majeure réside dans la divergence, et peut-être le caractère inconciliable, des deux postulats fondateurs que sont, d'une part la notion d'inconscient dynamique (le conflit psychique est pour l'essentiel inconscient, du fait de processus où le refoulement joue un rôle majeur), et d'autre part la notion de communication (le conflit entre personnes, et sa reprise interne, est de l'ordre du malentendu dans la transmission de messages)

4 IMAGES DE SOI ET VALEURS DE LA PERSONNE

Nous avons dit plus haut que, lorsqu'on considère les statuts et les rôles qui progressivement contribuent à définir l'individu, on ne peut guère éviter de prendre en compte un facteur important la connaissance qu'il s'en donne Si un enfant, dit-on alors, se conduit de telle façon, dans telle situation, au sein de tel groupe, c'est pour maintenir le sentiment de sa propre cohérence interne Il cherche à mettre ces conduites en accord avec ce que, suppose-t-il, on attend de lui, ce qui joue alors, c'est sa *perception* des attentes de rôle d'autrui, et plus précisément sa perception des perceptions de lui-même qu'il suppose chez autrui Mais ces conduites doivent être également en accord avec ce qu'il

attend de lui-même, faute de quoi il aura le sentiment de démeriter à ses propres yeux¹². Ce besoin de cohérence exprime, dans l'expérience intime du sujet, un aspect central de la personnalité, que nous avons souligné dans notre essai de définition liminaire (chapitre I). Il a fait l'objet d'intéressantes tentatives de théorisation (Lecky, 1945), parfois en référence au concept biologique d'homéostasie (Stagner, 1951, 1961).

De nombreux travaux ont été consacrés aux représentations de soi et d'autrui, dans diverses orientations (psychologie sociale, psychologie expérimentale, psychologie différentielle, psychologie clinique), de façon assez surprenante, relativement rares sont ceux qui se sont intéressés au développement chez l'enfant de ces représentations¹³. On rencontre d'ailleurs dans ce domaine de notables variations terminologiques, dont l'analyse n'est pas sans intérêt. On peut en effet parler de *perceptions* de soi et d'autrui, l'accent étant alors mis, de façon descriptive (par des techniques de « portrait ») sur les caractéristiques les plus apparentes de la personne. On peut également parler de *conceptions* de soi et d'autrui, dans une perspective plus cognitiviste fortement soulignée par les auteurs anglo-saxons qui, parlant de « self concept » et de « others' concept », s'attachent en effet à analyser une formation de concepts dont l'objet serait la personne humaine (cf Wylie, 1961 et 1968). Dans une perspective voisine, on parle de *représentations* de soi et d'autrui, ce qui ne manque pas

12 Ceci peut s'accompagner, selon des modalités diverses, de revolte contre certains aspects de ces attentes de rôles, des images de soi et des systèmes de valeurs en cause. Le plus souvent, les sentiments dominants, lorsqu'on manque à « ce qu'on se doit », sont la honte et la culpabilité. L'approche ici décrite ne donne guère les moyens d'analyser ces affects et leurs déterminants, par contre, l'approche psychanalytique s'avère là très féconde, notamment en ce qui concerne la distinction entre la honte et la culpabilité.

13 Voir les intéressantes contributions publiées sous la direction de P. Oléron (1981), sur le thème de la connaissance de soi et d'autrui, mais aussi sur la connaissance par l'enfant des processus psychologiques en jeu.

d'amener à s'interroger sur toutes les ambiguïtés du terme (et oblige notamment à différencier et articuler la *présentation* de soi, en termes de rôles sociaux, et la *représentation* de soi, seconde présentation de soi à soi-même). Le terme «image» de soi et d'autrui, enfin, est souvent employé par les auteurs de langue française; c'est peut-être le plus polysémique. Il peut en effet être utilisé au sens psycho-sociologique («l'image de l'élève dans la société contemporaine»: cf. par exemple S. Mollo, 1970; l'«image de l'élève pour le maître», cf. M. Gilly, 1980); ou dans des sens qui pour le psychologue le rapprochent de la notion de «représentation» dans l'espace interne de la conscience, ou pour le psychanalyste de la notion d'«imago» inconsciente, dont ces images seraient les émergences préconscientes et conscientes transformées par élaboration défensive. Dans certains de ces travaux (surtout sous la rubrique «self concept») on a pris soin de distinguer le «moi réel», ensemble des caractéristiques que le sujet dit présenter en fait, et le «moi idéal», ensemble de celles qu'il aimerait présenter; et l'on a voulu faire d'un trop grand écart entre ces deux tableaux un indice de malaise et d'inadaptation, de leur cohérence un indice d'équilibre et d'adaptation. Ces conceptions quelque peu naïves ont été fortement influencées par les positions de C.-R. Rogers, clinicien et psychothérapeute. Cet auteur, parti d'une idée simple et hautement contestable (toute agression est en fait une contre-agression contre une agression supposée), a soutenu que pour l'essentiel les conduites antisociales, et endéjà les névroses qu'elles traduisent, procèdent de perceptions erronées d'autrui et de soi-même, développées au cours d'épisodes malheureux de l'enfance. Dès lors, il ne serait que de faire prendre conscience à quelqu'un (en se posant face à lui comme inconditionnellement «acceptant») de la bonté d'autrui, et de sa propre bonté, pour que, révélant sa vraie nature, et se débarrassant de la peur qui fonde sa haine, il accède à une vie plus heureuse. Ces positions, quelque peu teintées d'angélisme, ont connu un vif succès, sans

doute parce qu'elles s'affirment en contradiction avec le « pessimisme freudien », c'est-à-dire avec une psychanalyse où la notion de conflit est au contraire fondamentale¹⁴. Il est néanmoins frappant de constater que l'approche cognitive, en supposant que la formation des concepts « moi » et « autrui » obéit aux mêmes lois générales que toute formation de concept (abstraction, généralisation, etc.), tend à considérer ces objets particuliers de la connaissance à la façon de tout autre objet, au sens matériel du terme ; ce faisant, elle a été portée à négliger une dimension essentielle de la personne, à savoir qu'elle est investie de valeurs.

En effet, toutes les caractéristiques personnelles qui composent les portraits de soi et d'autrui étudiés dans cette perspective sont des caractéristiques qui s'ordonnent sur l'axe du désirable et de l'indésirable. On peut aimer ou détester ce qu'on est, ou croit être, ce que telle personne est, ou crue être. Les approches cognitives ont quelque peu méconnu cette simple évidence, ne l'intégrant en général que par le biais de considérations sur l'écart entre le « moi réel » et le « moi idéal »¹⁵. A la mettre au centre de l'étude, on

14 Ce n'est sans doute pas un hasard si cette conception a connu un succès particulièrement vif dans son pays d'origine, les Etats-Unis. Elle est venue conforter à point nommé, après la seconde guerre mondiale et la guerre de Corée, une volonté de vue optimiste de la nature humaine qui constitue un aspect majeur de la tradition chrétienne. L'homme idéal de Rogers n'est pas sans rappeler le bon sauvage de Rousseau. Le psychothérapeute qui suit ses vues se vit rédempteur.

15 Il faut souligner le caractère très contestable de cette terminologie, maintenant classique. Car en quel sens faudrait-il comprendre la « réalité » à laquelle se réfère la notion de « moi réel » ? Si l'on examine les techniques utilisées, il s'agit en fait d'un « moi déclaré » au psychologue qui questionne. Ces déclarations peuvent évidemment différer beaucoup de la représentation que le sujet se donne de lui-même *in petto* et encore plus de ses assises préconscientes et inconscientes. Quant au terme « moi idéal », il prête à confusion avec son homonyme dans la théorie psychanalytique où il désigne tout autre chose.

est conduit à considérer la personne comme un système de représentations valorisées¹⁶.

Si l'on pose à quelqu'un cette simple question : «êtes-vous intelligent?», on voit d'ordinaire se déclencher de très complexes réactions, qui peuvent aboutir au refus de répondre : la gêne est en général patente, et volontiers teintée d'hostilité contre un questionnement ressenti comme agressif par son manque de tact. En ces réactions on saisit bien le désir de se dire intelligent mais aussi, en-deçà, de se ressentir ainsi; alors entrent en conflit le désir d'en apporter la preuve, de briller, et le rappel à l'ordre d'une bonne éducation qui interdit de «se vanter»; le sentiment que ceux qui se targuent d'intelligence font par là-même la preuve qu'ils en manquent, etc. Tout ceci parce que l'intelligence est, dans notre société, une valeur personnelle majeure (Borelli - Vincent et al., 1963). Mais il n'est sans doute pas une seule caractéristique personnelle qui ne soit ainsi valorisée, positivement ou négativement. Cette valorisation peut être très générale, c'est-à-dire commune à tous les individus d'une même culture, dans une période historique donnée. Si l'on propose à des enfants une liste de caractéristiques personnelles en leur demandant de les ordonner, de «ce qui est le plus important» à «ce qui est le moins important», on trouve un haut degré d'accord entre les répondants pour déclarer qu'il est particulièrement important de bien s'entendre avec ses parents, d'être poli, bien élevé, franc et honnête, intelligent, bon élève, travailleur... et relativement moins important d'être beau, fort physiquement, adroit de ses mains... On note cependant des variantes selon le milieu social dans une même culture (ainsi, dans la région parisienne, les enfants des milieux les plus populaires valorisent plus les qualités du bon élève méritant, et qui par là s'assurera une bonne situation professionnelle, tandis que les enfants des milieux plus aisés valorisent plus les qualités relationnelles (sympathie, popularité, capacité d'identification à autrui, etc.). Or, si

16. Nous nous inspirons ici de travaux personnels de recherche publiés ailleurs (cf. Perron, 1971, Perron et al., 1985).

l'on interroge les mères de ces enfants, on trouve la même hiérarchie des valeurs de la personne, explicitement reconnue comme définissant l'«enfant idéal» : il s'agit du portrait de l'*enfant modèle*, que toutes les attitudes et conduites éducatives proposent à l'enfant. Les faits montrent qu'en règle générale les enfants tendant à internaliser progressivement ce modèle, c'est-à-dire à le faire leur ; lorsqu'on leur demande dans quelle mesure ils atteignent cet idéal apparaissent les regrets, les désirs et les craintes... (Perron, 1971). On constate alors de considérables différences quant à la satisfaction de soi affirmée par le sujet. Ceci est certes d'observation banale, mais il n'en est que plus significatif que le fait ait si peu été étudié. Nous avons pu montrer, par des techniques simples (Perron, 1970), que les jeunes enfants (vers 5-6 ans) tendent en moyenne à affirmer une bonne opinion d'eux-mêmes. Prié de s'évaluer (en notes sur 10 par exemple) sur une série de qualités personnelles hautement valorisées, l'enfant moyen de 5-6 ans s'affirme nettement supérieur à la moyenne... Chez ces jeunes enfants, ce type d'enquête donne la sensation de toucher du doigt des témoins encore très vivaces de la «mégalomanie infantile» décrite par Freud. A mesure que par la suite se multiplient les occasions de comparaisons à autrui, dans des situations et face à des tâches de plus en plus complexes et diversifiées, le «principe de réalité» prévaut, et les jugements sur soi s'assurent sur des points d'ancrage plus réalistes ; on voit alors la surestimation personnelle se réduire progressivement. Elle subsiste cependant toujours, *en moyenne* : en quelque milieu et à quelque âge qu'on conduise une telle enquête, on trouvera toujours que, pris en masse, les gens s'estiment en moyenne supérieurs à la moyenne.

Ceci exprime probablement un fait fondamental : il est vital — au sens strict, c'est-à-dire il est nécessaire pour survivre — d'avoir bonne opinion de soi. C'est ce que montrent bien certaines dépressions mélancoliques où la non-valeur personnelle débouche sur la mort, que le sujet «se laisse mourir», qu'il se suicide pour échapper à une expérience intime intolérable, ou

qu'une opportune traduction en maladie somatique grave ouvre l'issue. En sens inverse, les états maniaques et les structures paranoïaques témoignent également de dérèglements graves du sentiment de valeur personnelle : dans le premier cas, exaltation du Moi qui déborde sur le monde entier, dans le second résurgence incontrôlable d'une toute-puissance infantile relayée par l'organisation anale¹⁷.

Ces déséquilibres majeurs du sentiment de valeur personnelle ne surviennent que lorsque les mécanismes de régulation qui tendent à les éviter échouent à remplir leur rôle. Ces mécanismes ont pu être dits de type «homéostatique» : ainsi, après un échec cuisant, on recherche des activités où l'on sait réussir ; mais on peut aussi tendre, inversement, à éviter des succès trop nets, qui appelleraient des échecs compensatoires. Dans tous les cas on dispose d'une large marge d'interprétation des issues en termes de réussite et d'échec (on s'efforce de se convaincre qu'un échec d'abord douloureux «n'est pas si grave que ça...»), etc. Dans leur bon fonctionnement, ces mécanismes de régulation visent à maintenir la cohérence et la permanence du sentiment de valeur personnelle. Ils sont d'ordre synchrone, et en tant que tels peuvent être décrits à chacun des grands «paliers d'équilibre» qu'on peut distinguer dans la psychogenèse (au moment de l'«âge de grâce», vers 4-5 ans, puis au moment de la période de latence, vers 8-10 ans, etc.). Leur débordement peut être analysé au moment des «crises de croissance» qui marquent le passage d'un palier au suivant. Mais une telle analyse montre bien la nécessité de prendre en compte un second type de régulations, que, pour garder l'analogie avec le fonctionnement biologique (et suivant en cela Piaget, 1967), on peut dire «homéorhétiques». Ce sont des mécanismes de régulation de trajectoire, qui visent à prévenir l'inscription permanente de déséquilibres

17. Nous prions ici le lecteur de ne pas trop taxer de simplisme cette évocation d'états psycho-pathologiques en fait beaucoup plus complexes ; notre propos n'est ici que d'en souligner un aspect majeur au niveau phénoménologique.

majeurs : pour empêcher, par exemple, qu'une série d'échecs douloureux n'installent l'enfant dans un sentiment de grave dévalorisation personnelle, ou qu'une série de succès ne le fixent sur une position de survalorisation irréaliste. Certains de ces mécanismes sont fort simples. C'est le cas de ceux qui président au choix des tâches : après un échec, on tendra à choisir des tâches où le succès est plus probable, tandis qu'après un succès vient l'envie de « faire mieux encore » en remontant la barre, d'où plus grande probabilité d'échec. Assez simples sont également les processus d'évaluation du résultat : ainsi, une même note donnée par le maître constitue un succès pour l'élève médiocre, là où le premier de la classe y voit un échec douloureux (cf. les travaux de J.-P. Aublé et Y. Compas, *in* Perron et al., 1985). D'autres mécanismes sont de description et d'analyse plus délicates, dans la mesure où ils ne peuvent être saisis que par référence à des processus inconscients, au sens psychanalytique du terme : ainsi de la dépression qui saisit souvent après un éclatant succès longtemps recherché...

Cette double régulation, synchronique et diachronique, s'efforce de maintenir des équilibres fragiles, en particulier parce qu'ils doivent intégrer des strates successives du sentiment de valeur personnelle. Pour n'en donner qu'un exemple simple, un profond sentiment de dévalorisation quant à l'intelligence peut rendre fort tentantes des hâbleries compensatoires du type « moi je... » ; mais celles-ci, lorsqu'elles s'esquissent, peuvent se heurter à l'interdit, et au sentiment qu'on trahirait par là ce qui les commande ; dès lors, le sujet se présentera comme quelqu'un de modeste, espérant bien qu'on tiendra cette modestie pour une bonne preuve de son intelligence, et qu'on lui en fera compliment, etc. Il n'est pas étonnant dès lors qu'on puisse observer, quant aux modalités du sentiment de valeur personnelle, depuis l'expérience intime jusqu'à son expression publique, des phénomènes fort complexes, et de considérables différences inter-individuelles.

Les déséquilibres de ce sentiment peuvent prendre

des formes graves, prises dans des tableaux psychopathologiques comme ceux auxquels il a été fait allusion plus haut. Mais on peut en observer, sur des modes mineurs, en bien des évolutions dites «normales». Le cas des «mauvais élèves» de l'enseignement primaire est à cet égard fort instructif. L'étude empirique montre clairement que ces enfants sont portés à des prévisions de réussite beaucoup plus modestes que les bons élèves, même lorsque leur sont proposées des tâches sans aucun rapport avec les acquisitions scolaires (par exemple des jeux d'adresse). On peut même mettre en évidence un effet très net du cadrage scolaire, selon que ces «bons» ou ces «mauvais» élèves fréquentent des classes «fortes» ou «faibles»: l'auto-dévaluation est maxima chez les «mauvais élèves de classes fortes», même si, objectivement, leur acquis scolaire n'est pas inférieur à celui des «bons élèves de classes faibles», portés, eux, à se juger plus favorablement (Perron, 1970). Dans le cadre d'une étude sur l'«univers imaginaire» construit au cours de la production d'une série de récits par des bons et des mauvais élèves, Y. Compas (1983) conclut: «Il semble que ce soit dans l'affrontement avec une réalité extérieure mal appréhendée que se situe le problème de l'échec ou de la réussite» (p. 187). Le mauvais élève se caractérise par un échec patent à construire et à maîtriser, dans ses récits, la «thématique de l'entreprise» (Perron, 1975a): le héros de ces histoires développe plus rarement une action coordonnée en fonction d'un but; et si, un but est posé, l'issue de l'action est donnée immédiatement, en termes de réussite et d'échec, sans nuances, et sans que soient évoqués des difficultés et des obstacles dont la négociation donnerait lieu à l'enchaînement d'une série d'étapes de réalisation. «Les trop grandes frustrations imposées par l'échec entraînent alors la nécessité d'une restauration narcissique par la fuite dans l'illusion d'être grand tout de suite, sans que soient constituées des images positives internalisées de ce qu'il pourrait devenir plus tard. Les issues de l'entreprise apparaissent alors, soit comme très artificielles quand elles expriment un désir de

réussite «malgré tout», soit vouées à l'échec quand la réalité finit par s'imposer, soit encore non envisageables quand cette réalité est trop dévalorisante ou trop angoissante.» (Compas, 1983, p. 188). La pesée ultérieure de ces attitudes sur les adaptations adultes, en particulier professionnelles, n'est que trop évidente.

Particulièrement intéressant, dès lors, apparaît le cas de ces très mauvais élèves que notre système d'enseignement dirige vers les Classes de Perfectionnement. La dévalorisation personnelle peut alors prendre des proportions considérables. Cependant, les effets de ce recadrage scolaire ne sont pas moins impressionnants. En effet, l'enfant jusque-là massivement inférieurisé par ses échecs, et en général depuis plusieurs années, se trouve brusquement placé dans un contexte où les mêmes performances deviennent «normales», voire bonnes : ce qui lui valait critique et punition mérite maintenant félicitation, et le «dernier de la classe» peut devenir un «bon élément»... Beaucoup développent alors un double système de références, où il y a valeur personnelle et capacité de réussite en milieu protégé, impuissance et non-valeur au-delà... Ceci n'est en général pas clairement formulé, mais pèse sur les prises d'attitude face aux tâches et aux personnes qui les proposent ; et l'on peut éprouver quelque inquiétude quant à ces prises d'attitudes lors de l'entrée dans la vie adulte (Perron, 1969b et 1971, Aublé, 1982).

Ce type de travaux souligne fortement le poids des cadrages sociaux, et des décalages entre exigences du milieu et capacités du sujet à y satisfaire. Il est indiscutable que le sentiment de valeur personnelle s'équilibre progressivement, quant à son niveau et ses modalités, en fonction de ces cadrages. Cependant, ce serait tomber dans le réductionnisme psycho-sociologique que d'y voir *toute* la causalité. L'enfant en vient-il à s'accorder peu de valeur parce qu'il est confronté de façon persistante à l'échec scolaire, ou bien au contraire cet échec est-il dû au fait que, s'estimant d'emblée peu capable de réussir, il vérifie constamment son pronostic pessimiste ? Face à cette alternative, il ne faut pas se hâter

de trancher. En fait, les deux cas s'observent. Il est de plus bien probable que chez la majorité des enfants la causalité est circulaire : l'enfant mal armé pour affronter les tâches scolaires échoue, ce qui crée des attitudes pessimistes, lesquelles augmentent la probabilité de l'échec, etc. ; inversement, l'enfant bien armé accroît sa confiance en fonction de ses réussites, ce qui augmente la probabilité de celles-ci etc. Tout permet de penser que ceci se joue pour une large part antérieurement et extérieurement à la vie scolaire elle-même¹⁸. De telles attitudes sont en effet largement commandées par toute une dynamique inconsciente et préconsciente où le poids de l'environnement familial s'avère considérable. Si l'école est un «système de reproduction» des classes sociales (Bourdieu et Passeron, 1970), ce n'est pas seulement, comme on l'a souligné à juste titre, parce qu'elle tend à utiliser un langage et des références culturelles qui mettent mal à l'aise les enfants des milieux les plus défavorisés ; c'est aussi parce que les parents eux-mêmes ont alors très souvent un passé d'échec scolaire. Tout dans la famille risque en ce cas d'impliquer que «ça, ce n'est pas pour des gens comme nous», «ça» étant les lauriers du bon élève, les études secondaires et supérieures, les métiers de prestige et bien payés, le beau langage, les livres, la «grande musique», etc. Dès lors la «reproduction» est aussi celle des attitudes parentales, par la médiation d'un jeu identifi-

18. C'est intentionnellement que sont évitées ici les expressions «enfant bien doué» ou «mal doué». En vertu d'une longue tradition, dont les surdéterminations idéologiques ne sont pas niables, elles situent les causes premières de la réussite et de l'échec dans des «dons», supposés héréditaires, c'est-à-dire transmis de parents à enfants par voie biologique. Cette implication biologisante, vague et mystifiante dans son usage populaire, évacue l'essentiel du problème, en situant dans le corps ce qui requiert une compréhension psychologique. Bien sûr, on ne peut nier, par principe, que les différences de réussite scolaire ne puissent trouver pour une part leur origine dans des différences quant à un «donné intellectuel» relevant lui-même de l'organisation cérébrale. Mais lorsque commence l'histoire des réussites et des échecs scolaires, ceci est repris dans une psychogenèse où jouent bien d'autres facteurs...

catoire où se trouve impliquée toute la problématique œdipienne de l'enfant.

5. LES IMAGES SEXUEES

La sexuation est un aspect particulièrement important du développement des images de soi. Nous désignons ici par «sexuation» le fait même de progressivement s'éprouver, se penser, se manifester, en tant que garçon ou fille, et plus tard en tant qu'homme ou femme. Cet aspect de la psychogenèse est intéressant à double titre. tout d'abord parce qu'il montre bien que, au cours de son individuation, la personne se définit à ses propres yeux par le jeu de ressemblances et de différences, ensuite parce que le problème a pu être appréhendé dans des optiques théoriques très différentes, dont la comparaison met bien en lumière le hiatus théorique évoqué au début de ce chapitre.

En tant qu'être sexué, le sujet se pose «comme du même ordre» qu'une partie de l'humanité, et comme fondamentalement distinct de l'autre partie¹⁹. L'anatomo-physiologie lui semble en général apporter la preuve originelle et irréductible de cette appartenance, fondée dans «la nature des choses». Si d'aventure quelqu'un apparaît comme non immédiatement et sans ambiguïté classable dans l'un de ces deux groupes (du fait de ses caractéristiques physiques, de son vêtement, de ses manières d'être, etc.), il (elle) risque fort de susciter le malaise et l'agressivité la plus sommaire : la distinction *doit* rester parfaitement claire.

Deux thèses se sont en ce domaine comme dans d'autres affrontées en un évident dialogue de sourds, celle de la «nature» et celle de la «culture». Dans la conscience populaire, les différences sont évidentes. «Les garçons grimpent aux arbres, méprisent les filles,

19. Evidence si fondamentale qu'on peut l'oublier, mais qui se trouve salutairement ravivée par l'aphorisme-choc des mouvements féministes : «la moitié des hommes sont des femmes...».

jouent au cow boy... fument la pipe, boivent de la bière, parlent fort, bousculent les filles... deviennent ingénieurs ou PDG et meurent à la guerre; les filles jouent à la poupée, sautent à la corde, préfèrent le rose... sont bonnes en langues et en musique... font des études littéraires... deviennent de bonnes mères... et meurent de mélancolie.» (Brown, 1956). A beaucoup, qui n'y ont guère réfléchi tout ceci paraît évident, et procède de la «nature» de chaque sexe : théorisation latente où, de façon confuse, s'amalgament des arguments biologiques (les hommes sont plus forts physiquement, les femmes engendrent, etc.) et des évidences sociales (il y a peu de femmes ingénieurs, mais les travaux ménagers sont de leur compétence, etc.); tout ceci, au service de problématiques personnelles aussi complexes que méconnues, aboutit à l'affirmation essentialiste : c'est ainsi, de toute éternité, l'on n'y peut rien changer, et c'est fort bien ainsi puisque Dieu — ou la Nature, ce qui revient au même — l'a voulu ainsi. Une telle position est si évidemment au service, dans notre société, d'une oppression sexiste où la femme est considérée comme un être mineur, qu'elle suscite de violentes protestations, sur le mode : tout ceci est sociologiquement créé, il n'y a aucune différence originelle entre le psychisme de l'homme et celui de la femme. L'agressivité est condamnée chez les filles, encouragée chez les garçons; une fille qui joue à la poupée attendrit, mais un garçon qui s'y risque est ridicule; les garçons sont valorisés pour leur réussite en mathématiques, les filles pour leur réussite dans les divers usages de la langue, etc. «Les filles sont supposées réprimer l'agression et l'expression directe des besoins sexuels, être passives avec les hommes, bonnes avec autrui, attirantes et garder un maintien réservé, sensible et amical. Les garçons sont tenus de réagir agressivement à une attaque, d'être indépendants dans les situations difficiles, sexuellement conquérants, ne pas se laisser aller à la régression, et bien contrôler les émotions fortes, en particulier l'angoisse.» (Kagan, 1964). Dès lors, affirme-t-on, la sexuation n'est

qu'apprentissage de rôles, dans un processus de reproduction sociale extrêmement contraignant. Le fait même que beaucoup de femmes admettent que toutes ces attitudes et conduites expriment la «nature» de la femme prouverait la redoutable efficacité de ce processus de reproduction. On souligne qu'en fait ces éléments de rôles sexués varient beaucoup d'une culture à l'autre, et que d'ailleurs ils sont en pleine évolution dans notre propre société. D'où le mot d'ordre : supprimons toutes les pratiques discriminatoires, et l'oppression sexiste disparaîtra. Les plus extrêmes ajoutent : il n'y a *aucune* différence «de nature» entre les deux sexes. Ceci risque fort de faire figure de dénégation (car l'idée de la nature comme principe d'explication s'y trouve reconduite en même temps que niée), et risque de venir au service d'un fantasme d'abolition de la différence des sexes dont les assises dans la problématique personnelle sont alors vivement niées dans le feu de la discussion, d'un bord comme de l'autre.

On a longuement cherché, dans l'optique de la psychométrie différentielle, à préciser des différences de «dons» ou d'«aptitudes» en fonction du sexe (cf. Maccoby, 1966). Le bilan est maigre. S.-A. Basow (1980) le résume ainsi : «Les seuls constats cohérents concernent globalement une supériorité verbale des filles après 11 ans, et des garçons dans le maniement des quantités après 11 ans, dans les aptitudes visuelles et spatiales après 8 ans. Il n'y a pas de différence entre les sexes quant à la façon dont on apprend, quant à l'intelligence globale, quant à l'aptitude à l'analyse ou quant à la créativité (sauf si elle met en jeu le langage). Il se pourrait qu'existent certaines différences quant aux stratégies cognitives dans certaines situations.» (Basow, 1980, p. 51). Bien évidemment, toutes ces différences, d'apparition tardive, *peuvent* être créées par l'environnement; rien n'exclut cependant qu'elles soient au moins pour partie originelles, mais rien ne le prouve, et l'on voit mal comment la preuve pourrait être apportée. En fait, à mesure que les travaux de ce type se sont multipliés, une situation qui paraissait

simple est devenue de plus en plus confuse. L'évolution n'est pas sans analogie avec celle qu'on a pu observer dans un autre domaine d'étude des différences entre les êtres humains : à savoir l'analyse des différences entre groupes distingués par des « sous cultures » ou « races » (domaine tout aussi grevé de préjugés et de rapports d'oppression que celui de la différence des sexes). On peut dès lors douter que ce mode d'approche soit en fait efficace : il combine les inconvénients d'une méthodologie bien réductrice (celle des tests, où ressurgit constamment l'illusion tenace d'évaluer des « potentialités », en-deçà du simple constat de capacités actuelles), et ceux d'une approche théorique simpliste qui se contente d'opposer « nature » et « culture », en méconnaissant que l'essentiel de la psychogenèse se déroule sur « un autre plan de réalité », ainsi que nous l'avions souligné dans le premier chapitre.

Totalement différente est l'approche freudienne du problème. Elle a été et reste, en la matière, vivement critiquée ; il convient cependant de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, et de distinguer parmi ces critiques. En bref : Freud, étudiant les « théories sexuelles infantiles », affirme que la plus ancienne, la plus fondamentale, ne reconnaît pas encore la différence des sexes : il n'existe qu'un seul organe sexuel, le pénis²⁰. Vient le moment de « la découverte de la différence anatomique entre les sexes » (c'est le titre d'un article de Freud de 1925) : cet organe, certains l'ont, d'autres pas. Cette découverte, dit Freud, constitue un véritable choc, qui déclenche (ou ravive ?) l'angoisse de castration chez le garçon (sur le thème : c'est donc bien vrai que si je tire du plaisir de mon sexe, on me l'ôtera : c'est ce qui est arrivé aux filles), l'envie du pénis chez la fille (sur le thème : c'est là un attribut bien enviable, dont je regrette amèrement d'être privée ; pourquoi ma mère, me faisant, a-t-elle omis de m'en pourvoir ?). Un tel résumé est déjà en lui-même bien critiquable. Car il passe sous silence les incertitudes de Freud, consi-

20. Sur les théories sexuelles infantiles, cf. Jagstaidt, 1984.

dérables, et volontiers négligées par les critiques trop pressés. Selon les textes et les périodes, il oscille entre deux positions : ces propositions, en tous cas la première (il n'existe qu'un organe sexuel, l'organe mâle) sont valables pour les deux sexes; ou bien : établies sur les garçons, elles ne sont à vrai dire valables que dans leur cas; quant aux filles : ou bien il suffit de renverser les propositions, qui restent vraies «mutatis mutandis»; ou bien... que dire de ce «continent noir» qu'est la féminité? (cf. la 5e des «Nouvelles Conférences», 1933). Remarquable incertitude chez un homme qui a fondé la psychanalyse sur l'étude des hystériques, presque toujours des femmes...

Il n'est pas rare qu'en ce domaine on se débarrasse de Freud en soulignant le «phallocentrisme» de sa position, et en l'imputant à ses positions personnelles; on incrimine alors l'étroitesse de vues d'un bourgeois européen de la fin du 19e siècle : c'est là un exemple probant, dit-on, des biais idéologiques qui compromettent l'édifice à sa base même. Disons-le clairement : ce biais n'est en l'espèce pas niable. Freud a construit sa théorie avec et dans la culture de son époque; mais il en va ainsi de tout théoricien, et la pesée idéologique est nécessairement importante dans les sciences humaines. Il faut ajouter que Freud a construit cette théorie sur la base d'une clinique des hommes et des femmes de son époque, et que certaines de ses propositions pouvaient être vraies à l'époque, et ne plus l'être aujourd'hui, ou l'être autrement. Les critiques les plus acérées à cet égard ont probablement été formulées au sein même de la psychanalyse, en général par des femmes (cf. J. Chasseguet-Smirgel et al., 1964, Dolto, 1982). Cela suffit-il à détruire l'ensemble? Certainement non, pour au moins trois sortes de raisons.

— Il faut prendre au sérieux le postulat, constamment réaffirmé dès les origines, de la bisexualité psychique (cf. C. David, 1975). Selon ce postulat, masculinité et féminité, en tant qu'attitudes et conduites, en tant que façons de vivre, mais surtout au niveau des identifi-

cations et de la fantasmatique sous-jacente, coexistent et se combinent en tout individu. Leur longue élaboration au cours de la psychogenèse débouche sur un équilibre propre à chacun ; mais il est vrai qu'au niveau des observables, les manifestations de cet équilibre tendent à s'aligner, chez la plupart des individus, sur des schémas typiques fortement encouragés par la culture.

— Il ne faut pas confondre l'histoire réelle du développement avec sa reprise ultérieure dans des effets d'après-coup. La théorie freudienne, en ce qui concerne la dynamique de la différence des sexes, peut être vraie — c'est-à-dire efficace dans l'intelligibilité des phénomènes — au regard de la clinique de l'adulte, sans qu'il soit nécessaire qu'elle soit également vraie en un tout autre sens, où elle décrirait exactement des étapes du développement chez l'enfant (sur ce point délicat, cf. *supra*, chap. IV, paragr. 4).

— Enfin et surtout, il ne faut pas confondre ce plan des conduites et celui des fantasmes. Une des propositions de Freud qui ont soulevé le plus de protestations concerne l'équivalence qu'il postule entre deux couples d'opposés : la masculinité/féminité d'une part, l'activité/passivité d'autre part : autrement dit l'équivalence entre masculinité et activité, entre féminité et passivité. Ceci semble si bien rejoindre ce qu'il y a de plus détestable dans l'oppression sexiste qu'on est tenté d'élever la protestation la plus vigoureuse. Cependant, la clinique montre constamment, qu'à *un certain niveau*, Freud a raison : en tout individu, quel que soit son sexe biologique et même quelle que soit en lui la dynamique de la différence des sexes, la part masculine de soi est reliée à l'activité, la part féminine à la passivité. Ceci trouve son origine dans toute une fantasmatique précoce, dont les assises sont antérieures même à l'organisation œdipienne. C'est au niveau de processus inconscients, non à celui des positions conscientes et des conduites, qu'il faut entendre les propositions de Freud à cet égard.

La question n'est évidemment ici qu'effleurée. Ce problème de la sexuation est sans doute parmi les plus redoutables que puissent affronter la psychologie et la psychanalyse. Nous n'avions d'autre but, en l'évoquant, que de mettre en lumière, sur cet exemple privilégié, l'écart actuellement creusé entre des positions qui mettent l'accent, d'une part sur des conditionnements sociaux, d'autre part sur le fonctionnement intrapsychique.

CHAPITRE VI

Les structures résultantes

Nous avons ici ouvert notre démarche en posant un certain nombre de principes fondamentaux. La personne est une structure, c'est-à-dire un ensemble organisé de parties interdépendantes et régi par des lois d'auto-régulation, sur le double versant de l'équilibration interne et de l'ajustement externe; de ce fait, elle tend à la cohérence et à la permanence; enfin, elle accède au sentiment de cette cohérence et de cette permanence, en tant qu'ensemble original qui s'affirme distinct de tout autre ensemble analogue : *la structure se donne à elle-même comme sujet*.

Ceci exclut tout réductionnisme. Sans aucun doute, le développement et le fonctionnement du psychisme dépendent, de façon majeure, de conditions et facteurs à situer dans le corps, d'une part, et dans l'entourage d'autre part (un entourage à considérer au niveau de la culture, des groupes sociaux des institutions, de la famille, des conduites parentales, de l'inconscient maternel et paternel, etc.). Mais la définition même de la personne comme structure interdit de la comprendre comme simple composition de faits de cet ordre. La personne n'est pas, ne saurait être comprise comme la simple traduction de faits biologiques ou sociaux; elle n'est pas non plus compréhensible comme simple juxtaposition ou combinaison de ces deux ordres de faits : la proposition d'Auguste Comte, selon laquelle

la psychologie ne saurait se constituer en science indépendante, la vie psychique étant intégralement réductible à du biologique et du social, cette proposition est irrecevable. Henri Wallon l'avait fortement souligné, en affirmant que le psychisme constitue dans l'évolution du vivant l'apparition d'un nouveau plan de réalité (c'est-à-dire d'un ensemble organisé régi par des lois qui lui sont propres, même si, ainsi que Piaget l'affirmait, elles sont isomorphes à des lois biologiques).

Sur ces bases axiomatiques, nous avons d'abord envisagé, dans ce qui précède, ce qui peut être conçu comme antérieur et extérieur à la personne en considérant l'enfant comme *projet*, puis nous avons tenté de donner une image du processus fondamental, l'individuation. Les deux chapitres suivants se sont attachés, le premier à définir les lois de développement et de fonctionnement du psychisme considéré comme *appareil* psychique, le second à situer ce développement et ce fonctionnement dans le cadre des structures sociales sans lesquelles il ne saurait exister. Nous en arrivons maintenant à la question cruciale : lorsque tout ceci a joué, qu'est donc la structure résultante ? Qu'est-ce qui fait que Pierre est Pierre ?

Face à cette question, les éléments de réponse discutés jusqu'ici peuvent laisser insatisfait. Ils correspondent en effet à des conditions, des facteurs, des processus et même des modes d'organisation, cependant, s'ils permettent de mieux saisir certains aspects de l'organisation personnelle, ils ne suffisent pas à la saisir dans son ensemble. Pourquoi, comment, tel individu en est-il venu à être ce qu'il est, et pas autre chose ? Les mêmes conditions et facteurs, la même histoire, les mêmes lois générales auraient pu semble-t-il produire une organisation personnelle sensiblement différente. On peut comprendre — dans une certaine mesure — ce qu'est Pierre *a posteriori* ; nul sans doute ne se serait sérieusement risqué, lorsqu'il avait deux ou trois ans, à prédire ce qui peut s'en observer à trente ans. Deux positions sont possibles face à cette impuissance.

— elle est provisoire on suppose alors que, le progrès scientifique continuant, la probabilité de prédiction juste augmentera jusqu'à un très bon degré d'approximation, sinon jusqu'à l'exactitude parfaite,

— elle est définitive Même si l'on peut améliorer la prédiction, la structure résultante est largement imprévisible, et ceci non pas du fait de l'imperfection de nos moyens de connaissance, mais bien parce que telle est la nature des choses

Ce sont là les deux positions extrêmes, entre lesquelles beaucoup, s'abstenant de trancher, se maintiennent prudemment On comprend cette prudence, et cet embarras ce qui est en jeu, ce n'est rien moins que le conflit où s'opposent le postulat déterministe qui guide toute notre quête scientifique, et notre volonté de croire l'homme libre. Le compromis le plus commun consiste à considérer que, certes, tous les phénomènes psychiques sont déterminés, mais que l'extraordinaire complexité des facteurs et des processus équivaut, de fait, à la liberté A l'aise dans l'étude sectorielle où rien ne le gêne pour mettre en œuvre son postulat déterministe, le psychologue se sent bien moins heureux lorsqu'il aborde de front le problème crucial de l'individualité et du destin personnel L'expérimentaliste attaché à l'étude de processus très localisés est en général porté à considérer que ce problème échappe à toute approche scientifique, et doit être laissé au romancier, au philosophe, voire au psychanalyste assez dédaigneusement assimilé aux précédents Il argue en particulier que quiconque n'est pas capable de prédiction exacte ne saurait se dire scientifique Meehl (1973) a fait observer qu'à ce compte bien des disciplines auxquelles on ne conteste guère ce statut se verraient alors déclarées non scientifiques ainsi de la paléontologie, qui peut assez bien rendre compte, après coup, de l'apparition du rhinocéros (en le situant dans une chaîne phylogénétique), mais s'avère tout à fait incapable de le « prédire » (dans cette chaîne, bien d'autres formes étaient possibles, qui ne sont pas apparues)

Dans la perspective ici adoptée, ce problème ne saurait être esquivé. Nous consacrerons ce chapitre à en discuter.

1. STRUCTURES OU TYPES?

A/ Une approche classique : la notion de «types»

Face à la prolifération du réel, l'esprit humain apparaît, fondamentalement, comme un *système à mettre de l'ordre*. On peut trouver à cela de multiples raisons, mais deux sont évidentes. Il s'agit, tout d'abord, d'une nécessité adaptative vitale : les choses, les êtres, les phénomènes, doivent être le mieux possible distingués et réordonnés par ressemblances pour ajuster la perception et fonder la prévision, ce qui réduit considérablement la probabilité des dangers liés à l'imprévu, à l'incompréhensible. Mais, de façon plus banale, si la Vie est introduction d'ordre, ou, comme on a pu l'écrire, improbable inversion de l'entropie¹, rien d'étonnant à ce que l'appareil psychique humain, qui en est le niveau évolutif actuellement ultime, soit fondamentalement appareil à mettre de l'ordre.

Mettre de l'ordre, c'est identifier, rapprocher et séparer, distinguer et grouper. Que ces opérations nous soient très familières ne doit pas faire oublier leur extrême difficulté : il ne s'agit de rien moins, en fait, que de passer de l'opposition radicale de l'identique et de l'hétérogène à l'opposition-complémentarité du semblable et du différent. De nombreuses observations montrent que le jeune enfant effectue plus volontiers ses distinctions-regroupements selon la première opposition (voir en particulier les belles observations de Wallon, 1945, sur la «pensée par couples»). Il est difficile en effet d'admettre, et l'enfant devra suivre un long

1. On a beaucoup écrit sur ce sujet ; cf. en particulier J. Monod, 1970 ; F. Jacob, 1970 ; H. Atlan, 1979 ; I. Prigogine et I. Stengers, 1979.

cheminement pour y parvenir, que deux objets puissent être à la fois «pareils» et «pas pareils», ce qui est la définition du semblable. Déclarer «pareils» ce stylo noir et ce crayon rouge, c'est les définir par la communauté de leur fonction, comme appartenant à une même classe, celle des instruments scripteurs; c'est négliger d'évidentes différences perceptives, qui les ferait radicalement distinguer par quiconque ignorerait leur usage, ou ne saurait se résigner à ce provisoire sacrifice de l'évidence des sens². Pour que deux objets soient déclarés «semblables», il faut réussir cette improbable mais pour la plupart d'entre nous banale opération: *abstraire* du donné perceptif une ou des caractéristiques qui leur sont communes, et provisoirement négliger les autres sans cependant les oublier (faute de quoi les deux objets seraient identiques, et non plus semblables): autrement dit, poser *simultanément* qu'ils sont «pareils» et «pas pareils».

C'est dans le cadre de cette problématique qu'il faut inscrire la recherche de typologies humaines. L'homme, tout homme, est mon semblable... peut-être; mais aussi il est Autre. N'y a-t-il pas des semblables plus semblables entre eux?

Certaines cultures dites primitives se donnent du problème une solution simple et radicale: le terme *Homme* coïncide avec celui qui désigne les membres de la tribu, tout étranger étant désigné par un autre vocable, et par là marqué d'une radicale hétérogénéité; on est alors dans la logique de l'identique et de l'hétérogène. Claude Lévi-Strauss écrit (1961, pp. 20-21):

2. Goldstein et Scheerer (1941), dans une très belle étude maintenant classique, s'étaient attachés à montrer que tel est le cas des schizophrènes: dans les cas les plus nets, tout classement leur est impossible. Par exemple, un sujet prié de classer des échantillons de laine en fonction de leurs teintes et de leurs saturations déclarera la tâche impossible, parce qu'il n'y a pas deux échantillons exactement semblables. Même si l'expérimentateur a voulu présenter de tels doublets, il est toujours possible au sujet ainsi dominé par la «pensée concrète» de mettre en valeur de minimes différences perceptives (de texture, de longueur, de variation du diamètre, etc.).

« La notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il n'est nullement certain — l'histoire récente le prouve — qu'elle soit établie à l'abri des équivoques et des régressions. Mais, pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les «hommes» (ou parfois — dirons-nous avec plus de discrétion — les «bons», les «excellents», les «complets»), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages, ne participent pas des vertus — ou même de la nature — humaines, mais sont tout au plus composés de «mauvais», de «méchants», de «singes de terre» ou d'«œufs de pou»³.

Lorsque sont admises plusieurs variétés de l'Homme, il y a évidemment progrès, avec une remarquable coïncidence du progrès logique (la généralisation, et l'amorce de la complémentarité du semblable et du différent) et ce que nous considérons comme progrès culturel. Ceci n'exclut pas, en un premier temps, que la diversité des groupes d'hommes se situe en complémentarité au non-humain, réaffirmé radicalement hétérogène: il y a certes des Français, des Anglais, des catholiques et des protestants, des gens vertueux et des débauchés, etc., mais les Noirs ne sont pas des hommes: la persistance de l'esclavage, tel qu'il a été pratiqué par les sociétés européennes jusqu'à la fin du 18^e siècle, supposait un tel postulat; et sa dramatique résurgence dans

3. On trouvera, dans un autre ouvrage du même auteur (Lévi-Strauss, 1962) de remarquables études, à l'intersection de la linguistique et de l'anthropologie, sur les classifications dans les sociétés dites primitives; voir notamment, pour ce qui est discuté ici, c'est-à-dire l'articulation entre généralisation de l'Homme et spécification de l'individu, le chapitre VII, «l'individu comme espèce».

l'ideologie nazie a servi de justification morale aux crimes que l'on sait. Ce fut un considerable progrès que de definir l'espèce *Homo sapiens sapiens*, et d'affirmer Homme tout représentant de cette espèce. On sait cependant que, dans les combats d'arrière-garde animés par le desir de s'affirmer supérieur, toute une theorisation d'allure scientifique et evolutionniste a pretendu hiérarchiser les grandes variétés de l'Homme (les « races », simplistement définies par la couleur de la peau) sur une echelle de « qualite » décroissante, les Blancs se trouvant bien sûr au sommet. Il a fallu un gros effort de pensée pour chasser cette dimension de valeur de la reflexion sur les varietes de l'Homme, (une typologie par groupes sanguins, par exemple, n'en a plus que faire; et l'on voit alors à quel point des regroupements antérieurs s'en trouvent detruits, et demasquee leur surcharge de valeurs)

Quelle est la pertinence de ces considerations quant à notre point de depart qu'est-ce qui fait que Pierre est Pierre? Elle est selon nous double. D'une part, on ne peut exclure de telles réflexions d'une étude sur la genèse de la personne, car c'est bien au fil de ces avatars culturels que s'est progressivement dessinee la notion elle-même de « personne ». D'autre part, si comprendre c'est, en l'un des sens du terme, « prendre ensemble », c'est-à-dire prendre l'objet du regard dans le même champ que d'autres, le mouvement de pensée ici décrit a porté à considerer que « comprendre » Pierre, c'est le rapprocher de ceux qui lui sont particulièrement semblables, dans l'optique des classifications, c'est le placer dans un groupe. C'est la demarche typologique, dans sa version la plus spontanee. On a donc, très tôt, remarque des ressemblances, et tente de leur donner un fondement rationnel.

La plus ancienne des typologies de cette sorte, en tous cas la plus connue des Anciens, a été proposee par Hippocrate voici vingt-cinq siecles (cf Allport, 1937, Berner et Luccioni, 1984). Reprenant la conception d'Empédocle selon laquelle tout dans la Nature est composé de quatre elements (à savoir l'air, la terre, le

feu et l'eau), il conclut, en forme de syllogisme, que l'Homme, étant également dans la Nature, devait s'en composer également, ces quatre éléments s'y traduisant dans des substances corporelles correspondantes, les humeurs. Selon les individus, l'équilibre de ces humeurs peut varier; on distinguera donc ceux chez qui domine telle humeur de ceux chez qui prévaut telle autre. Galien, un peu plus tard (3^e siècle avant J.-C.) précisera les quatre types: à l'air, chaud et humide, correspond le sang, dont la dominance définit le «sanguin»; à l'opposé, à la terre, froide et sèche, correspond la bile noire, produite par la rate: voici le «mélancolique» (c'est le terme grec pour «bile noire»). Le feu, chaud et sec, se traduit par la bile jaune du foie, et lorsqu'elle domine l'individu est «colérique». Enfin, l'eau, froide et humide comme chacun sait, donne naissance au flegme (la lymphe), majeur chez... le «flegmatique». Il est remarquable que, deux millénaires plus tard, la caractérologie populaire continue à user de ces termes (par le relais, en fait, d'une médecine occidentale qui a enseigné cette théorie comme un dogme pendant des siècles). On trouve là une axiomatique remarquable, dont la pesée est restée considérable jusqu'à nos jours:

a/ l'Homme est dans la Nature, à tout le moins son corps; il est donc, en tous cas en tant que corps, à définir comme objet matériel composé des mêmes substances que tout autre;

b/ ces substances s'équilibrent en harmonie avec leur accord dans la Nature; l'équilibre du corps correspond à celui du monde; la maladie est à la fois déséquilibre interne et désaccord avec le monde;

c/ ainsi sont distinguables et classables, par types d'équilibre les hommes, par types de déséquilibres les maladies;

d/ le système est rationnellement construit: chez Galien, deux couples d'opposés (froid/chaud et sec/humide) définissent quatre classes d'individus.

Mais comment repérer et classer les individus dans

ces quatre types? Les critères les plus aisés sont d'ordre morphologique, c'est-à-dire relatifs à la structure du corps (et éventuellement du visage, supposé en donner l'expression la plus fine : c'est la physiognomonie, dont la proposition remonte à Aristote). Cependant, il est clair que ces caractéristiques physiques sont considérées comme des *signes* : une telle classification se veut d'emblée valoir pour le corps *et* pour l'esprit ; c'est une typologie des tempéraments (de l'équilibre des humeurs), mais aussi des caractères (les modes d'être, les conduites, les attitudes, les modalités relationnelles, etc.). C'est ici que joue le postulat de cohérence : la structure du corps correspond à la structure de la personnalité : le sanguin sera à la fois gros, rougeaud et bon vivant, le mélancolique maigre, jaune et envahi d'idées noires (il «se fera de la bile», noire évidemment), etc.

Cette typologie est la première de toutes celles qui par la suite ont tenté, sur la base de caractéristiques somatiques, de classer les individus en types morphologiques ou tempéramentaux, supposés en correspondance avec des types de personnalité. Ce n'est pas ici le lieu de recenser et discuter ces tentatives : ce travail serait de l'ordre de l'histoire des sciences, ou d'une critique des interrelations actuelles entre croyances populaires et élucubrations pseudo-scientifiques. Il est plus intéressant pour notre propos de souligner quel espoir avait suscité chez ces «caractérologues» le succès éclatant des sciences naturelles dans la période qui va à peu près de 1750 à 1850. Voici en effet des gens, disait-on, qui ont réussi le tour de force de mettre de l'ordre dans l'extraordinaire fourmillement des plantes et des animaux... L'ambition était en effet en ce domaine grandiose, et propre à exalter la Raison conquérante du Siècle des Lumières ; ambition teintée d'irrévérence, puisqu'il s'agissait de lire les plans du Créateur dans l'ordonnancement de ses créatures ; ambition que rien n'avait découragé, même pas l'idée, pourtant bien acceptée à l'époque, que peut-être la génération spontanée faisait apparaître sans cesse de nouvelles formes. Si l'entreprise a réussi, c'est qu'elle répondait aux attentes

de tout un peuple de marchands et d'explorateurs pour qui il devenait urgent d'établir un inventaire raisonné des biens de ce monde que l'Homme avait décidé de s'approprier (cf. Dagognet, 1970). La réussite des botanistes et des zoologistes fut éclatante, aux prix de l'usage rigoureux de quelques grands principes :

1/ la classification n'est pas conventionnelle, elle doit refléter l'ordre même des choses. Autrement dit, une seule est *vraie*, qu'il importe de découvrir. *Il y a* un ordre de la Nature, et un seul; à l'Homme de le deviner. C'est là une proposition délibérément réaliste (au sens épistémologique du terme, par opposition à un nominalisme selon lequel les choses s'ordonnent en fonction des mots qui les désignent).

2/ les classes à définir doivent être hiérarchiquement ordonnées selon une structure arborescente. On distingue d'abord les objets animés des inanimés; puis, parmi ces derniers, les végétaux des animaux; puis, parmi ces derniers, les unicellulaires des pluri-cellulaires, etc.

3/ les classes de même niveau doivent être exclusives, c'est-à-dire qu'un même objet ne doit jamais pouvoir être classé dans deux rubriques différentes de même niveau dans l'arbre.

4/ il faut définir chaque terme par une liste de caractéristiques de l'objet qui permettent son repérage à coup sûr. Ces caractéristiques doivent être elles-mêmes hiérarchiquement ordonnées; ceci s'obtient par tâtonnements. Ainsi, à l'essai, il s'avère que la production de fleurs ou la reproduction vivipare sont des critères majeurs, à retenir beaucoup plus haut dans la hiérarchie que d'autres, tels que la disposition des feuilles ou le nombre de vertèbres. Certains critères pourtant frappants ne peuvent, au bas de l'échelle, que définir des classes très particulières :

ainsi de la taille du corps ou de la couleur du pelage⁴.

5/ un cinquième principe a du être plus tard ajouté sous la pression des théories évolutionnistes. Il est relatif au temps : la paléontologie s'est en effet aperçue, en situant des filiations phylogénétiques, que des cousins précédemment admis devenaient impossibles (des animaux d'abord classés ensemble appartenant en fait à des lignées très différentes et séparées par d'énormes distances temporelles), tandis que s'imposaient des regroupements jusque-là imprévus.

L'application rigoureuse de ces principes a conduit la botanique et la zoologie à de tels succès que, dans le premier quart du 19^e siècle, la médecine, séduite, s'en inspire pour fonder une nosographie rationnelle, enfin délivrée de la tradition de Galien. Il s'agit de classer rationnellement les maladies du corps, et — c'est la tâche de la psychiatrie — de l'esprit. De façon connexe, des caractérologues s'efforcent alors de définir et si possible de hiérarchiser des aspects de la personnalité qui fonderaient une typologie scientifique. En médecine, l'entreprise s'avère ardue : dès le début en effet, à cette logique des classes s'opposent les nécessités d'une logique fonctionnelle sur laquelle nous reviendrons plus loin. En ce qui concerne les maladies du corps, cependant, les succès sont appréciables. Ils sont beaucoup moins évidents en ce qui concerne les maladies de l'esprit⁵ et les variétés de la personnalité. Nombreuses sont cependant les tentatives, de Gall (l'inventeur de la phrénologie, la « science des bosses crâniennes ») et Charles Fourier (le promoteur des phalans-

4. Bourguignon (1984) rappelle que la taxinomie classique a commis à cet égard de notables bévues : par exemple en définissant un ordre des pachydermes, qui groupait bien à tort les éléphants avec les hippopotames, proches des cochons, et les rhinocéros cousins des chevaux. Un critère de peu de valeur (la peau épaisse) avait induit un mauvais groupement.

5. Sur les problèmes posés par la classification en psychiatrie, voir le numéro spécial de la revue *Confrontations psychiatriques* consacré à ce thème (1984, no 24, 320 p.).

tères) à John Stuart Mill (dont Freud, rappelons-le, traduisit en allemand plusieurs ouvrages), etc Citons, à titre d'exemple, une classification proposée par Ribot en 1892 (d'après G Poyer, 1948, p 78) Il distinguait trois grands groupes partagés en sous-groupes

- les sensitifs (trois sous-groupes les humbles, les contemplatifs, les émotionnels),
- les actifs (deux sous-groupes les médiocres, les grands actifs),
- les apathiques (deux sous-groupes les apathiques purs, les calculateurs)

Pure curiosité historique, sans prise sur le réel et sans postérité, mais intéressante parce que, face à l'évidence qu'une telle classification ne saurait rendre compte de la diversité des hommes, Ribot admettait des «types mixtes», renonçant par là à l'un des critères essentiels des taxinomies édifiées par les sciences naturelles (un même individu ne peut appartenir à deux classes à la fois) C'est évidemment là qu'ont achoppé toutes les typologies caractérielles et temperamentales face à la rigidité des classes exclusives s'impose l'infinie variété des personnes Le schéma taxinomique des sciences naturelles ne peut s'appliquer, sous sa forme classique, qu'à des *variations discontinues*, or tout montre qu'entre deux variétés de l'Homme définies a priori, on peut interposer autant de cas intermédiaires qu'on veut *Les variations sont continues* Si bien faite que soit une typologie en classes distinctes et exclusives, l'énorme majorité des individus y apparaît inclassable On a donc dû assouplir le schéma Nous citerons, à titre illustratif, deux exemples d'un tel assouplissement

Le premier concerne une typologie proposée vers 1910 par un psychiatre et un psychologue néerlandais, G Heymans et E Wiersma Le système, popularisé en France par G Le Senne (1945), a connu un certain succès d'estime parce qu'assorti de techniques visant à préciser les critères de décision (cf G Berger, 1950)

Il définit trois «facteurs fondamentaux», l'émotivité, l'activité et la «secondarité» (retentissement interne des processus psychiques dont le sujet est le siège, et délai dans leur expression externe). Ces facteurs étaient définis comme bipolaires, de sorte qu'on aboutissait à une typologie en huit classes (il y a en effet huit combinaisons possibles de trois couples d'opposés). En dépit de cette apparente rigueur combinatoire, il est bien clair qu'on hésiterait à classer ainsi, sauf décision parfaitement arbitraire, la plupart des individus réels. On a tenté de répondre à cette objection en admettant qu'il ne s'agit là que de modèles : les individus réels peuvent, sur ces trois variables bipolaires, se placer n'importe où; l'essentiel est de les situer dans cet espace à trois dimensions.

Or, même si cette caractérologie apparaît aujourd'hui caduque, c'était là un changement d'optique majeur. Ce changement est plus explicite encore dans le second cas que nous citerons, qui concerne la tentative de Sheldon. Cet auteur, en effet, avait adopté très délibérément le postulat de variations continues. Au moyen de mesures anthropométriques relevées sur des photographies standardisées, il avait isolé trois «variables de premier ordre», ou «composantes fondamentales», dont il était admis par principe que chaque corps humain réalise une combinaison qui lui est propre. Les termes sont significatifs : il s'agit bien alors de *variables* continues, qui peuvent prendre toutes les valeurs numériques possibles entre deux limites; elles sont «de premier ordre» au sens des anciennes taxinomies, c'est-à-dire se subordonnent des variables plus contingentes (les mesures anthropométriques elles-mêmes); et par là ce sont les «composantes fondamentales» de la structure du corps humain. Les termes choisis par Sheldon pour désigner ces composantes fondamentales ne sont pas moins parlants : ce sont l'«endomorphisme», le «mesomorphisme» et l'«ectomorphisme». Ces termes renvoient à une hypothèse embryologique. Lorsqu'en effet domine l'endomorphisme (molle rondeur du corps, importance des organes de digestion), c'est, disait Sheldon, que tout

le développement s'est équilibré sous la dominance de l'endoderme embryonnaire, lorsque domine le mésomorphisme, il y a «prédominance relative des muscles, des os et du tissu conjonctif. Le physique mésomorphique est normalement lourd, rude et de contours rectangulaires (..) Toute l'économie du corps est dominée, relativement, par des tissus dérivés du mésoderme de l'embryon » (Sheldon, 1950, p. 7). Quant à l'ectomorphe, il se signale par la silhouette linéaire, l'importance du système sensoriel et du système nerveux central, dérivés de l'ectoderme embryonnaire. De plus, Sheldon, reprenant en cela la tradition classique, fait correspondre à cette typologie somatique une typologie caractérielle : aux trois types somatiques ainsi décrits correspondraient trois types caractériels, dénommés «viscérotonique», «somatotonique» et «cérobrottonique», dont Sheldon (1951) s'est longuement attaché à décrire les attitudes et comportements. Force est de constater que, en dépit d'un impressionnant appareil de mesures qui a pu séduire un moment, cette tentative n'a débouché sur aucune pratique. C'est qu'en effet un tel pari constitutionnaliste porte à une explication simple de la personnalité par des caractéristiques physiques considérées à leur niveau le plus apparent; et par là à négliger toute la dynamique intra-psychique, mais aussi tout le jeu des interrelations avec le milieu, c'est-à-dire l'ensemble très complexe dont nous avons tenté de donner une idée dans les deux chapitres précédents.

Il n'en reste pas moins que, à la faveur de telles tentatives, s'est précisé un changement d'axiomatique décisif : on est en effet passé des taxinomies en classes discontinues et exclusives à une caractérisation des individus en termes de combinaisons de variables continues. Le type devient un *modele*, dont on admet sans peine qu'il peut en fait ne se rencontrer que fort rarement. un tel modèle définit les axes d'un espace à N dimensions dans lequel on se propose de situer le sujet à caractériser. Le développement logique de cette nouvelle axiomatique a été recherché par les factorialistes : ainsi Cattell a-t-il défini, au terme d'analyses factorielles

complexes et basées sur de très nombreuses mesures, une quinzaine de «facteurs de personnalité» (Cattell, 1956). Pour beaucoup de différentalistes, c'est le principe de la bonne solution : la personne se trouve à la coïncidence d'un ensemble de telles mesures. A nos yeux cependant, les objections fondamentales, telles que nous venons de les rappeler, subsistent. Ajoutons que, si complexe que soit la combinaison de mesures par lesquelles on prétend saisir l'originalité d'un sujet donné, elle présente toutes les apparences d'un kaléidoscope qui échoue radicalement — faute de perspective dynamique — à saisir la cohérence de l'ensemble, et ce qui, précisément, fait de la personne étudiée un *sujet*.

B/ L'approche fonctionnelle

Lorsqu'on étudie les tentatives typologiques dont nous venons de donner quelques exemples, on est frappé par une oscillation que discutent rarement les auteurs eux-mêmes, et ceci sur une question qui reste en général implicite : les opérations de distinction-regroupement portent-elles sur des personnes, ou sur des observables à propos de personnes ? Ce n'est pas du tout la même chose. Une collection de symptômes (un syndrome) peut définir adéquatement une maladie, elle ne caractérise pas la personne qui en est temporairement affectée. Un ensemble de conduites peut correspondre à un rôle, mais la personne qui le joue pour l'instant peut en adopter d'autres, etc. Pendant longtemps, la tradition factorialiste a porté à méconnaître cette distinction fondamentale ; elle a au contraire, dans une période plus récente, contribué à la mettre en lumière⁶. Cette confusion n'est pas le moindre handicap

6. La méthode classique, dont le prototype est l'analyse centroïde de Thurstone, établit sur un groupe de sujets qu'une bonne réussite tend à apparaître simultanément aux tests A, B, F, I... que ce rapprochement constitue en «cluster», tandis que par ailleurs sont regroupés en un second cluster les tests D, G, J... etc. Il y a distinction-regroupement de variables. Mais le premier

de l'approche typologique, sous la forme qui vient d'être discutée; mais le principal reste sans doute que, réussît-elle à donner des portraits d'apparence cohérente pour le « bon sens » et l'intuition, aucune tentative de cette sorte n'a jamais pu fonder théoriquement cette cohérence. On en reste à une pure description, comme dans le cas Heymans-Wiersma-Le Senne, ou l'on dérive vers une théorisation fantaisiste, comme dans le cas de Galien ou celui de Sheldon.

Infiniment plus puissante apparaît l'approche fonctionnelle, directement héritée de la biologie. C'est délibérément qu'alors on se centre en un premier temps, non plus sur des individus, mais sur des processus; ce n'est que dans un second temps qu'on se servira des conclusions acquises pour établir des ressemblances entre individus, sans que ce second temps soit nécessaire à la démarche. Il apparaît alors en effet secondaire, et nullement indispensable, de caractériser globalement telle personne comme hystérique, telle autre comme cas de névrose obsessionnelle, etc.⁷. Ce qui importe, c'est de repérer en ces personnes des *modes de fonctionnement typiques*. Il s'agit bien en effet de modes de fonctionnement, c'est-à-dire de modes spécifiques d'organisation diachronique et synchronique des processus psychiques. Ceci pose d'emblée qu'on étudie une structure, et en assure la cohérence sur une théorisation, car les dire « typiques », c'est les référer à des *modèles* de fonctionnement (le terme « modèle » doit ici être pris au sens de « schéma abstrait » à mettre en œuvre pour produire une telle organisation diachronique et synchronique). La tâche du chercheur, c'est donc : 1) étudiant

groupe peut être constitué par le fait que certains sujets réussissent à la fois A et B, d'autres B et F, etc. : le groupement des sujets ne correspond pas forcément, et de loin, au groupement des variables. Une méthode plus récente, dite d'« analyse des correspondances » (F. Benzecri) présente l'avantage considérable de donner simultanément les deux types de distinctions-groupements.

7. Je choisis ainsi mes exemples parce que l'approche fonctionnelle a marqué tout le développement de la psycho-pathologie depuis un demi-siècle, sous l'influence évidente de Freud.

des modes de fonctionnement dans leur concrétude personnelle, d'en *abstraire* des modèles; 2) d'appliquer ces modèles à de nouveaux cas pour en vérifier la validité ils doivent permettre de comprendre les modes de fonctionnement sur de nouvelles observations

Cette définition du modèle implique qu'il ne coïncide avec aucun individu c'est un outil conceptuel et théorique, non une réalité, quant au mode de fonctionnement qu'il décrit, peu importe qu'il se rencontre chez beaucoup de gens ou chez peu il suffit d'un cas unique pour que le mode de fonctionnement qui s'y observe appelle sa modélisation. En fait, bien entendu, on s'est surtout attaché à formuler des modèles qui correspondent à des modes de fonctionnement d'observation fréquente les phénomènes observés sont par exemple référés à des modèles décrits sous les termes «mécanismes obsessionnels», «défenses phobiques», «projection hystérique», etc., il est clair qu'alors on désigne ainsi des processus, et non des individus. Ce sont là des modèles partiels. On peut les regrouper en modèles plus larges. l'hystérie, la névrose obsessionnelle, etc. Ce qu'on définit alors, ce ne sont plus des groupes d'individus, répartis en classes nosographiques exclusives au sens discuté plus haut ce sont des ensembles de processus psychiques. Tel qu'on est ainsi conduit à le formuler, il se peut fort bien qu'un tel modèle d'ensemble ne corresponde à aucun cas «pur»; il n'en reste pas moins utile, précisément parce qu'il s'agit d'un modèle. Rien en fait n'empêche, et en fait la réalité y oblige, que, chez une personne donnée, on réfère certains aspects du fonctionnement à un premier modèle, d'autres à un autre modèle, etc. C'est ainsi que l'on procède lorsque, plutôt que de caractériser globalement une personne comme «une hystérique», on reconnaît et décrit chez elle l'importance de l'identification hystérique, ajoutant que cependant ses projections témoignent d'une faille psychotique mal réduite, un certain nombre de défenses obsessionnelles marquées par l'analité ayant pour fonction de maintenir le colmatage, etc. L'organisation psychique est alors décrite et comprise, globale-

ment, à l'intersection de plusieurs modèles, et c'est cette intersection qui définit la personne⁸. Rien n'interdit de rechercher ensuite si des combinaisons analogues s'observent plus souvent que d'autres, et de les constituer en familles; mais ceci vient au terme de la démarche, et non, à titre de postulat, à son origine.

On débouche ici sur un problème essentiel : que se passe-t-il, dans chaque cas personnel, à cette « intersection » ? autrement dit, comment comprendre l'organisation générale, dans un appareil psychique donné, de ces modes de fonctionnement qu'on a d'abord décrits et compris partiellement par référence à plusieurs modèles sectoriels ? Comment comprendre, dans sa cohérence et sa spécificité, le fonctionnement de l'ensemble ? et comment le comprendre, non pas de façon abstraite et chez l'Homme en général, mais beaucoup plus précisément et concrètement chez telle personne particulière ?

8. Il y a là la source de profonds malentendus entre psychologues et psychiatres ou psychanalystes, qui ont frappé de stérilité bon nombre de travaux utilisant une « méthode pathologique » trop simplement comprise comme méthode comparative de groupes. Typiquement, le malentendu est le suivant. Le psychologue se propose de faire apparaître un comportement caractéristique de tel groupe de malades à telle épreuve - disons par exemple des hystériques à une épreuve projective. Il demande au psychiatre responsable de tel service hospitalier (dans la réalité des pratiques de recherche c'est bien ainsi que souvent les choses se passent) de lui désigner un échantillon d'hystériques, entendant par là une collection d'individus équivalents au sein de cette classe. Ou bien le psychiatre, partageant cette optique nosographique, désigne un tel échantillon, et il y a fort à parier que celui-ci sera hautement hétérogène au regard des buts de la recherche projetée ; ou bien, ce qui est plus probable, il réagira dans l'optique des modèles fonctionnels ici décrits, mettant l'accent sur la diversité des cas : Mme X pourrait évidemment être considérée comme hystérique, *mais...* Ceci ne fait pas l'affaire du chercheur, qui demande un échantillon suffisamment nombreux et cependant homogène, car l'optique taxinomique qu'il a adoptée en fait un postulat nécessaire. Dès lors, ou bien le psychiatre refuse, et la recherche ne se fait pas, ou bien de guerre lasse il fournit une liste, mais sans confiance ni quant à la valeur de ce qu'il donne ni dans les résultats de la recherche ainsi amorcée. La coupure, voire l'hostilité, entre les catégories professionnelles en cause, se sont beaucoup alimentées de tels malentendus.

C'est se demander à quelles lois générales d'organisation on peut se référer. Le problème est difficile. Il ne peut selon moi se traiter que si l'on repart des principes énoncés dans le premier chapitre du présent ouvrage : la cohérence ne peut être établie qu'en considérant l'appareil psychique, dans son ensemble, comme une structure fonctionnelle. Ceci signifie qu'on ne peut articuler des modèles sectoriels qu'en se donnant un modèle d'ensemble de l'appareil psychique lui-même. C'est ce que Freud, toute sa vie, a tenté ; et, comme il s'agit du seul exemple que nous connaissions d'une telle tentative — à ce niveau d'ambition — il vaut la peine d'y insister quelque peu. Il est sans doute utile de rappeler, tout d'abord, qu'il avait consacré les vingt premières années de sa vie scientifique à des recherches d'anatomo-physiologie du système nerveux, puis en neurologie. Ceci a marqué toute l'axiomatique utilisée ensuite pour construire la psychanalyse, et reste central dans ses développements après Freud⁹. Freud en effet a toujours conçu la structure de l'appareil psychique comme un *système de transformations*. C'est bien parce que telle était sa visée que le rêve lui a fourni matière à la première formulation d'ensemble de son modèle¹⁰. En effet, dans le travail du rêve, le passage du contenu latent au contenu manifeste met en œuvre des procédés de condensation, déplacement, mise en images (le premier temps du travail du rêve), complétés par l'élaboration secondaire des produits du premier temps (second temps qui construit la « façade du rêve »). Ceci constitue bien un *système de transformations*, car aucune ne

9. F.-J. Sulloway (1981) a consacré un gros ouvrage à mettre en évidence l'importance du modèle biologique *fonctionnel* chez Freud (cf. également P.-L. Assoun, 1981). On trouvera en effet souvent dans son œuvre des modèles biologiques explicites (par exemple celui de l'arc réflexe), ou des analogies (la « boule protoplasmique », les « pseudopodes », etc.).

10. Si l'on excepte l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895) rédigée tout entière en langage (pseudo-)neurophysiologique, et dont les chapitres VI et VII de l'*Interpretation des rêves*, quatre ans plus tard, seront la traduction en langage psychologique.

s'opère indépendamment des autres. Elles sont interdépendantes parce que régulées par des lois d'ensemble : toute analyse de rêve le démontre, et c'est même la postulation de telles lois qui permet cette analyse, faute de quoi la polysémie des éléments, des « pensées du rêve », la rendrait impossible. Faute d'un tel postulat, on ne peut voir en effet dans le rêve que « du bruit et de la fureur », c'est-à-dire les produits dégradés, sans signification, d'une activité psychique de très bas niveau. A partir de ce cas princeps du rêve, Freud a généralisé son modèle (dans les chapitres VI et VII de la *Traumdeutung*) pour décrire comme structure (comme ensemble fonctionnel) la totalité de l'appareil psychique ; de ce fait même, celui-ci y est considéré comme un système de transformations.

Un tel système auto-régulé tend, par principe, à se conserver : c'est le principe d'homéostasie que Cannon avait défini au plan des fonctionnements biologiques. La résistance au changement en est la transposition et l'équivalent au plan des processus psychiques. On comprend peut-être mieux, dès lors, l'importance que lui accorde la technique psychanalytique : l'analyse des résistances porte très directement sur ces modes de fonctionnement qu'on tente de comprendre et, en accord avec les vœux déclarés du patient, de modifier¹¹.

Ainsi, pour répondre à notre question cruciale, « qu'est-ce qui fait que Pierre est Pierre ? », l'approche taxonomique classique, à laquelle avait porté spontanément le besoin de mettre de l'ordre qui caractérise l'esprit humain, apparaît comme une impasse. C'est évident sous sa forme première, où l'on recherchait une distribution des individus en classes exclusives organisées entre elles ; l'échec est alors patent au plan pratique, du fait de l'inclassabilité de la majorité des personnes,

11. Dans un article dont je reprends ici certaines formulations (Perron, 1981), je me suis attaché à montrer comment seule une telle conception « structurale » de la psychanalyse permet de comprendre certaines formulations surprenantes de Freud, par exemple sur la « dissolution » du complexe d'Œdipe (Freud, 1923).

et au plan théorique puisqu'aucune de ces tentatives n'a su s'asseoir sur un modèle de la personnalité. Il n'est pas difficile, a posteriori, de comprendre cet échec. La démarche est en effet alors parfaitement contradictoire : en déclarant que Pierre se définit par son appartenance à un groupe, elle le déclare exactement équivalent, sous l'angle des seules caractéristiques qui définissent ce groupe, à tout autre individu qui en fait partie. Autrement dit n'est alors retenu de Pierre que ce qui, précisément, ne lui est pas personnel. Le typologiste peut évidemment dire que cette spécificité sera étudiée au-delà de la réduction classifiante; mais par quels moyens? L'assouplissement différentialiste des typologies classiques a visé à parer à cette objection. La démarche devient alors en effet beaucoup plus souple; mais, répétons-le, deux objections majeures subsistent, qui tiennent à la juxtaposition kaléidoscopique à laquelle on est conduit, et à la pauvreté des assises théoriques. L'approche fonctionnelle est incomparablement plus puissante: elle utilise un modèle qui a fait ses preuves en biologie et qui s'avère également adéquat pour l'analyse des processus psychiques. Freud en a donné la démonstration éclatante; il n'est d'ailleurs pas le seul, puisqu'à cet égard l'analogie avec Piaget frappe¹².

12. Il faut à cet égard éviter un malentendu. On a souvent discuté du «biologisme» de Freud. S'il s'agit d'une accusation de réductionnisme, elle n'est guère fondée. Certes, Freud, du fait de sa formation et parce qu'il était inséré dans son temps, a toujours été tenté, en cas de difficulté, de se tirer d'affaire en invoquant le «Deus ex machina» de la «constitution», ajoutant volontiers des considérations sur la «phylogenèse». Il lui est arrivé d'écrire qu'un jour la psychanalyse serait caduque parce qu'une explication intégrale sur le plan biologique des mêmes phénomènes serait enfin trouvée. Mais toute son œuvre va contre ces propositions, et il ne se trouve plus guère aujourd'hui de psychanalystes pour les soutenir. Si par contre on entend par «le biologisme de Freud» qu'il a utilisé pour l'analyse des processus psychiques, avec une grande rigueur, des modèles scientifiques importés de la biologie, alors ceci est exact (cf. Sulloway, 1981, qui a particulièrement discuté ce thème du «réductionnisme freudien»).

2. DU NORMAL ET DU PATHOLOGIQUE

La «méthode pathologique» a exercé une véritable fascination, depuis un siècle environ, sur les esprits préoccupés de ces deux questions : comment fonctionne le psychisme humain ? comment fonctionne-t-il chez Pierre ? Mais il y a deux façons bien différentes de définir cette méthode. La première s'inscrit dans l'optique des oppositions catégorielles que construisaient les anciennes taxinomies, et en tant que telle elle a conduit à l'impasse. La seconde, qui relève non plus de la logique des classes mais bien de la logique des analyses fonctionnelles, s'avère au contraire d'une très grande valeur heuristique. On ne peut cependant bien la comprendre que si on analyse le pourquoi des impasses de l'approche précédente.

Théodule Ribot avait donné, à la fin du siècle dernier, une formulation de la méthode pathologique en psychologie qui a pesé jusqu'à nos jours d'un poids considérable¹³. La maladie, disait-il — et plus particulièrement la maladie mentale — est expérimentation naturelle : elle dissocie, fragmente, et produit ainsi une analyse qui serait irréalisable autrement, pour des raisons déontologiques mais aussi scientifico-techniques : car dans des ensembles aussi complexes, disposerait-on des scalpels nécessaires, où cliver ? La maladie, elle, dissocie selon des lignes de fracture qui révèlent l'organisation. Ribot reprenait là, en la transposant au niveau des processus psychiques, une idée antérieurement formulée par Hughlings Jackson au plan de la neurologie : la maladie déconstruit, en ordre régressif, ce que l'évolution avait construit au cours de l'ontogenèse ; elle révèle par là-même des structures plus simples, à la fois antérieures dans l'histoire et plus basales dans l'architecture du système complet. Allant plus ou moins loin dans cette voie de la désorganisation régressive, la maladie permet, lorsqu'on compare les cas les uns aux autres,

13. Cf. en particulier Dumas, 1924, t. II, chap. VI ; Duyckaerts, 1954 ; Reuchlin, 1969 ; Canguilhem, 1966.

de comprendre le système tout à la fois dans son histoire et dans sa structure. La thèse, manifestement d'inspiration évolutionniste sous l'influence de Darwin, a connu un succès considérable ; d'où sa transposition par Ribot au plan de la psychologie. Elle se heurte cependant à des objections majeures, sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Mais nous insisterons d'abord sur l'ambiguïté de son usage de fait pendant des décennies. D'une part, en effet, elle suppose la continuité du normal et du pathologique, puisque le second est régression à un état antérieur du premier ; d'autre part, dans ses usages de fait, elle a favorisé une opposition radicale des deux termes.

*A/ L'opposition du «fou» et
de l'«homme normal».*

Elle est profondément ancrée, et depuis longtemps, dans la conscience populaire. L'étymologie est ici bien instructive. Le fou, frappé de déraison, se situe hors des normes communes de pensée et de communication. Il délire, c'est-à-dire qu'il sort du sillon du sens commun et de la droite Raison («lira» = sillon). Il est aliéné, c'est-à-dire rendu Autre ; il ne s'appartient plus, et peut-être appartient à quelqu'un d'autre que lui-même : «alienatus» condense en effet les deux sens (le second a été fixé par l'usage juridique : est aliéné un bien cédé à quelqu'un d'autre qui en dispose comme de sa propriété). On voit comment un tel langage reprend et prolonge les idées médiévales sur la possession : le fou appartient au Malin ou à des puissances infernales, qu'il ait été capté à son corps défendant ou qu'il ait activement recherché cette situation (c'était tout le débat juridique des procès en sorcellerie). Peut-être en fait subit-il seulement une influence astrale maléfique (lunatique, il est victime d'un coup de Lune...). Quoiqu'il en soit, il est dément, privé de son esprit («mens») ; insensé, il a perdu les sensibilités élémentaires (de l'ordre de la vue, de l'ouïe, du toucher, de la douleur, etc.), mais aussi le «bon sens», et, plus fondamentalement, le *sens*

des idées et des choses, c'est-à-dire leurs liaisons correctes. Dès lors, livré au kaléidoscope de ses idées absurdes et de ses mouvements affectifs, il n'est plus qu'une outre vide, un sac plein d'air, ballotté au gré des caprices de l'environnement («folie» vient de «follis», sac ou ballon plein d'air).

Inutile sans doute de souligner à quel point ce réseau linguistique condense et surdétermine des aspects de la pathologie mentale que nous avons appris à distinguer. Mais cette condensation même est bien propre à conforter l'idée d'une opposition radicale entre le «fou» et l'«homme normal». On voit bien l'avantage qu'y trouve ce dernier : au contact de ces façons d'être Homme s'activent en lui des angoisses profondes, dont la réduction défensive prend banalement forme de contre-agression ; car le «fou» est, de par sa seule présence, vécu comme agression par l'homme qui se veut sain : qu'on l'enferme ! Double enfermement : physique, dans des institutions carcérales, et théorique dans des corps de doctrine qui se développent sur la base de ces pratiques et les justifient (tout le mouvement de l'«anti-psychiatrie» a visé à briser ce double enfermement). La réaction est évidemment projective : tout ceci est en lui, n'est pas en moi, ne doit pas être en moi¹⁴.

Ainsi, le «fou» est rejeté dans l'inhumain : il s'inscrit dans la plus radicale des typologies en classes exclusives¹⁵. Certes, le développement de la psychiatrie au cours du 19^e siècle a sensiblement assoupli cette opposition populaire. Ce ne fut cependant pas sans difficultés. En témoigne la théorie de la dégénérescence, développée dans la seconde moitié du 19^e siècle, en particulier par Morel, puis par Magnan. Sous l'influence évi-

14. L'échange projectif n'est pas à sens unique : certains psychotiques manifestent une redoutable capacité de perception des mouvements inconscients de leur vis-à-vis qui se veut «normal», et dont la réaction de contre-agression se trouve alors activée d'autant... Sur les processus de l'enfermement et leur développement historique, cf. M. Foucault, 1961.

15. Il faut rappeler que le régime nazi a assassiné des malades mentaux sous cette justification, également alléguée pour tuer des Juifs, des tziganes, etc. : ce ne sont pas des êtres humains.

dente de l'évolutionnisme (Darwin, mais surtout Lamarck), la théorie s'énonçait à peu près comme suit¹⁶. Il existe dans certaines familles une tendance au relâchement des idées et des conduites : idées fantasques, instabilité professionnelle, légèreté des mœurs, etc. Or on observe dans ces lignées familiales que le tableau s'aggrave à chaque génération. On passe ainsi de vies mal réglées, avec troubles de l'humeur, indécidatesses, etc., à des états névrotiques, puis psychotiques, et enfin démentiels qui mettent un terme à la lignée. La dégénérescence est supposée à support organique, à transmission et aggravation héréditaire, mais à manifestations d'ordre à la fois moral et psychiatrique. Littéralement, ces lignées se « laissent aller » à relâcher ce qui, durement acquis au cours de l'Histoire, fait la noblesse de l'homme ; elles retournent à l'inhumain. Une telle conception est aujourd'hui tout à fait abandonnée par les spécialistes ; sa persistance dans les opinions populaires n'en est que plus frappante¹⁷.

L'idée de la maladie mentale comme expérimentation naturelle pouvait, dans la version de Ribot, inciter à poser la continuité du normal et du pathologique ; cependant la pesée de ces attitudes a été telle qu'en fait de nombreuses recherches dites objectives, procédant par comparaison de groupes, ont parié sur l'opposition d'un groupe de « malades » et d'un groupe de « normaux » posés comme tout à fait distincts. Il y a plus :

16. Cf. Alexander et Selesnick, 1972, et Pichot, 1983.

17. Elle a connu des développements étonnants du côté de la criminologie (Lombroso, au début de ce siècle, s'était fait un nom en décrivant les « criminels dégénérés »), mais aussi dans la théorisation des déficiences mentales. Lorsque Langdon Down décrit en 1866 le syndrome du « mongolisme », il adopte ce terme parce que le faciès de ces sujets présente un aspect « asiatique ». Ceci allait de pair avec l'idée — ici encore sous l'influence d'un Darwin qui n'en pouvait mais... — d'une hiérarchie des races : un tel sujet régresse par accident à des caractéristiques d'une « race » moins évoluée que la race blanche... L'idée fut vite abandonnée. En 1924 encore, cependant, un certain Crookshank se fit un succès avec un livre-cri d'alarme qui la reprenait, sous le titre « Les Mongols parmi nous »... (cf. Kanner, 1964, et Perron, 1969a).

ces groupes sont *esperés* distincts au plan technique, on s'efforce alors de mettre en evidence la différence maxima (de deux moyennes pour telle variable, de deux fréquences pour telle caractéristique, etc) La technique accentue au maximum une coupure dont elle se conforte au plan théorique Ainsi se trouve écarté du regard tout ce qui pourrait permettre de comprendre un dérèglement fonctionnel par les lois mêmes de la fonction, et inversement de déduire ces lois des dysfonctionnements

*B/ L'idée du pathologique exagération
du normal*

G Canguilhem (1966) a consacré un ouvrage maintenant classique à ce problème du normal et du pathologique Il y rappelle la considérable pesée historique d'un principe d'abord énoncé, au début du 19^e siècle, par Broussais, ensuite intégré par Auguste Comte dans sa philosophie scientifique, puis illustré avec vigueur par Claude Bernard Ce principe pose la continuité du normal et du pathologique en affirmant que toute maladie est déviation en *hypo* ou en *hyper* d'une fonction normale L'analyse des faits pathologiques, simples grossissements de faits normaux, permet d'énoncer les lois qui régissent ces derniers, elle constitue donc une technique de choix pour la physiologie Celle-ci, en retour, permet de comprendre intégralement les phénomènes pathologiques La maladie est bien expérimentation naturelle, mais elle l'est sous cet angle des variations quantitatives l'optique est donc bien différente de la conception structurale-génétique définie un peu plus tard par H Jackson puis Th Ribot De nombreux auteurs ont par la suite tenté de concilier ces deux conceptions sous le signe commun de l'idée d'expérimentation naturelle

On voit à quel point l'idée du pathologique exagération du normal a pu séduire en psycho-pathologie le maniaque, le dépressif, le paranoïaque, etc , semblent en effet, au regard naïf, accentuer caricaturalement des tendances (excitation, tristesse, interprétation d'influen-

ces malveillantes, etc.) d'observation banale et que chacun peut repérer en soi-même. On voit aussi comment la «méthode pathologique», dans la version discutée plus haut, a pu en appuyer sa recherche des différences maxima, en termes quantitatifs, entre «malades» et «normaux».

Cependant, si le pathologique n'est que variation en *hypo* ou en *hyper*, déviation de la «norme» qui définit le «normal», qu'est-ce que la norme? On ne peut sans doute mieux faire ici que de résumer la très claire argumentation de Canguilhem. Il faut tout d'abord reconnaître la considérable valorisation du terme : l'opposition maladie/santé redouble celle du bonheur et de la souffrance, du Bien et du Mal. Qui ne souhaiterait être bien portant plutôt que malade, normal plutôt qu'anormal? Ceci admis, il convient de distinguer trois sens au moins du terme «normal» :

— est «normal» ce qui est fréquent; s'il s'agit d'un paramètre, normale et moyenne se confondent. Si ce sens usuel n'est guère récusable, on en voit bien les difficultés : dira-t-on que la mort par inanition est «normale» au Sahel, ou que la fièvre est «normale» dans une population frappée par la grippe, sous prétexte que ces phénomènes sont fréquents?

— est «normal» ce qui obéit à une norme, à une règle. Enoncé isolément, ce sens n'en est pas un, car il est quasi-tautologique : est normal ce qui est normal, c'est-à-dire suit une règle; au demeurant, la maladie suit des règles : on ne peut sans contradiction la dire «normale»¹⁸.

18. La confusion des deux premiers sens est constante, et favorisée par la surcharge des valeurs du Bien et du Mal. En témoignent les pédagogues qui déplorent que, de nos jours, la majorité des enfants soient inférieurs à la moyenne... Si en sont données pour preuves des notes scolaires, c'est bien évidemment qu'alors on désigne comme «moyenne» (10) ce qui n'est que le centre d'une échelle de valeurs (la notation 0-20), qui définit une norme scolaire. La confusion est aggravée, dans des travaux plus techniques, par le fait qu'on désigne souvent la distribution gaussienne comme «distribution normale».

— est «normal» ce qui est normatif, autrement dit, le fonctionnement «normal» de l'organisation biopsychique se définit par son pouvoir de faire prévaloir des règles, ou plus précisément des regulations. Canguilhem a beaucoup insisté sur ce point, ceci rejoint une des thèses majeures du présent ouvrage, nous en traiterons donc un peu plus en détail.

C/ Normativité et structures

«La vie est en fait activité normative» (Canguilhem, *op. cit.*, p. 77) autrement dit, ce qui, fondamentalement, la définit, c'est qu'elle instaure un *ordre*, d'un niveau bien supérieur à celui qui peut au mieux s'observer dans le cas de la matière inanimée (dans l'ordonnement régulier des cristaux par exemple cf. Atlan, 1979). Si l'entropie est la tendance à l'étalement de l'énergie, à sa dissipation, au désordre, la vie inverse radicalement cette tendance. Dire que la vie est normative, c'est la définir par son pouvoir organisateur. Tout organisme vivant, si élémentaire soit-il, se délimite comme un «intérieur» séparé d'un «extérieur» par une membrane. Cet intérieur se constitue en système, c'est-à-dire se donne un double jeu de regulations qui régissent, d'une part l'équilibration interne des parties constitutives du système, et d'autre part ses échanges avec l'extérieur (échanges énergétiques et biochimiques, la balance doit rester positive). C'est ce que Canguilhem appelle le «pouvoir normatif du vivant». Il impose ses règles. Ceci reprend des idées développées auparavant, en particulier par K. Goldstein (1951, cf. aussi Merleau-Ponty, 1942) la maladie est désorganisation, désordre, dégradation de l'ordre vital, mais la conception est ici bien différente de celle de Jackson. Il n'y a pas simplement, en effet, régression à un ordre élémentaire antérieur, libération de structures archaïques par dissolution de structures postérieures et supérieures, il y a désorganisation *et* réorganisation selon un nouvel équilibre, selon de nouvelles normes. Ainsi deux phases se succèdent : celle de la désorganisation pathologique,

période de choc, de «stress», de reactions catastrophiques, et le danger est alors maximum; puis, si l'organisme survit, une période de réorganisation qui en règle générale n'est pas simple restauration de l'ordre ancien il y a instauration de nouvelles normes, correspondant à un fonctionnement rétréci, dans une moindre marge de variations possibles du milieu «Ce qui caractérise la santé, c'est la possibilité de dépasser la norme qui définit le normal momentané, la possibilité de tolérer des infractions à la norme habituelle et d'instaurer des normes nouvelles dans des situations nouvelles (...) la santé, c'est une marge de tolérance des infidélités du milieu.» (Canguilhem, *op cit*, p 130) «Inversement, le propre de la maladie, c'est d'être une réduction de la marge de tolérance des infidélités du milieu » (*ibid*, p 132). «La maladie est encore une norme de vie, mais c'est une norme inférieure en ce sens qu'elle ne tolère aucun écart des conditions dans lesquelles elle vaut, incapable qu'elle est de se changer en une autre norme Le vivant malade est normalisé dans des conditions d'existence définies, et il a perdu la capacité normative, la capacité d'institution d'autres normes dans d'autres conditions.» (*ibid*, p 120) La maladie instaure une autre «allure de la vie», car ses suites supposent une réorganisation. Comment, sur quel mode, avec quelle marge d'équilibration fonctionnelle et adaptative? «Il existe une forme d'adaptation qui est spécialisation pour une tâche donnée et dans un milieu stable, mais qui est menacée par tout accident modifiant ce milieu Et il existe une autre forme d'adaptation qui est indépendante à l'égard des contraintes d'un milieu stable et par conséquent pouvoir de surmonter la difficulté de vivre résultant d'une altération du milieu.» (*ibid*, p 197). L'organisme diabétique est-il «normal» ou non? il est clair qu'ainsi posée la question ne peut recevoir aucune réponse il est «normal», c'est-à-dire équilibré et adapté, tant que le trouble de base reste équilibré par un traitement correcteur poursuivi en permanence, dans des conditions de vie qui le permettent, hors de cette adaptation à un milieu et d'un milieu

etroitement défini, le sujet est rapidement menacé de mort. Sa marge adaptative aux variations du milieu est considérablement réduite, et du même coup ses possibilités d'équilibration interne. On peut citer bien d'autres exemples au plan du fonctionnement physiologique, mais aussi à celui du fonctionnement psychique. Pour n'en citer qu'un, évident, un déficient mental moyen peut apparaître normal dans un environnement protégé, qui s'applique à réduire les variations qui exigeraient une gamme étendue de réponses adaptatives, la même personne apparaît «anormale» hors de ce milieu, dès que des variations plus amples, plus complexes et pour elle imprévisibles débordent sa gamme adaptative. Peut-on pour autant dire cette personne «malade»? Sans doute non. l'exemple montre bien que l'opposition du normal et du pathologique devient dans cette perspective de valeur douteuse, penser en termes de pouvoir normatif, de marges adaptatives, etc., est beaucoup plus riche et plus efficace. C'est penser en termes de systèmes et de structures.

Un tel mode de pensée permet de sortir des impasses de la discontinuité, impasses inévitables lorsque l'opposition du normal et du pathologique est d'emblée posée en termes tels que plus rien ne peut venir la réduire¹⁹. Il ne faut pas pour autant tomber dans les illusions symétriques de la continuité, et nier l'idée même de fonctionnement pathologique. Certes, on postule alors une gradation continue depuis la marge adaptative maxima de l'organisme dont le «pouvoir normatif» est entier jusqu'à la restriction sévère dont souffre l'organisme limité quant à ses possibilités de rééqui-

19 Et dont les méfaits pratiques en particulier institutionnels, doivent être soulignés. En témoigne la distribution des difficultés de l'enfance en «problèmes médicaux et psychiatriques», d'une part, et «problèmes éducatifs et psycho-pédagogiques» d'autre part, selon la définition professionnelle des personnes et institutions qui s'occupent de l'enfant. En fait, bien souvent, un même enfant sera classé sous l'une ou l'autre de ces deux rubriques par le hasard des filières de consultation et de prise en charge.

bration et quant à sa tolérance aux «infidélités du milieu». On ne doit pas pour autant oublier qu'il existe des phases de crise, de désorganisation aiguë, et des modes aberrants de réorganisation : ce sont les deux versions majeures de ce qu'il est convenu d'appeler les «états pathologiques»²⁰, réunissant trois critères : la désadaptation, sinon à un milieu de vie très particulier ; le déséquilibre fonctionnel ; la souffrance. On est alors conduit à une opposition encore plus générale, celle des structures ouvertes et des structures fermées — ou plutôt, on est conduit à discuter en termes de degrés de fermeture ou d'ouverture du système (cf. von Bertalanffy, 1973 et 1982).

3. LES DESCRIPTEURS FONCTIONNELS

A/ La notion de conflit

On ne peut tout avoir, on ne peut tout se permettre... Cette proposition de bon sens constitue sans doute un bon point de départ si l'on s'interroge sur la structure d'ensemble de la personnalité, sur ses modes d'équilibration. Ce fut en tous cas le point de départ de Freud ; il en reste bien près aux origines de la psychanalyse, c'est-à-dire dans les *Etudes sur l'Hystérie* de 1895 (et les articles de 1896 sur l'étiologie de l'hystérie et sur les «psychonévroses de défense»). A cette époque en effet, la psychanalyse naissante peut paraître assez simple : à la satisfaction du désir sexuel s'opposent des interdits massifs formulés par la culture et imposés par les parents : le conflit est d'abord celui qui oppose la tendance à la satisfaction individuelle et la répression collective (ce qui explique, dit au passage le Freud de cette époque, que les névroses soient plus rares dans les «basses classes de la société» : la morale y est moins

20. Pour n'en prendre qu'un exemple, l'adolescent qui traverse une phase de décompensation psychotique aiguë, puis se réorganise en structure psychotique stabilisée correspond successivement à ces deux acceptions du terme.

rigide...). Ce serait cependant tomber dans la caricature que de réduire à cela la psychanalyse, même naissante. En effet, d'emblée, Freud admet deux postulats essentiels :

1/ ces interdits sont internalisés, c'est-à-dire qu'ils s'inscrivent très tôt dans la structure psychique du sujet. Dès lors, la tendance à la satisfaction du désir éveille des «représentations inconciliables», c'est-à-dire des évocations chargées en affects pénibles, de l'ordre de la culpabilité, des dommages causés à soi-même et aux figures parentales, de la punition, etc. Le conflit est interne.

2/ il est si pénible que se met à l'œuvre le travail du refoulement, qui vise à en rendre les termes inconscients; c'est-à-dire à cacher au sujet lui-même la nature du désir qui l'anime et des actes qui en offriraient satisfaction, sous forme de «rejetons» du refoulé, c'est-à-dire de satisfactions déguisées. Il n'est pas rare cependant que subsistent un malaise, voire une angoisse, dès lors inexplicables pour le sujet lui-même, et qu'il tente de nier en déclarant ces affects irrationnels. Il y parvient plus ou moins... Plus intense est le conflit, c'est-à-dire plus violent le désir²¹ et plus rigides les barrières qui s'opposent à sa satisfaction, plus soutenu et compliqué le travail de transformation et de déguisement : c'est la formation de symptômes. Ceci survient en particulier lorsque le drame est préparé au cours de l'enfance par une séduction (entendre : un événement où l'enfant s'est trouvé l'objet de pratiques sexuelles sur l'initiative d'un adulte) : telle est l'étiologie de l'hystérie.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler comment a évolué par la suite la théorie du conflit, car ce serait faire l'histoire de la psychanalyse, et du même coup tenter

21. Violence que Freud référera toujours, d'une façon qu'il faudrait discuter, à une «base constitutionnelle» : il y a, dit-il, des individus chez qui une revendication pulsionnelle intense procède directement d'une intensité libidinale particulière, c'est-à-dire, en dernier ressort, d'une biologie vigoureuse...

d'en restituer l'équilibre theorique general²². Bornons-nous à souligner deux points majeurs

a/ Le premier concerne la profonde revolution théorique operée après que se soit effondree, aux yeux de Freud lui-même, sa theorie etiologique de l'hystérie. Le 21 septembre 1897, il ecrit à son ami Fliess «Je ne crois plus à ma *neurotica* (...) la surprise de constater que dans chaque cas il fallait accuser le père de perversion (...) une telle généralisation des actes pervers commis envers des enfants semblait peu croyable (...) il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité, de sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect (...) le fantasme sexuel se joue toujours autour du thème des parents (...) je ne sais plus où j'en suis...» (*in Naissance de la Psychanalyse*, p. 191). Cette invocation du fantasme — dont Daniel Lagache a pu écrire qu'il constituait, bien plus que la sexualité, le scandale de la psychanalyse — conduisit à une profonde reconversion théorique, que Freud caractérisera clairement trente ans plus tard «Sous la pression de mon procédé technique d'alors, la plupart de mes patients reproduisaient des scènes de leur enfance, scènes dont la substance était la seduction par un adulte. Chez les patientes, le rôle du séducteur était presque toujours dévolu au père (...) Quand je dus cependant reconnaître que ces scènes de séduction n'avaient jamais eu lieu, qu'elles n'étaient que des fantasmes imaginés par mes patients, imposés peut-être par moi-même, je fus pendant quelque temps desespéré (...) lorsque je me fus repris, je tirai de mon experience les conclusions justes : les symptômes névrotiques ne se relaient pas directement à des événements

22 On peut se reporter aux deux textes d'histoire du mouvement psychanalytique publiés par Freud lui-même (1914a et 1925a), et, concernant la théorie, aux textes de 1915 groupés en français sous le titre *Metapsychologie*, au texte de 1923 intitulé *Le Moi et le Ça*, ainsi qu'à *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, 1926

réels, mais à des fantasmes de désir.» (Freud, 1925a, pp. 43-44). Dès lors, le lieu essentiel du conflit, c'est le fantasme, et il se joue surtout de façon inconsciente²³.

b/ Le «grand tournant» des années 1920 a conduit à une reformulation de la notion de conflit qui prend en certains passages une dimension épique : le combat est fondamentalement celui de la Vie et de la Mort (c'est la «seconde théorie des pulsions»), et il fait rage entre les trois instances de la «seconde topique», le Ça, le Moi et le Surmoi. Le Moi, tiraillé entre les impératifs de l'adaptation au monde environnant, les exigences du Moi et celles du Surmoi qui en est l'émanation, apparaît comme «une pauvre créature devant servir trois maîtres et subissant, par conséquent, la menace de trois dangers, de la part du monde extérieur, de la libido du ça et de la sévérité du surmoi (...) comme être de frontière, le moi veut faire la médiation entre le monde et le ça, rendre le ça docile au monde, et rendre le monde, par le moyen de ses actions musculaires, conforme au désir du ça (... dès lors) le moi est bien le véritable lieu de l'angoisse.» (Freud, 1923a, pp. 271-273).

Il ne faut pas s'abuser sur ces formulations, et réduire le psychisme au théâtre d'une bataille où s'affonteraient trois petits personnages. Le psychisme est construit sur et par le conflit ; en tant que système, il se différencie et s'organise en sous-systèmes qui gèrent ce conflit. Ce qui est décrit là, c'est le jeu des processus

23. Cette reconversion freudienne où l'on peut situer la véritable naissance de la psychanalyse, est un remarquable exemple d'honnêteté scientifique. Là se sont ouverts tous les doutes qui n'ont jamais cessé par la suite de hanter Freud quant à la nature des «réalités», la réalité psychique et celle du monde extérieur (cf. D. Braunschweig, 1971). Freud est bien loin du personnage dogmatique que voient en lui des lecteurs hâtifs ; il n'a jamais cessé d'être habité de doutes contre lesquels ses affirmations mêmes, lorsqu'elles se font dogmatiques, sont évidemment des formations réactionnelles (Perron, 1982).

qui traduisent sa constante recherche d'équilibration de forces tensionnelles²⁴.

B/ La notion de défense

Le refoulement joue un rôle central dans cette recherche d'équilibration. Le schéma de base est en fait fort simple. Que peut faire un organisme en proie à une excitation dont la source lui est extérieure? Si cette excitation est agréable et annonce une satisfaction, il y a approche et consommation. Si elle est pénible il y a mise à distance: l'organisme fuit ou éloigne la source d'excitation (on pourrait à cet égard rapprocher de ce schéma freudien certaines formulations de Kurt Lewin dans ses *Principes de Psychologie Topologique*, 1936). Supposons cependant que la source de l'excitation soit interne. L'alternative est en fait la même. Si l'excitation peut être apaisée de façon agréable, l'organisme produit l'activité qui procure cette satisfaction, le plus souvent en utilisant quelque chose du monde extérieur qui le permet. Supposons cependant que cette satisfaction (cette «réduction de tension») ne puisse survenir, soit qu'aucune activité consummatoire ne soit possible, soit qu'elle apparaisse interdite. Alors reste la

24. Le langage introduit en la matière un piège dont il faut se méfier. En effet, désigner les sous-systèmes en cause par des substantifs favorise cette idée qu'il s'agit de personnages autonomes, surtout si l'on écrit les termes avec une majuscule initiale comme s'il s'agissait de prénoms (*le Ça*, *le Moi*, *le Surmoi*). Sans doute Freud a-t-il écrit ainsi. Il faut cependant bien comprendre que jamais il n'a versé dans l'imagerie simpliste. Dans le texte cité plus haut (le moi «pauvre créature devant servir trois maîtres...») il ne s'agit que d'un procédé d'exposition didactique qui utilise une illustration analogique (procédé qu'utilise souvent Freud: cf. les *Cinq Leçons sur la Psychanalyse*, 1910, *l'Introduction à la Psychanalyse*, 1916-17, les *Nouvelles conférences*, 1932). Il s'agit en fait de décrire des *processus* qui caractérisent le fonctionnement de sous-systèmes (les «instances»); peut-être faudrait-il, en toute rigueur, n'utiliser jamais que des verbes et des adjectifs, parler par exemple de processus inconscients et jamais de l'Inconscient. Le substantif cependant reste commode, si l'on évite la réification naïve, pour désigner un ensemble de processus de même type.

mise à distance, la fuite. Comme la source extérieure pénible était mise à distance en augmentant la distance extérieure, la source intérieure est mise à distance en augmentant la distance intérieure : c'est le refoulement, qui crée et réalimente sans cesse un intérieur de l'intérieur, l'inconscient. Le refoulement joue évidemment de façon élective sur ce qui est interdit parce qu'alors, en-deçà de l'acte consommatoire, c'est le désir lui-même, en tant qu'ensemble de représentations et d'affects référés à une ou des images de personnes, qui se trouve frappé d'interdit. Il importe dès lors d'en supprimer le mouvement à la source : le travail du refoulement est lui-même inconscient. Il reste cependant repérable au malaise, voire à l'angoisse, qu'éprouve le sujet et qui lui semblent inexplicables – ou que son besoin d'explication rattache à de fausses causes –, et aux «rejetons» que le refoulé, dans son désir de satisfaction quand même, tente constamment d'infiltrer dans la vie psychique, sous forme de représentations déguisées, et dans la motricité. Ces rejetons vont de menus incidents de la vie quotidienne (lapses, oublis, actes manqués, etc.) jusqu'à des symptômes pathologiques gravement desadaptants.

Tel est le schéma de base, simple on le voit, même si son développement théorique s'avère riche en difficultés²⁵. L'une de ces difficultés peut être énoncée comme suit. Le refoulement se définit comme mode de traitement du conflit, mais en est-il d'autres? La question n'est pas purement théorique, et ne saurait recevoir, sous couleur de clarification, une réponse conventionnelle. Il s'agit en effet de définir les meilleurs descripteurs de la *réalité* du fonctionnement psychique en tant

25 Ceci est l'essentiel du schéma, donne ici de la façon la plus simple possible et avec le minimum de jargon, y est cependant fait référence à la pulsion, sa source son objet, ses destins cf Freud, in *Metapsychologie*, «Pulsions et destins des pulsions» (1915), et «Le Refoulement» (1915). On trouvera un essai de discussion générale du problème dans *Le Refoulement*, rapport préparé collectivement sous la direction de Claude Le Guen pour le 45e Congrès des Psychanalystes de Langue française, 1984 (à paraître, in *Revue française de Psychanalyse*)

que tentative permanente d'équilibration du conflit, une réalité elle-même définie comme ensemble de faits observables. La théorie n'a de sens et d'intérêt que par rapport à la clinique, que pour autant qu'elle construit en structure intelligible des faits d'observation. En l'espèce, la question est donc : lorsqu'on tente de comprendre la structure du fonctionnement psychique d'une personne donnée, en considérant cette structure comme mode particulier d'équilibration des conflits qui l'animent, peut-on y parvenir pour toute personne, sur la seule base des processus du refoulement ? il n'est pas possible de discuter ici de ce problème difficile de façon suffisamment détaillée, nous indiquerons seulement le principe d'une solution possible, en situant brièvement, par rapport au refoulement, le déni d'une part, la négation d'autre part.

On observe dans certains cas une tentative d'élimination radicale du conflit lorsque celui-ci risque de se manifester et de se développer sur la base d'une perception angoissante : c'est le déni (*Verwerfung*), que Freud avait tenté de définir dans la dernière période de son œuvre. Il est trop rapide de dire, reprenant certaines de ses formulations, qu'alors la perception est annulée, il est plus exact de dire que ce qui est annulé, c'est la *signification* de cette perception (cf. Perron, 1983). Reprenons en effet l'exemple princeps de Freud, qui fait du déni une opération normale chez le petit garçon en phase œdipienne : ce que celui-ci déclare lorsqu'il découvre la « différence anatomique entre les sexes », ce n'est pas « je ne vois pas que cette petite fille n'a pas de pénis », mais bien « ce que je vois n'a pas de sens, pas d'intérêt, je ne vois pas rien ». C'est la façon la plus radicale d'éviter le conflit (en ce cas axé sur l'angoisse de castration), et de fuir tous les développements auxquels conduirait son traitement par le refoulement. Le déni ainsi défini est donc repli défensif, mouvement régressif. S'il persiste et devient un mode de défense majeur du sujet, on en saisit les conséquences : ce n'est pas sans amputation grave du fonctionnement de la pensée, y compris de ses mécanismes proprement cognitifs,

qu'on peut déclarer «ceci n'a pas de sens». Lorsque ce procédé s'installe, il peut conduire à l'instauration, au sein du psychisme, d'un double système, l'un où quelque chose est nié (ceci n'est pas vrai, n'a pas de sens, n'existe pas), l'autre où la même chose est admise (ceci est vrai, existe), la contradiction même étant ignorée c'est le «clivage du moi». Toute la réalité, sur ses deux versants – la réalité psychique, la réalité du monde – est alors fragmentée en parties hétéroclites, et reconstruite de façon à maintenir la séparation. C'est ce qu'on observe dans certaines psychoses de l'adulte.

Tout autre est le mécanisme de la négation, qu'on peut définir avec Freud comme «admission partielle du refoulé», début de sa reconnaissance explicite. Quand en effet quelqu'un nie une pensée qui vient de lui venir (vous pensez peut-être que cette personne dont je parle est ma mère, mais non, ce n'est pas ma mère), c'est bien qu'elle vient de lui venir, il suffit d'ailleurs en général de souligner cette évidence pour qu'elle soit admise (cf. Freud, 1925b). La dénégation, dans ces conditions, marque bien un début d'admission de quelque chose qui se trouvait jusque-là refoulé, elle amorce un processus qui, à être poursuivi par un travail d'analyse, ouvre tout un mouvement progredient de réélaboration de ce qui jusque-là était méconnu, à l'opposé du déni défini comme mouvement régressif. Par la négation, le conflit se fait contradiction, c'est tout le progrès de la pensée logique qui devient alors possible.

On peut désigner comme «défenses» l'ensemble de ces processus, dont ceci ne donne qu'un bref aperçu. Il faudrait, pour en préciser le jeu, discuter du rôle de l'identification, du métabolisme introjection-projection, de mécanismes plus localisés tels que l'isolation, etc. Mais ceci nous entraînerait trop loin, notre but n'étant ici que de partir de la notion de conflit pour montrer, sur quelques exemples, comment les modes de structuration de la personne peuvent être compris comme résultant de modes de traitement du conflit. Un dernier point, majeur, doit cependant être souligné en ce qui concerne le jeu des défenses. c'est, comme la langue, la

meilleure et la pire des choses. A réordonner ainsi les opérations défensives sur l'axe de la régression et de l'organisation progrédiente, on met en effet en lumière leur double fonction. Elles limitent et délimitent. Elles *limitent* dans le sens d'un amoindrissement de la liberté du fonctionnement psychique. Lorsqu'elles se font, sur la base de conflits trop intenses, de plus en plus compliquées et rigides, elles occultent, aux yeux mêmes du sujet, une part croissante de sa propre vie psychique ; elles le livrent désarmé à des représentations, des affects et des comportements répétitifs par où le refoulé fait retour et qui, rationalisés ou non, risquent fort d'être désadaptés ; par là se développent de considérables tensions avec l'entourage, qui ne peuvent guère être évitées que par une amputation sévère des satisfactions jugées permises et des relations interpersonnelles. Mais par ailleurs les défenses *délimitent*, en ce qu'elles permettent de rendre inactuels des conflits qui sans elles paralyseraient tout le fonctionnement. Ceci est particulièrement clair à deux moments cruciaux de la psychogenèse où il est vital de réduire l'angoisse. Le premier moment est celui qui voit la réduction des angoisses archaïques de la première enfance, celles sur lesquelles avait insisté Melanie Klein. Faute de cette réduction en temps opportun, le sujet reste livré à des angoisses si insupportables que se déclenchent d'autres mécanismes de lutte, conduisant à une structuration tout à fait anormale de la personne. ce sont les psychoses infantiles, dont le cas sera envisagé dans le chapitre suivant. Le second moment majeur est celui du drame œdipien. La banalisation de la notion ne doit pas faire oublier l'intensité des conflits que peut alors vivre l'enfant, et leur charge d'angoisse. Ici encore doivent intervenir des défenses efficaces, condition d'une évolution heureuse ; il n'est pas exagéré de soutenir que le développement cognitif en dépend pour une large part. Tout le mouvement évolutif tend en effet à réduire le jeu des « processus primaires », par où le sujet se trouve livré au surgissement incontrôlé de l'affect et du fantasme, et à faire prévaloir des « processus secondaires » définis par leur fonc-

tion de liaison, de délai, de détour (on remarquera que ces mêmes termes sont souvent évoqués, dans un tout autre registre théorique, pour définir l'intelligence); et pour faire prévaloir, par ce travail, le «principe de réalité» sur le «principe de plaisir-déplaisir»²⁶.

4. DEUX MODES D'EQUILIBRATION PERSONNELLE

Sur la base de ces principes généraux, nous comparerons deux modes différents d'équilibration personnelle, en entendant par là la façon dont se réalise en une personne donnée l'ensemble des compromis entre pulsions et défenses, compte tenu des cadrages sociaux. Il s'agit d'un mode général de fonctionnement de la personne considérée, qui ne peut être compris que par référence à un modèle d'ensemble (intégrant des modèles partiels); ce sont deux de ces modèles d'ensemble qui sont brièvement présentés ci-après. Rappelons qu'il s'agit de structures, qui ne peuvent être comprises que produites par une histoire, dont les grandes lignes ont été rappelées plus haut (chap. II, III, IV). Ces deux modèles sont ceux qui ont été construits à partir de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle. Ils ont été construits dans le champ de la psychanalyse, et nous les présenterons comme tels.

A/ Le modèle de l'hystérie

Historiquement le premier construit par Freud, c'est le modèle princeps. On y retrouve donc l'essentiel de ce qui a été rappelé dans les pages qui précèdent; à savoir, au cœur du modèle, l'idée de conflits où s'opposent à la poussée du désir des obstacles mis en œuvre par le refoulement qui rend inconsciente, avec les termes du conflit, l'opération défensive elle-même. Les rejetons

26. Cf. Freud, 1911. J'ai tenté de mettre en évidence quelques aspects de ce mouvement évolutif en analysant des récits produits par des enfants (Perron, 1975a, 1975c, 1976a).

les plus visibles du refoulé, ce sont, dans le cas de l'hystérie «classique» (celle de la fin du 19^e siècle, car les temps ont bien changé...), des symptômes spectaculaires : anesthésies, paresthésies, paralysies, émotions dramatiquement exprimées, etc. Il s'agit bien d'expressions de conflits intenses; d'emblée, Freud avait affirmé cette thèse, devenue centrale pour toute approche psychanalytique des névroses, et au-delà pour toute psychopathologie dynamique. Il l'avait affirmée en opposition à Pierre Janet, et, ce qui est peut-être moins connu, à Breuer. Janet en effet avait développé une conception de l'hystérie selon laquelle il s'agit de personnes qui souffrent d'une faiblesse du «tonus mental» telle que la vie psychique tend à se morceler en parties distinctes mal raccordées les unes aux autres, ceci pouvant aller jusqu'à des «consciences multiples», où la «conscience principale» du sujet peut ignorer les véritables déterminants, venus d'ailleurs, d'actes dont pourtant elle s'affirme l'agent (cf. Prévost, 1973). C'était situer le problème dans une ligne de pensée illustrée auparavant par les conceptions sur la dégénérescence (cf. *supra*, paragr. 2) : les hystériques sont de pauvres filles, faibles par déficit constitutionnel de la force de synthèse psychique. Breuer, avec qui Freud avait publié en 1895 les *Etudes sur l'Hystérie*, avait par ailleurs postulé la possibilité de moments de relâchement psychique, créant un vide relatif de la conscience tel que les représentations et les émois qui surviennent alors ne s'articulent pas à l'ensemble de la vie consciente, mais tendent à s'agréger à des représentations et des émois survenus antérieurement dans des états analogues; d'où la formation d'ensembles psychiques coupés les uns des autres. Dans leur période de travail commun, Freud accepta d'abord cette thèse, qui présentait à ses yeux le grand mérite de permettre une compréhension historique de la genèse du trouble. En fait, il ne l'accepta que du bout des lèvres, et ce désaccord fut la raison la plus évidente de leur séparation (cf. Jones, t. 1, 1958). Comme celle de Janet, cette thèse mettait l'accent sur la faiblesse là où Freud voulait mettre

l'accent sur la force, sur l'intensité du conflit (cf. Freud, 1910, chap. I et II). Ce n'est qu'ainsi, en effet, qu'on peut rendre compte du très complexe travail de transformation qui conduit à la formation des symptômes, à leur multiplicité, à leur constante transmutation. Si dans les premiers temps on pouvait crier victoire à la disparition d'un symptôme majeur (par hypnose, puis par catharsis et abréaction sans hypnose), il a vite fallu se rendre à l'évidence : si l'on ne s'intéresse qu'à eux, les symptômes repoussent : a-t-on supprimé une toux opiniâtre qu'apparaît un dégoût alimentaire, a-t-on restauré l'usage de la vision que s'installe une autre limitation, etc. C'est que les symptômes ont une intentionnalité, et ceci de deux façons complémentaires :

— en tant qu'ils ouvrent une voie de décharge à la poussée pulsionnelle ; on comprend aisément que si une voie lui est barrée elle tentera de s'en frayer une autre ;

— en tant qu'ils marquent le « chemin » suivi par ce processus de décharge. On admettra en effet, sans doute aussi aisément, que ce chemin n'est pas suivi au hasard, que la décharge tensionnelle suit une ligne de moindre résistance : sont préférentiellement suivies les voies frayées au cours de l'histoire antérieure. Si simple que paraisse cette idée, elle débouche sur une théorie *sémio-logique*, au sens linguistique du terme, dont l'explication permet de comprendre mieux pourquoi l'on dit parfois que l'hystérie « parle le langage du corps ».

Considérons d'abord la référence à l'histoire. Freud, nous l'avons rappelé plus haut, était parti de l'idée que de tels frayages étaient préparés par des événements traumatiques de l'enfance ; dans le cas de la « grande hystérie », par une séduction sexuelle subie passivement, qui aurait constitué un bloc de représentations et d'affects ensuite refoulés, mais qui resteraient ensuite potentiellement agissants. Selon cette thèse, c'est à de tels blocs que vient ensuite « s'accrocher » la poussée pulsionnelle, et c'est eux qui fourniront les rejetons

ensuite construits en symptômes²⁷. D'où la formule célèbre : «l'hystérique souffre de réminiscences», c'est-à-dire traduit en symptômes des événements du passé personnel rejetés dans l'inconscient par le refoulement, mais qui attestent leur permanence à leurs effets. La thérapeutique peut alors sembler évidente : il suffira de ramener à la conscience les souvenirs oubliés pour que cessent leurs effets nocifs et tout le travail de transformation qu'ils animaient. C'est la «méthode cathartique» proposée par les *Etudes sur l'Hystérie*; c'est probablement, avec l'idée de refoulement, l'idée aujourd'hui la plus retenue par le grand public, qui ne voit dans la cure psychanalytique qu'une «prise de conscience». Les choses malheureusement ne sont pas si simples. D'abord parce qu'il ne suffit pas de se remémorer; la remise au jour du refoulé n'a d'efficacité que si elle vient au terme d'un travail psychique long, difficile, et souvent douloureux, où le sujet retrouve tout un réseau de représentations et d'affects enfouis (cf. Freud, 1914b). D'autre part, l'écroulement de la théorie de la séduction a conduit, avec l'apparition de la notion de fantasme, à une vue beaucoup plus complexe et moins optimiste des choses. «J'ai appris à expliquer un certain nombre de fantasmes de séduction comme des tentatives du sujet pour se défendre du souvenir de sa propre activité sexuelle (...) entre les symptômes et les expériences infantiles sont venus s'insérer les fantasmes du malade.» (Freud, 1906, p. 274). La réalité événementielle de l'histoire dès lors s'estompe; non seulement l'événement

27. En fait, le schéma est un peu plus complexe dès l'origine. En effet, l'idée de sexualité infantile est d'abord absente. D'où la nécessité d'admettre que l'événement est d'abord fixé mais ne prendra valeur traumatique que plus tard, lorsque naît la sexualité, c'est-à-dire à l'adolescence. Cette théorie des deux temps sera profondément modifiée après 1900 lorsqu'apparaîtront concurremment dans la théorie le fantasme et la sexualité infantile. Mais il reste intéressant de situer là la naissance de la notion d'après-coup, qui jouera dès lors un rôle essentiel dans la théorie et la clinique psychanalytiques (nous en avons brièvement discuté *supra*, chap. IV, parag. 4). C'est un bon exemple d'erreur féconde.

ne porte d'effet, longtemps après, que pour autant qu'il est repris par le fantasme, mais encore il devient bien difficile de discerner, sur un témoignage ainsi réélaboré, ce qu'il avait pu en être de cet événement, et même parfois s'il a eu lieu²⁸.

Mais il vaut la peine de revenir un instant sur le premier modèle de l'hystérie, tel que Freud l'avait formulé en 1895-96. A ce moment en effet, Freud pense que l'étiologie de l'hystérie est à situer dans une scène traumatique de l'enfance. Il ne tarde pas cependant à s'apercevoir qu'il ne faut pas se hâter de croire qu'on a trouvé *la* scène responsable. La clinique montre qu'une scène peut en cacher une autre... Si on poursuit l'investigation, on risque fort d'en trouver une seconde, et derrière celle-ci une troisième, etc. Tout se passe comme si la première évoquée avait pour fonction, tout à la fois, d'exprimer quelque chose et de le masquer, et comme si l'on avait à lever des masques successifs en remontant le cours de l'histoire²⁹. « Il existe un enchaînement de souvenirs actifs qui remonte bien plus loin en arrière que la première scène traumatique... » (Freud, 1896, p. 89); mais « les scènes traumatiques forment non pas de simples rangs comme dans un collier de perles, mais des ensembles qui se ramifient à la manière des arbres généalogiques » (*ibid.*, p. 88). Une analyse soignée peut mettre en évidence plusieurs chaînes de ce type, qui s'entrecroisent en un « point nodal », la scène traumatique d'effet maximum. Il y a là, bien avant que le terme soit à la mode, une théorie structurale qu'il convient de saluer. Mais, de plus, c'est une théorie sémiologique, au sens que prend le terme aux frontières de la linguistique.

28. On a pu soutenir que dans ces conditions il est assez vain de s'interroger sur « la réalité de l'histoire » seule compte la réalité *psychique* de cette histoire, réélaborée dans l'après-coup (cf. Viderman, 1970). Freud cependant n'a jamais renoncé à la réalité événementielle : voir sa quête pathétique dans le texte *l'Homme aux Loups* (Freud, 1918).

29. Ceci sera repris dans un article sur les « souvenirs écran » en 1899, notable parce qu'il marque un moment important dans la mise en évidence des résistances, de l'après-coup et du fantasme.

En effet, ce que l'analyse met ainsi au jour, ce dont elle restitue l'enchaînement, ce ne sont pas à proprement parler des événements, ce sont des souvenirs d'événements, plus ou moins reelaborés en après-coup. A ce moment, Freud présente sa démarche thérapeutique comme visant à reparcourir, à rebours, l'enchaînement associatif qui a mené du traumatisme initial au symptôme. Car le symptôme est le terme ultime d'une longue chaîne de transformations des représentations et de déplacements des affects, ce n'est que lorsque la satisfaction est devenue méconnaissable qu'elle devient possible. L'enchaînement est parfois facile à decrypter, lorsqu'une attitude corporelle, une posture, une action, etc., traduisent directement un conflit (ainsi de la patiente qui présentait des accès bizarres où d'une main elle s'arrachait sa robe tandis que de l'autre elle s'en drapait étroitement.); il est évidemment plus délicat à retrouver lorsque s'interposent de nombreux intermédiaires. Mais dans tous les cas il s'agit d'une *chaîne symbolique* quelque chose remplace et exprime quelque chose d'autre, puis est à son tour remplacé par autre chose, etc. il s'agit d'un processus de transformation du sens (Lacan, beaucoup plus tard, mettra l'accent sur cet aspect des choses en définissant deux figures de base de cette transmutation du sens, la métaphore et la métonymie). Il n'est pas étonnant dès lors que le langage oral joue un rôle important dans ces chaînes de transformations (ainsi de la jeune femme affectée d'une pénible déviation oculaire parce qu'un homme à qui elle voulait résister n'était qu'un «tourneur d'yeux», expression familière en allemand pour désigner un séducteur). Dans la forme classique de l'hystérie, qui a servi à élaborer ce modèle, la traduction se fait toujours finalement dans le corps, d'où le terme d'«hystérie de conversion» pour signifier que l'énergie déplacée tout au long de la chaîne des transformations débouche finalement dans le corps, sous forme de motricité, d'anomalies sensorielles, etc. Mais le trouble, de par sa genèse, présente une signification, il est symbolique parce que dernier terme d'une chaîne symbolique. C'est en ce sens qu'on

a pu dire que l'hystérie « parle le langage du corps »³⁰.

On comprend mieux dès lors pourquoi ce modèle de l'hystérie a pu être considéré comme fondant par généralisation un modèle du fonctionnement psychique lui-même. Dans le long travail de transformation qui aboutit au symptôme, on voit en effet à l'œuvre des processus de condensation (une même représentation en signifie plusieurs autres) et de déplacement (de la charge d'affects d'une représentation sur une autre) : la polysémie des symptômes et leur surdétermination résultent des mêmes transformations que celles qui caractérisent le premier temps du travail du rêve. La différence réside dans le point d'aboutissement de la chaîne : images dans le cas du rêve, traduction corporelle dans le cas de l'hystérie. Mais on retrouve l'analogie au second temps du travail : introduction de la cohérence narrative pour construire la « façade du rêve » dans un cas, rationalisation éventuelle des troubles somatiques dans l'autre. C'est bien pour ces raisons que Freud s'est attaché à formuler une théorie du rêve : c'était selon lui la meilleure occasion possible de formuler un modèle général du fonctionnement psychique, très directement applicable à sa spécification dans le fonctionnement hystérique.

Il s'agit bien d'une spécification. Otons en effet la conversion, c'est-à-dire les formes les plus spectaculaires d'aboutissement dans le corps de la chaîne symbolique : l'essentiel subsiste. Or c'est bien ce qui s'est passé historiquement en ce qui concerne l'hystérie. La grande hystérie avec « consciences multiples », anesthésies, paralysies, etc., a à peu près complètement disparu. Fleur de serre cultivée dans les institutions psychiatriques de la fin du 19^e siècle, elle ne trouve plus guère à s'épanouir sous cette forme, dans une culture profondément modifiée (en partie sous l'impact de la psychana-

30. Il faut en distinguer les troubles psychosomatiques, tels que les a définis « l'école de Paris » depuis une vingtaine d'années. En ce cas aussi il y a décharge de l'énergie dans le corps, mais la charge symbolique est comme « court-circuitée » ; les troubles somatiques, souvent graves, ne sont *pas* symboliques.

lyse elle-même) Cependant, le modèle du fonctionnement psychique qui avait pu s'abstraire de son étude reste valable en tant que modèle général, et valable aussi dans sa spécification relative à l'hystérie Il y a encore, bien entendu, des personnes chez qui le travail des transformations et des déplacements débouche sur des symptômes corporels, ceux-ci sont devenus cependant, dans ces nouvelles conditions, plus complexes, plus subtils, plus protéiformes aussi, et par là plus malaisément repérables Nous avons appris par ailleurs à mettre l'accent sur d'autres parties du modèle, par exemple sur la «rancune de l'hystérique» (M Khan, 1974), qui constamment tend à ses partenaires le piège d'une provocation sexuelle exhibée comme fauxsemblant et comme masque d'un autre désir, bien plus profond et plus essentiel (la revendication orale-narcissique); de sorte que la réaction banale de désir génital ainsi provoquée est vécue comme malentendu permanent, comme profonde blessure de non-reconnaissance du désir profond, et suscite un rejet vengeur Tout le monde connaît ce type de femmes qui provoquent puis rejettent de façon blessante le désir qu'elles ont suscité, dans la plupart de ces cas, nul ne songerait à évoquer l'idée d'un état «pathologique» La notion de *structure hystérique* fait droit à cette évolution, elle décrit un mode de fonctionnement, sans préjuger en aucune façon de la «normalité» de ce fonctionnement³¹

B/ Le modèle de la neurose obsessionnelle

A en juger par la symptomologie, il s'agit ici d'un

31 Sur l'approche psychanalytique moderne des problèmes de l'hystérie, cf A Jeanneau, *L'hystérie, unité et diversité* Rapport au 44e Congrès des Psychanalystes de Langue française 1984, *Revue française de Psychanalyse*, 1985, no 1, pp 107-326 On lira par ailleurs avec intérêt l'article «Hystérie» de l'Encyclopédie Médico Chirurgicale (Section Psychiatrie, 37340 A10, 1971), rédigé par L Israel et coll c'est une bonne présentation de l'abord psychiatrique moderne du problème

mode de fonctionnement bien différent du précédent³² De façon plus patente encore que les hystériques, ces sujets sont marqués par l'évidence de la répétition, mais à leur différence, ils en prennent en général une conscience très vive et en souffrent. Dans les formes les plus typiques, le sujet se sent littéralement persécuté par des pensées (images, formules verbales, etc.) qui lui viennent à l'esprit malgré lui, qu'il déclare absurdes et choquantes, mais dont il ne peut, malgré tous ses efforts, éviter le retour lancinant; et par des actes dont il se sent menacé, actes choquants, dangereux, scandaleux, dont il ressent l'imminence comme une catastrophe. Tous ces surgissements de l'inconscient sont vécus par le sujet comme des formations étrangères qui l'envahissent de façon persécutoire, il s'en reconnaît la source (à la différence du paranoïaque, qui projette cette source sur le monde extérieur), mais il situe celle-ci dans une partie de lui-même étrangère et désavouée bien qu'animée d'une puissance démoniaque (et, en effet, si la culture y incite, ceci peut déboucher sur un délire de possession). Il multiplie les tactiques et les précautions pour éviter leur retour: s'occuper l'esprit d'images et d'activités innocentes pour empêcher l'envahissement par des images obscènes, créer des conditions de vie qui rendent impossible l'acte redouté (par exemple fuir tout contact avec des enfants pour éviter un passage à l'acte exhibitionniste), etc. Ces mesures ont souvent valeur de punition, car le sujet se sent doublement coupable, d'héberger en lui de telles tendances, et d'en permettre malgré tout l'expression. Car les mesures de protection sont toujours insuffisantes. Aucune barrière n'apparaît sûre, il faut la doubler, mais la seconde n'est pas plus sûre que la première, d'où une nouvelle barrière, etc. On peut en arriver à des systèmes extraordinairement compliqués, qui paralysent totalement la vie du sujet et sont fort pénibles pour l'entourage. Souvent celui-ci, témoin de l'angoisse du

32 A. Green a donné une étude à la fois détaillée et claire des états obsessionnels dans l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale (Section Psychiatrie, 37370 A10 à D10, 1965).

sujet lorsque son système de protection est battu en brèche, hésite à s'y attaquer; il constate vite d'ailleurs que les raisonnements sont sans effet, puisque le patient lui-même tient tout cela pour absurde. Dans d'autres cas au contraire l'entourage collabore, surtout si la tradition familiale et le contexte culturel s'y prêtent (souci de l'ordre, de la propreté, développement d'un système de défense contre les agressions qui viendraient de l'extérieur, rituels religieux, etc.).

Tout ceci est rongé par le doute. La crainte subsiste en effet que les événements redoutés ne se produisent; d'ailleurs, ne se sont-ils pas déjà produits à l'insu du sujet? puisqu'une partie de lui-même lui échappe, n'aurait-il pas commis l'acte redouté sans s'en apercevoir? Freud en a donné plusieurs exemples dans son étude du cas de l'Homme aux Rats (1909b), qui reste fondamentale en la matière. Ainsi, amoureux d'une dame, ce jeune homme redoute tant les malheurs qui pourraient la frapper qu'il forme «une sorte de compulsion à la protéger». Butant du pied sur une pierre, «il dut l'enlever de la route, ayant songé que dans quelques heures, la voiture de son amie, passant à cet endroit, pourrait avoir un accident à cause de cette pierre. Mais quelques instants après il se dit que c'était absurde et dut retourner mettre la pierre au milieu de la route.» On voit le dilemme: dès l'instant où il a touché cette pierre — et même dès l'instant où il y a pensé — il portera la responsabilité d'un accident, puisqu'il aurait pu l'éviter. Redoutant les malheurs qui pourraient atteindre quelqu'un qu'il aime, il développe une formule incantatoire: «que Dieu le protège...»: malheureusement, une négation se glisse obstinément dans la formule. Il en vient à supprimer les prières que lors d'une phase religieuse il utilisait pour écarter le malheur, car s'y glissaient des contradictions et des blasphèmes; il «les remplaça par de brèves formules, composées de lettres et de syllabes, initiales de diverses prières. Ces formules, il les disait si rapidement que rien ne pouvait s'y glisser.» (Freud, 1909, pp. 222-224). La lutte contre les rejets du refoulé est donc

dans de tels cas patente, et elle l'est aux yeux du sujet lui-même. Elle s'aggrave d'une seconde lutte, contre les symptômes ainsi formés : ils sont perçus comme absurdes et gravement amputants, chargés d'une évidente souffrance. Le sujet tente de les éliminer : c'est la « lutte de défense secondaire », qui ne parvient qu'à rendre les choses encore plus insupportables.

Telle est à peu près, brièvement résumée, la symptomatologie dans les cas graves de névrose obsessionnelle. Quel modèle peut rendre compte de ce mode de fonctionnement ? Il convient d'abord de noter que le concept même de névrose obsessionnelle est une création de la psychanalyse ; c'est Freud qui l'a définie comme entité nosographique, en opposition à l'hystérie³³. Ce qui frappe dans un tel mode de fonctionnement, c'est un effort désespéré vers une maîtrise qui échappe constamment. Pourquoi ? Tout se passe comme si le sujet jouait en permanence un drame de son propre passé, axé sur la maîtrise ; or c'est précisément ce qui caractérise la phase anale du développement (cf. *supra*, chap. IV, 3). Rappelons d'abord qu'il ne faut pas se méprendre sur le terme « phase » (qui tend à remplacer le terme « stade », en voie de désuétude dans la langue psychanalytique) : il ne s'agit pas d'un état statique, mais d'un mode actif d'organisation du psychisme, d'une structure fonctionnelle caractéristique d'un moment de la psychogenèse. La phase dite « anale » est centrée sur l'acquisition de la maîtrise sphinctérienne. L'enfant y accède à un nouveau palier de la maîtrise de son propre corps. En effet, s'il était centré lors d'une première étape sur l'acquisition de la maîtrise du système perceptions-actions (schèmes sensori-moteurs, praxies, etc.), tourné vers l'extérieur, il investit alors d'un intérêt puissant un nouvel effort de maîtrise, maintenant de l'intérieur du corps et de ses échanges avec l'extérieur. C'est un moment délicat, pour toute une série de

33. Comme les deux formes majeures de « psychonévroses de défense ». Certes, on avait déjà décrit ce type de symptômes auparavant, mais c'est Freud qui leur a donné cohérence en proposant un modèle explicatif.

raisons qui ont été discutées plus haut (chap. IV), et que nous rappellerons brièvement. Il s'agit de contrôler les échanges intérieur/extérieur, c'est-à-dire tout aussi bien «ce qui entre» que «ce qui sort». sous le primat d'une nouvelle zone érogène, l'analité reprend, englobe et doit coordonner l'oralité. Ces mouvements complexes se jouent essentiellement au niveau du fantasme. Il s'agit de maîtriser et intégrer, dans cette problématique nouvelle, les fantasmes archaïques bien mis en évidence par l'école kleinienne, mais la dimension relationnelle, celle du don et du refus, est également fort importante. L'ensemble de ces mouvements tend à l'acquisition d'une nouvelle maîtrise, dans les oscillations de l'activité et de la passivité, de la toute-puissance et d'une impuissance qui ravive les détresses infantiles.

Tout ceci rend difficile la reorganisation structurale sur ce nouveau mode de fonctionnement, les achoppements sont nombreux. La névrose obsessionnelle témoigne de conflits restés à ce niveau vivaces et agissants. Mais le modèle qui en est généralement accepté ne la réduit pas à de simples fixations. Il admet qu'il y a eu recul devant un drame œdipien marqué d'une angoisse de castration intense, c'est-à-dire une régression par où se sont ravivés, fixés puis réorganisés de façon durable les conflits de la phase anale, et plus précisément sadique-anale. Tout se passe en effet comme si ce mouvement régressif, par repli devant l'angoisse de castration, aboutissait à ce qu'on désigne comme «désintrication pulsionnelle»; si l'on se réfère plus particulièrement à la seconde théorie freudienne des pulsions, l'instinct de mort, qui dissout, fragmente, désunit, détruit, prévaut alors sur l'instinct de vie, Eros, qui lie. Il y a réactivation des «pulsions partielles» qui, sans ce repli régressif, se fussent liées et intégrées sous le primat de la genitalité par la traversée de la grande crise œdipienne. Les mouvements d'agression, d'attaque, de destruction, se ravivent avec violence. c'est ce qui caractérise la position sadique-anale. Mouvements dirigés contre l'extérieur, et contre ses représentants psychiques, les objets internes; mais aussi retournés contre soi-même, du fait

d'une culpabilité intense, qui fournit un nouvel objet à la haine, ainsi légitimée. Nul peut-être ne pourrait en rester là à un tel mouvement régressif succède un effort de réorganisation, dont témoigne le fonctionnement ultérieur des défenses. Trois mécanismes sont particulièrement évidents à savoir l'annulation rétroactive, l'isolation et les formations réactionnelles. L'annulation rétroactive s'efforce de déclarer un événement non-advenu. L'incident cité ci-dessus, où l'Homme aux Rats déplaçait une pierre, en est un exemple; il montre bien que ce qu'il s'agit d'annuler ce ne sont pas seulement des événements du monde extérieur mais aussi et surtout des événements psychiques images, mots, désirs, etc. D'où la double fonction des prières, des rites magiques, des formules incantatoires, etc. tournées vers l'avenir, ces techniques visent à prévenir tout cela, tournées vers le passé, elles tentent de l'annuler. L'isolation y concourt, c'est le procédé par lequel deux représentations sont déclarées sans commune mesure possible, ou une représentation totalement séparée de sa charge d'affects (qui dès lors rendue «flottante» revient comme angoisse sans objet, particulièrement pénible). L'isolation favorise le méticuleux compartimentage des objets, des activités, des personnes et des relations auquel s'attache l'obsessionnel. Ces comportements sont de plus favorisés par des processus de formation réactionnelle, qui tendent à une inversion radicale de leur signification. La jouissance de la production et de la manipulation des excréments (qui s'observe banalement chez le jeune enfant) s'inverse massivement en dégoût, et le plaisir de la saleté en dévotion pour la propreté, le désordre se mue en ordre, qu'il s'agisse du rangement des objets ou de la conduite des activités, etc. La dimension du sadisme et du masochisme est majeure dans ces comportements : l'obsessionnel impose tyranniquement ses règles de vie à son entourage, mais il se les impose de même, parfois jusqu'à des limitations très sévères de sa liberté d'action. C'est alors que la «cruauté du Surmoi» décrite par Freud en formulant sa «seconde topique» (1923a) est la plus évidente; elle

conduit souvent l'obsessionnel jusqu'à une rigidité des exigences morales à la mesure de ses désirs sadiques retournés contre lui-même. Dans les cas les plus graves, la souffrance est intense, et alourdie par le sentiment qu'il y a en tout cela «quelque chose de fou»; le sujet tente de réduire, par ce qu'on désigne comme lutte de défense secondaire, des symptômes qu'il condamne, ceci n'aboutissant bien souvent qu'à aggraver les choses.

Comme dans le cas de la structure hystérique, ceci se borne à esquisser les grands traits du modèle. Ici aussi il faut en souligner la généralité: s'il a pu être abstrait de cas évidemment graves, et si la clinique continue à en montrer la validité dans ces états, il vaut bien au-delà. Minoré, cet ensemble de comportements et de processus psychiques peut s'observer chez beaucoup de personnes que nul ne songerait à considérer comme des «cas pathologiques». La structure obsessionnelle est, comme la structure hystérique, un mode de fonctionnement extrêmement fréquent, et qu'on peut tenir pour «normal» en beaucoup de cas. Le cas de la structure obsessionnelle illustre bien en effet une proposition avancée plus haut, selon laquelle la défense est la meilleure ou la pire des choses. Si la réorganisation en phase anale achoppe gravement, et si le repli défensif devant l'Œdipe renvoie à une problématique anale qui marquera pour toujours la structure, alors se développe l'organisation défensive coûteuse et amputante des cas lourds qui ont permis la formulation du modèle. Si par contre cette réorganisation s'opère plus harmonieusement et permet d'accéder de façon intégrative aux paliers ultérieurs de l'évolution, c'est que le travail des défenses s'accomplit alors beaucoup mieux: ceci caractérise certaines structures obsessionnelles «réussies» d'intellectuels, qui fonctionnent sur la base d'une bonne maîtrise de ce type de conflits.

Mais dans tous les cas, on le voit, le modèle diffère très sensiblement de celui de l'hystérie; dans le modèle de l'hystérie, en effet, tout s'articule autour de la problématique œdipienne. Il est classique de souligner que, s'il y a fixation, c'est à la phase d'organisation génitale

infantile; la crainte de perdre l'amour de l'objet est importante, et renvoie à toute une thématique de revendication orale qui tisse des relations de double dépendance avec des personnes sans cesse sollicitées quant à la réassurance narcissique qu'elles sont supposées apporter; les défenses, très différentes de celles de l'obsessionnel, sont surtout à type de refoulement et de projection.

Il existe évidemment d'autres modèles, qui concernent les structures phobiques, l'organisation paranoïaque, le fonctionnement du pervers, celui du malade psychosomatique, etc. Il n'est pas possible d'en discuter ici; notre but n'était que de montrer, sur deux exemples privilégiés, comment on peut envisager globalement le fonctionnement d'une personne, en articulant les notions de «mode de fonctionnement» et de «modèle de fonctionnement».

Il existe cependant des cas où la trajectoire évolutive est tôt et parfois très gravement déviée. Peut-on alors encore formuler et utiliser de tels modèles? Le chapitre suivant discutera cette question.

CHAPITRE VII

Distorsions évolutives et organisations malheureuses

Dans les chapitres IV et V, nous avons présenté et discuté les principales données du problème, selon les deux points de vue, nécessairement complémentaires même si leur articulation s'avère délicate, de la dynamique intra-psychique et des cadrages sociaux. Tentant de dépasser ces abords partiels, le chapitre VI s'est proposé d'envisager la personne dans son ensemble, en tant qu'unité cohérente et permanente. Nous y avons discuté divers modes d'approche, et souligné à nouveau que l'approche fonctionnelle est sans aucun doute la plus rentable; nous avons tenté, sur deux exemples, de montrer comment, dans une telle optique, la formulation de modèles de fonctionnement peut permettre de rendre compte de modes individuels de fonctionnement, saisis dans leur équilibration même. En tout ceci, nous avons privilégié l'analyse synchronique, même si la référence aux processus de développement y est apparue souvent nécessaire.

Il est cependant des phénomènes qu'on ne peut bien comprendre qu'en mettant l'accent sur l'analyse diachronique. Certains troubles de la personnalité sont en effet saisis au mieux si on les étudie chez l'enfant lui-même, au moment où ils présentent leur plus grande acuité, et avant que leur réduction défensive, en compliquant le tableau, ne vienne en rendre la lecture beaucoup plus malaisée. Ils sont à saisir en tant que troubles

évolutifs. Freud en avait donné un exemple resté célèbre à propos de la phobie, en l'étudiant à l'état naissant chez un petit garçon de cinq ans, Hans. Nous ne reprendrons pas ici cet exemple, mais c'est bien sur l'analyse diachronique que sera centré le présent chapitre. Nous nous attacherons d'abord à montrer que tout trouble, même s'il prend les apparences d'un simple retard, se construit progressivement au cours de la psychogenèse; c'est-à-dire à justifier la notion même de «troubles évolutifs». Les deux paragraphes suivants seront consacrés à deux modes de construction des troubles très différents. Le premier concernera une évolution névrotique, ou considérée comme telle, l'intérêt étant que, dans l'exemple choisi, il s'agit en fait, à partir de données obtenues chez un adulte, de la reconstruction hypothétique de sa névrose infantile; la puissance, mais aussi les incertitudes, de l'analyse diachronique, se trouvent alors particulièrement bien mises en lumière. Le paragraphe suivant concernera des distorsions évolutives beaucoup plus fondamentales, les autismes et psychoses infantiles. Nous discuterons enfin du poids possible des événements sur de telles évolutions, et des interactions personnelles dans lesquelles se trouvent engagés l'enfant et son entourage.

1. RETARDS ET TROUBLES

A/ La notion de «retard»

Elle est si familière, elle paraît correspondre à de telles évidences, que nul semble-t-il, sauf à se complaire dans la difficulté, ne songerait à la contester. Un enfant peut être en retard quant aux acquisitions scolaires; ceci s'évalue clairement par rapport aux normes officielles du cursus élémentaire, et par rapport aux acquis moyens des enfants de son âge (ce qui n'est évidemment pas la même chose...). Il peut être, plus généralement, en retard quant à l'ensemble des opérations intellectuelles qu'il est capable de conduire; en ce cas

encore, l'évaluation s'en fera par comparaison avec les performances moyennes des enfants de son âge, par usage de tests dits d'intelligence et référence à des étalonnages, etc. Le retard peut affecter, plus localement, le langage, la motricité (on a proposé la notion de «débilité motrice» par homologie à celle de débilité mentale), ou telle ou telle autre fonction. On a même prétendu, bien que ceci reste assez flou, parler de «retard affectif» pour désigner des comportements, des attitudes et modalités relationnelles, des intérêts, des affects, etc., qui évoquent l'enfant beaucoup plus jeune et dont la permanence surprend.

S'agit-il en tout cela de développement de la personne? On serait tenté de répondre négativement, pensant qu'il s'agit d'aspects sectoriels du fonctionnement psychique qui ne sauraient relever de la définition de la personne comme structure fonctionnelle d'ensemble; et que, au demeurant, s'il s'agit de la simple permanence, au-delà de l'âge normal, de modes d'être et de faire que rien ne désigne comme alarmants chez l'enfant plus jeune, il n'y a en tout cela nulle spécificité digne d'intérêt. Mais c'est là, précisément, que réside le danger de la notion. Elle est doublement simplifiante.

a/ Elle porte à méconnaître l'unité fonctionnelle du psychisme. Elle s'étaye d'une conception, aujourd'hui bien désuète, qui découpe ce fonctionnement en «secteurs» bien distincts: l'intelligence (elle-même subdivisée en opérations logiques, mémoire, attention, etc.), la motricité, le langage, l'affectivité, etc. Ces distinctions peuvent être provisoirement utiles si elles fondent une démarche d'analyse et son instrumentation; le danger cependant est d'aboutir à une vision parcellaire et juxtaposante, où disparaît l'unité structurale et fonctionnelle, c'est-à-dire la notion même de personne. Ce danger s'étaye à deux niveaux, de théories et de techniques. Au niveau technique, on peut voir par exemple s'opposer deux variétés de psychologues praticiens selon qu'ils se consacrent à l'examen des fonctions intellectuelles ou sont spécialistes des épreuves projectives; ceci

s'hypostasie au niveau théorique : pour reprendre cet exemple, on voit s'affronter deux mondes universitaires, celui de la «psychologie cognitive» et celui de la «psychologie projective». La personne alors n'est plus nulle part ; au mieux, ou au pire, la «personnalité» est l'un des secteurs ainsi distingués. Conception à mon sens absurde, contre laquelle proteste tout le présent ouvrage. Il devient alors en effet impossible de comprendre dans leur véritable dimension la plupart des troubles ainsi envisagés de façon parcellaire ; pire, ne pouvant les comprendre, on est porté à méconnaître leur existence même : c'est particulièrement vrai en ce qui concerne certains aspects majeurs des troubles dits instrumentaux (motricité, langage, fonctions symboliques, etc.) et des troubles de la pensée. Ce n'est évidemment pas là plaider pour un globalisme vague ; c'est affirmer la nécessité d'étudier toute difficulté dans le cadre de l'organisation générale de la personne, en tant que cette difficulté y fait sens, en tant qu'elle en modifie l'équilibre dynamique tout au long de la psychogenèse. On trouve une bonne illustration de cette position théorique dans un ouvrage récent de B. Gibello (1984) : l'intelligence est «dans» la personnalité, et non pas à côté ; l'analyse de ses dysfonctionnements est analyse de mécanismes, certes, mais tels que les met en œuvre la dynamique psychique.

b/ L'idée trop simple de «retard simple» porte à négliger une autre évidence : à savoir que l'enfant ainsi décrit comme un enfant trop jeune est en fait... trop vieux. Un garçon de dix ans qui se consacre à des jeux, développe des intérêts et des modalités relationnelles, etc., qui attendraient chez son petit frère de quatre ans, ce garçon suscite un évident malaise : ce n'est pas un enfant de quatre ans... Si cette évidence est immédiatement admise par tout le monde en pareil cas, elle a par contre été longtemps méconnue en ce qui concerne les déficiences intellectuelles. En première approche, on peut certes déclarer que tel enfant de douze ans est capable d'opérations intellectuelles de

même type, de même niveau, que l'enfant «moyen» de six ans. Mais si l'on réduit sa particularité à cela, si, sous l'influence du test dit «de niveau mental» qu'on a pratiqué pour parvenir à cette conclusion, on déclare que son âge mental est six ans et si l'on s'arrête là, on commet une grave erreur. Ce n'est pas un enfant de six ans. Il a, selon toute probabilité, suivi un cursus scolaire très particulier : échec scolaire au Cours Préparatoire, redoublement, passage en Classe de Perfectionnement (et dès lors des performances jusque-là traitées comme des échecs et qui provoquaient blâme et punitions lui valent encouragements et félicitations), etc. Ce statut social d'«incapable protégé» installe des attitudes et des rôles bien particuliers; il règle les modalités relationnelles; il concrétise et préfigure un destin personnel. Les adultes qui connaissent l'enfant le traitent, sous des modalités diverses, en mineur, bien au-delà de l'âge «normal»; ceux qui ne le connaissent pas le traitent en fonction de son âge apparent — celui de son corps — jusqu'au choc de la découverte (il ne répond pas de la façon attendue); quant aux relations avec les enfants de même âge «réel», elles sont constamment sous le signe de l'infériorité, de l'humiliation, des protestations compensatoires de «valeur quand même», etc. C'est toute l'image de soi, de sa dynamique inconsciente à ses aspects les plus conscients, qui s'élabore ainsi de façon très particulière, en-deçà de la spécificité des relations et des statuts sociaux (cf. Perron et coll., 1985, en particulier chap. I, IV et V).

Ainsi, toute difficulté, même si elle est en un premier temps analysée et évaluée de façon sectorielle et en termes de retard, doit en un second temps être envisagée dans le contexte du mode d'organisation personnelle dont elle a progressivement contribué à définir les modalités; il s'agit toujours de difficultés évolutives d'ensemble. Mais, de plus, certains troubles ne peuvent en aucune façon être pensés en termes de retard, parce qu'il s'agit de modes de fonctionnement qui ne caractérisent aucune étape du développement normal : ainsi des troubles du sommeil, de l'alimentation, des troubles

de l'organisation personnelle développés sur la base d'une atteinte ou limitation organique grave (cardiopathie, hémophilie, infirmité motrice cérébrale, surdité, etc.), des   tats   actionnels qui font suite à un traumatisme majeur, etc.

B/ La construction des troubles

Considérons le cas, fréquent sinon banal, de l'enfant qui, en Grande Section d'Ecole Maternelle, rencontre d'évidentes difficultés lors de l'  initiation   à la lecture et à l'écriture, difficultés qui se confirment l'année suivante au Cours Préparatoire. Les déterminants et les manifestations de ces difficultés peuvent être fort divers. Mais il est d'observation constante que, le temps passant, certains achoppements, certaines démarches fautives (un certain type d'erreur de lecture, une graphie aberrante, etc.) tendent à se fixer, c'est-à-dire se marquent d'une répétitivité qui ne va pas sans provoquer parfois l'irritation du maître : comment l'enfant peut-il    ce point répéter les mêmes erreurs, malgré toute l'aide qui lui est apportée pour les corriger ? C'est que le trouble s'organise. De véritables cercles vicieux s'installent. Ceci est particulièrement clair dans les dysgraphies : l'enfant crispé sur l'instrument scripteur produit des graphismes heurtés, cabossés, disgracieux, qu'il ne parvient pas à inscrire dans les limites des deux traits qui définissent la ligne. Les invites    maîtriser le geste, et les efforts qu'il produit pour y parvenir, n'ont pour résultat que d'aggraver les choses : il se crispe encore plus, etc. Ainsi s'organisent et se fixent progressivement des troubles de la grapho-motricité, dans le cadre d'un malaise scolaire qui peut, dans les cas les plus fâcheux, se généraliser. Pas d'autre solution alors que de pratiquer une rééducation de déconditionnement inspirée des techniques de relaxation, et qui ne peut être pleinement efficace que si on en reconnaît la dimension psychothérapique (cf. J. de Ajuriaguerra et al., 1978). Prenons un autre exemple : un grand nombre de personnes se sont progressivement convaincues, au

cours de leurs études secondaires, qu'elles «ne comprendraient jamais rien aux mathématiques» : déplorable effet d'une pédagogie maladroite sans doute, mais dont on saisit bien l'organisation névrotique lorsqu'on voit une personne raisonnablement intelligente devenir stupide en face d'une simple règle de trois : l'angoisse, l'inhibition intellectuelle, la position de refus, montrent bien qu'il ne s'agit pas alors de la simple incapacité à maîtriser un mécanisme, mais d'un symptôme ; en tant que tel, celui-ci exprime un mode de fonctionnement global de la personne.

Il n'est plus possible de considérer ces troubles, dits «instrumentaux», comme des déficits localisés, qu'on pourrait réduire par une action rééducative très élective. Si en effet le rééducateur perçoit l'enfant comme une machinerie défectueuse, dont il conviendrait de réparer ou dégripper certains rouages, il a de bonnes chances d'aggraver l'échec de l'enfant de son échec propre (ceci est devenu si évident qu'en fait, aucun rééducateur sans doute ne procède plus ainsi). Car, à agir de la sorte, on méconnaîtrait la valeur fonctionnelle de l'organisation ainsi mise en place. Un trouble instrumental s'inscrit d'emblée dans la problématique du succès et de l'échec qui construit toute entreprise ; et c'est par là qu'il s'organise progressivement, renforcé de toutes les expériences - échecs douloureux et bénéfices associés - qu'il accumule. Il s'agit donc bien de troubles évolutifs, et non pas d'imperfections, entièrement définissables à l'instant *t*, d'une machinerie défectueuse. Dès lors, on comprend la très remarquable résistance au changement de telles organisations : si telle rééducation qui paraît techniquement bien conduite échoue, voire aboutit à renforcer paradoxalement le trouble qu'elle prétendait faire disparaître, c'est bien qu'elle vient s'attaquer à une organisation fonctionnelle qui, en tant que telle, se confirme face à ce qui l'attaque (sur le problème «genèse et changement», voir l'étude de D. Widlöcher, 1981). Pour reprendre le terme de G. Canguilhem, un tel trouble témoigne bien d'une autre «allure de vie».

2. UN EXEMPLE DE STRUCTURATION FACHEUSE : LE CAS DE SERGE, OU DE LA PHOBIE A LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

Lors d'une fatale nuit de Noël, six ou sept loups, immobiles, attentifs et muets, viennent en rêve signifier son destin à un petit garçon de quatre ans; il a tout juste quatre ans, car c'est aussi son anniversaire. Vingt ans plus tard, il racontera ce rêve à Freud, qui en conduira une analyse serrée, et construira sur cette base l'un de ses textes les plus célèbres : cet enfant, ce jeune homme, Serguei Constantinovitch Pankejeff (1887-1979), sera en effet dès lors plus connu sous le nom d'«Homme aux Loups». Freud a intitulé son texte «Extrait de l'histoire d'une névrose infantile» («Aus der Geschichte einer infantilen Neurose»; le sous-titre, «L'homme aux loups», ne figure pas dans les premières éditions; cf. Freud, 1918). C'est en effet un essai de reconstitution, bien longtemps après, de ce qu'avaient pu être — hypothétiquement — les moments successifs d'une organisation personnelle, entre un an et demi et l'adolescence. Même si le «matériel» utilisé pour cette reconstruction historique est fourni par une cure analytique, ce n'est donc pas le récit de cette cure, Freud s'en explique d'emblée. Comment procède-t-il?

On peut reprendre ici une comparaison qui lui était chère : à la façon d'un archéologue. Le souvenir de ce rêve est un vestige, dont son flair lui dit qu'il est d'une importance capitale. Comme l'archéologue, Freud va en faire l'histoire : de quoi est-il le débris, dans quelles couches de terrain est-il pris? C'est chercher son avant et son après. Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'intensité de l'angoisse attachée à ce souvenir de rêve¹, en contraste frappant avec l'attitude apparemment pacifique des loups. Pourquoi cette angoisse? Selon Serge, ce Noël succédait à un été difficile. Les parents, riches

1. Angoisse *pendant* le rêve? il est raconté vingt ans après; la seule chose qu'on puisse dire, c'est que le souvenir s'en présente maintenant chargé d'angoisse. C'est tout le problème de l'après-coup (cf. ci-dessus, chap. IV, 4).

propriétaires fonciers du Sud de la Russie, étaient partis en voyage d'agrément, le laissant aux mains d'une gouvernante anglaise embauchée pour l'occasion, une personne «un peu toquée, insupportable, et de plus adonnée à la boisson», et qui d'ailleurs fut renvoyée peu après. Les violentes crises de colère du petit Serge pouvaient peut-être s'expliquer par cet abandon et cette relation difficile. Elles étaient cependant surprenantes, car il était auparavant de caractère fort doux, et l'on «avait coutume de dire qu'il eût du être la fille et sa sœur aînée le garçon». De plus, ces crises de rage s'accompagnaient de comportements agressifs inquiétants : couper des chenilles en morceaux, battre des chevaux, etc., bien que par ailleurs ces animaux lui inspirassent une grande frayeur. Surtout s'installe alors une terreur très particulière, suscitée par une certaine image d'un livre d'enfants où l'on voyait un loup dressé sur ses pattes de derrière (terreur dont jouait savamment et sadiquement la sœur aînée, qui s'ingéniait à faire apparaître inopinément cette image à ses yeux chaque fois qu'elle pouvait le prendre par surprise).

Pourquoi ces symptômes ? Freud les considère comme témoignant d'une organisation phobique progressivement mise en place après le rêve, entre 4 ans et 4 ans 1/2. Il remonte alors d'un temps dans l'histoire. Serge retrouve en effet le souvenir de manœuvres de séduction de la part de sa sœur (de deux ans plus âgée), notamment le souvenir d'une scène, située à 3 ans 3 mois, où elle avait manipulé son pénis, en l'assurant que tout le monde faisait de même, notamment sa bonne très aimée (Nania), qui en usait ainsi avec le jardinier... Le petit garçon trouvait cela fort agréable ; mais cela cessa. Passant de la position passive à une recherche active du plaisir, il sollicita donc ces satisfactions de sa bonne. «Nania le déçut, elle prit un air sévère et déclara que ce n'était pas bien. Les enfants, ajouta-t-elle, qui faisaient ça, il leur venait à cet endroit une blessure.» (Freud, 1918, p. 338). Sur la base d'un grand nombre de données qu'il est impossible de résumer ici, Freud en vient donc à considérer que le cœur et l'organisateur

de cette structure phobique infantile était l'angoisse de castration. Mais pourquoi sa violence ?

Il remonte encore d'un temps dans l'histoire, en utilisant une hypothèse qu'il avait posée très tôt dans le développement de sa pensée : une scène prend une valeur traumatique (il s'agit ici d'un ensemble de scènes signifiant la menace de castration) si elle réunit deux conditions : être chargée, dans l'actuel, de violence pulsionnelle (à 4-5 ans, Serge est en pleine période œdipienne); et réactiver les traces d'une scène passée qui en était la préfiguration, mais qui n'avait pas à l'époque valeur traumatique. Quelle pouvait donc, en l'espèce, être cette scène ? Serge apporte, dans son analyse, un souvenir où Freud la situe ; et, la considérant comme fondatrice, il la qualifie de « primitive » : l'enfant aurait vu, à un an et demi, un coït *more ferarum* pratiqué par ses parents lors d'une chaude après-midi d'été, dans une chambre où se trouvait le bébé, censé dormir (*more ferarum*, c'est-à-dire avec pénétration par derrière : d'où la terreur de l'image du loup, dressé sur ses pattes de derrière...). Un an et demi ? cela paraît peu croyable, dit Freud, qui s'attache longuement à établir les faits². Tout se passe, dit-il, comme si cette scène primitive avait été accompagnée d'une excitation sexuelle restée inscrite à la façon d'un « noyau », en lui-même non traumatique, mais qui prendra valeur traumatique plus tard, lors de la séduction par la sœur, des sollicitations adressées à Nania, de sa rebuffade, etc., dans le contexte de l'angoisse de castration qui alors éclate.

Voici donc, dans cette mise en perspective historique, mieux comprise l'organisation phobique de 4-5 ans. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Car en cette période de crise l'angoisse et l'excitation sont intimement mêlées.

2. Avec un soin d'autant plus minutieux qu'il doute. Réalité de l'événement, ou fantasme élaboré rétrospectivement et qui se donnerait frauduleusement comme souvenir d'un événement ? Mais qu'est-ce alors que la réalité ? car le fantasme est bien une réalité, psychique. La question est fondamentale ; elle n'a pas cessé de hanter Freud et d'alimenter sa réflexion jusqu'à la fin (cf. par exemple Freud, 1937).

La satisfaction était reçue passivement de la sœur; sa recherche active a échoué; Serge alors régresse à la position passive précédente : obtenir la manipulation de son pénis... ou, puisque Nania l'a dit — et c'est là le cœur de l'angoisse de castration — être battu, mais *là*. Qui d'autre peut mieux assurer une telle satisfaction que le père tout-puissant? «Il parcourut alors un chemin menant de sa sœur par Nania jusqu'au père, de l'attitude passive envers la femme à l'attitude passive envers l'homme (...) les crises de rage étaient animées d'intentions masochiques. En faisant étalage de sa «méchanceté», il voulait forcer son père à le châtier et à le battre, et obtenir ainsi de lui la satisfaction sexuelle masochique désirée. Ses accès de rage et ses cris étaient donc de simples tentatives de séduction.» (Freud, *op. cit.* p. 341). Mais le père donne ces satisfactions à la mère : il convient donc d'être une femme. Mais les femmes n'ont pas de pénis, Serge l'a bien vu sur sa sœur : il faudrait donc le perdre? Peut-être pas : le souvenir de la scène primitive suggère l'usage d'un orifice dont Serge dispose; ceci fonde et fixe une très riche problématique anale qui marquera l'enfant pour toute sa vie, mais qui va, d'abord, permettre la réorganisation défensive qui succédera à la phase phobique.

Sous l'impact de l'angoisse, cette réorganisation est cependant précédée d'une brève régression, favorisée par le retour à la position passive, devenue maintenant tout à la fois passive, féminine et masochiste. Car antérieurement les choses pouvaient apparaître assez simples : le père donne la satisfaction sexuelle par pénétration anale. Mais maintenant l'enfant a accédé à une vision des choses qui intègre la différence des sexes : les femmes ont un orifice de plus (la sœur aînée, qui avait amorcé la séduction par «montrons-nous nos panpans», l'avait clairement établi). Ne serait-ce pas par là que le père donne satisfaction? Mais en ce cas Serge perdra son pénis; il en est d'ailleurs menacé, puisque Nania a dit qu'aux vilains petits garçons «il venait à cet endroit une blessure». L'angoisse de castration est alors à son comble. Certes, le bénéfice en serait

immédiat, puisqu'il deviendrait possible de prendre la place de la mère; mais dans quelle posture? et à quel prix! D'où la tentative de solution régressive: le problème ne se pose pas, revenons aux temps heureux où il ne se posait pas. C'est le déni (*Verwerfung*), dont Freud donne dans ce texte la première formulation claire, et qui peut s'énoncer: si je regarde ma sœur, je ne vois pas que là il y a RIEN. Ce manque n'existe pas... Mais Serge ne peut maintenir très longtemps ce déni de réalité (l'eût-il maintenu qu'il serait probablement devenu un authentique psychotique). Il va donc réorganiser un système défensif beaucoup plus efficace, parce que cette fois progrès.

C'est la mère qui en fournit les moyens. Lorsque Serge eut quatre ans et demi, elle décida en effet qu'il était temps de l'initier aux mystères de la religion. Il développe alors une intense religiosité, tente de trouver dans les pratiques religieuses, l'adoration des icônes, etc., une protection contre l'angoisse: Dieu tout-puissant le protégera s'il apparaît assez soumis. Le doute cependant le ronge, et de brusques explosions agressives contre Dieu l'effraient (il pense: Dieu-cochon, Dieu-merde, etc.), et il s'en punit. Sa position cependant est privilégiée: n'est-il pas né, comme le Christ, le jour de Noël? Mais le Christ avait-il un derrière... déféquait-il? Faudra-t-il, pour satisfaire le père, aller jusqu'à s'offrir en sacrifice comme lui? Cette réorganisation obsessionnelle est marquée de luttas et de régressions temporaires que Freud décrit remarquablement, et dont il faut bien faire ici l'ellipse. Le conflit s'y exacerbe par moments: «Une lutte défense violente contre ces formations de compromis devait alors aboutir à une exagération obsédante de tous les actes prescrits dans le but d'exprimer la piété, le pur amour de Dieu.» (*op. cit.*, p. 416). C'est cependant ainsi que, finalement, Serge parviendra à un relatif apaisement, grâce à une rééquilibration que Freud dit sublimatoire, où se réduit la violence pulsionnelle, où s'accepte le renoncement.

A ce point des choses, Freud a donc décrit quatre phases: entre 1 an 1/2 et 3 ans 3 mois, c'est-à-dire de

la scène primitive à la séduction par la sœur; de 3 ans 3 mois à 4 ans, c'est-à-dire jusqu'au rêve des loups, période qui voit se développer les suites immédiates de la séduction; aux environs de 4 ans, brève période d'intense organisation phobique; enfin la réorganisation obsessionnelle qui lui succède, après une tentative régressive à type de déni. A dix ans commence une nouvelle phase: sous l'influence d'un précepteur allemand incroyant, Serge, brusquement, perd la foi. «Une nouvelle et meilleure sublimation du sadisme de l'enfant se produisit (...) sous l'influence d'un homme, il s'était libéré de son attitude passive.» (*op. cit.*, p. 376): il s'enthousiasme pour les uniformes, les armes, les chevaux, rêve de gloire militaire, etc. Les choses iront ainsi, grâce à cette réorganisation de la névrose obsessionnelle, jusqu'à la fin de l'adolescence; tant bien que mal à vrai dire, jusqu'au moment où la nécessité du choix des études et la pression d'exigences sexuelles hautement conflictuelles produiront la recrudescence de l'angoisse et l'aggravation symptomatique. Au terme d'une longue errance médicale, il s'allongera, un jour de février 1910, sur le divan de Freud.

Telle est, brièvement résumée, l'histoire de cette névrose infantile. Un tel résumé est certainement insatisfaisant; il ne peut rendre compte de la très grande richesse de l'apport factuel qui soutient l'argumentation (événements, mais surtout associations du patient et de l'analyste), ni de la rigueur avec laquelle celle-ci est conduite. On pourrait objecter, sur la base d'un aussi bref résumé, que les interprétations de Freud sont bien gratuites; tel n'est certainement pas le cas. On peut cependant s'interroger sur la plausibilité de la construction, et les commentateurs n'y ont pas manqué³. Mais

3. Soulignant, par exemple, que Freud la place entièrement sous le double signe de l'angoisse de castration et du transfert paternel, négligeant à l'excès la mère; que tout le cas est construit comme démonstration théorique de l'importance de la «scène primitive», sans que le lecteur ait assez les moyens de se former une opinion sur la sélection du matériel utilisé pour la démonstration, etc. Par ailleurs, on a pu mettre en doute qu'il s'agît d'une

tel n'était pas notre propos ici : il ne s'agissait pas de montrer que Freud a eu raison, ou tort, d'édifier une telle construction, mais seulement d'en éclairer la démarche, fût-elle totalement erronée quant aux conclusions, il resterait intéressant de l'analyser en tant que démarche de pensée. Nous voulions simplement montrer ici comment peut être reconstituée, hypothétiquement, une psychogenèse, lorsque les formes successives d'organisation du fonctionnement psychique attirent le regard par leur caractère « pathologique »

3 AUTISMES ET PSYCHOSES INFANTILES . AVANT LA PERSONNE . OU A COTE ?

A/ Un thème à la mode

On assiste périodiquement à un phénomène culturel intéressant assez brusquement, un type de problèmes en sciences humaines qui jusque-là n'intéressait que quelques spécialistes envahit le grand public. Sous cette forme, cela semble assez nouveau, c'est-à-dire date d'une trentaine d'années, il y faut en général la conjonction d'une ou quelques personnalités scientifiques brillantes et de la mise en mouvement de media qui répercutent le thème en échos multiples. On a vu cela à propos de dyslexies, de problèmes de latéralisation (les gauchers), plus récemment à propos des premières relations mère-enfant et des « compétences » du nouveau-né, à une autre échelle, ce sont les « modes » du structuralisme, du lacanisme, de la théorie systémique, ou encore, dans un autre domaine, de l'équilibre hasard/nécessité dans les sciences de la vie etc. Les problèmes concernant les autismes et psychoses infantiles sont actuellement à la mode. Articles dans la grande presse, livres, émissions de télévision, etc., se multiplient, il n'est personne qui ne connaisse ces termes. Mais que signifient-ils ?

structure de névrose, et reinterpréter l'ensemble du cas comme structure « borderline ».

Si nous consacrons ici quelques pages à ces problèmes, ce n'est certes pas pour sacrifier à la mode. C'est qu'il s'agit effectivement d'une question passionnante : celle de l'hominisation. Qu'est-ce qui fait qu'un homme est homme ? Les états en cause montrent que les processus de l'hominisation peuvent se trouver profondément altérés. Ils sont donc à considérer dans cet ouvrage, dans la mesure où il s'agit d'états qui fournissent en quelque sorte une contre-épreuve à la question qui nous a servi de fil rouge : qu'est-ce qui fait que Pierre est Pierre ?

Il faut d'abord s'entendre sur l'extension des termes, très variable d'un auteur à l'autre au plan théorico-clinique, et d'un praticien à l'autre au plan du diagnostic. Les estimations de prévalence, directement liées à la définition théorico-clinique, vont de 4 enfants pour 10 000 à 10 % ou plus, c'est-à-dire varient dans la proportion de 1 à 250, au moins. On choisira ici une définition restrictive des termes, selon laquelle ils doivent être réservés, sauf à diluer le problème, à des états rares, mais fort intéressants. D'abord parce que ces enfants frappent par des manifestations spectaculaires. Il s'agit de rituels et de stéréotypies, par exemple un certain mouvement des mains, sans but apparent, indéfiniment répété et surtout dans les situations d'angoisse ; de manifestations très crues (décharges agressives violentes et dangereuses, auto-mutilations parfois graves, masturbation compulsive et publique, etc.), ou « bizarres » (par exemple un attachement farouche à un objet-fétiche dont la disparition provoque une crise de désespoir massif), etc. Les deux symptômes les plus évidents sont sans doute l'angoisse — qui en certains cas envahit littéralement toute personne en contact avec l'enfant et qui n'a pas appris professionnellement à s'en accommoder — et un trouble de la communication très profond, à son maximum chez les autistes qui lui doivent leur nom (du terme grec qui signifie « tout seul »). Au-delà de cette symptomatologie, ces états sont passionnants parce que, répétons-le, ils posent tout le problème de l'hominisation. Tentons de préciser ce que cela signifie.

Il est indispensable de prendre d'abord deux options théoriques

a/ Il s'agit de troubles profonds de la psychogenèse, sur la base d'une faille fondamentale des premiers processus d'individuation (cf ci-dessus, chapitre III). Certains auteurs ne prennent pas cette option, mais on est alors confronté, dans une optique de psychiatrie purement descriptive, au mystère de troubles inintelligibles. Si on l'accepte, il y faut évidemment une théorie de la psychogenèse. Le fait est - toute la littérature sur le problème des trente dernières années le montre - qu'il n'y en a guère qu'une qui se soit révélée efficace dans ce domaine : c'est la théorie psychanalytique (cf Ledoux, 1984); et que, en retour, l'étude de ces cas a sensiblement contribué aux «développements de la psychanalyse» (c'est le titre d'un livre dirigé par Melanie Klein, cf. Klein et al., 1966).

b/ Il convient de distinguer les autismes infantiles des psychoses infantiles. Cette distinction n'est pas toujours faite : certains auteurs anglo-saxons n'emploient guère que le terme «autisme», en lui donnant une extension à notre sens illégitime; à l'inverse, certains auteurs français englobent sous le terme «psychose infantile» des états extrêmement variés par la nature et la profondeur des troubles, et qu'il est préférable de distinguer. Nous ouvrirons donc ici deux rubriques, en distinguant

— les autismes infantiles, états très graves, à comprendre comme stagnation, mais aussi comme organisation à des étapes très archaïques de la psychogenèse, du niveau de la première année de la vie. Il faut prendre le terme au pluriel. Ainsi que nous l'avons soutenu plus haut, de tels troubles ne peuvent en effet être compris uniquement en termes de retard, un autiste de huit ans n'est pas un bébé de huit mois. Il y a toujours organisation des troubles, mais selon des modalités assez diverses d'un cas à l'autre pour que ce pluriel soit nécessaire;

— les psychoses infantiles, où il s'agit d'états plus

évolués, plus complexes, plus diversifiés, où l'organisation défensive, plus efficace, autorise un certain développement. Les structures ainsi construites s'avèrent extrêmement diverses, de sorte que le pluriel est encore plus nécessaire que dans le cas précédent.

B/ Les autismes infantiles

a/ La symptomatologie. -- La première description en a été donnée, sous le terme «autisme infantile précoce», par Leo Kanner en 1943. Dans un article resté célèbre, cet auteur avait décrit 11 cas d'enfants suivis pendant plusieurs années. Il y présentait deux ordres de symptômes caractéristiques de l'entité nosographique qu'il proposait de définir sous ce terme :

— *l'isolement.* Le bébé, pris dans les bras de sa mère, ne se tourne pas vers elle, ne la regarde pas, ne lui sourit pas, ne tend pas les bras vers elle; il se laisse porter, dit la mère, «comme un sac de farine», «comme une poupée de son», c'est-à-dire qu'il ne réalise pas les ajustements posturaux nécessaires, en particulier les ajustements préparatoires au mouvement qui s'observent chez tout bébé normal à partir de 4-5 mois. Plus tard, le langage n'apparaît pas, ou reste très pauvre, cryptophasique (seuls les parents parviennent, et pas toujours, à comprendre le sens d'émissions verbales très particulières à l'enfant); si le langage va plus loin, il fixe certaines de ces particularités, l'enfant y brouille l'usage des pronoms personnels (inversions Je/Tu), etc. L'enfant est ordinairement perdu dans une sorte de rêve intérieur, le regard vague n'accroche pas celui d'autres personnes, etc.

— *l'exigence d'immuabilité.* L'enfant répète indéfiniment les mêmes gestes, les mêmes émissions vocales, les mêmes activités, etc., et en général toujours dans le même ordre. Lorsque cette répétition rigide est perturbée, parce que manque un détail (par exemple une pièce dans le puzzle qu'il assemble et défait indéfiniment), ou lorsqu'un adulte tente d'induire une modification, se déclenchent une angoisse et une colère

clastique massives, il fait peser des exigences tyranniques sur l'adulte, qui doit être toujours vêtu de la même façon, faire dans certaines circonstances les mêmes gestes, prononcer les mêmes mots, etc., faute de quoi angoisse et colère éclatent

Telle est la description princeps de Kanner. Depuis, la symptomatologie s'est affinée (cf. Sauvage, 1984). Les symptômes de l'isolement ont été précisés chez le nourrisson : le bébé est trop calme, fixe sur le monde un regard sérieux et absent, il ne présente jamais les moments d'excitation jubilatoire si caractéristiques du bébé heureux, etc. Il présente souvent des troubles graves du sommeil (il reste éveillé, calme et silencieux beaucoup trop longtemps, par exemple) et de l'alimentation. Plus tard, il frappe par la permanence d'activités du premier âge : secouer les objets, les taper, râcler, gratter, les porter à la bouche, les flairer, etc., c'est-à-dire par une prolongation anormale des premières expériences sensori-motrices. Il frappe aussi par la recherche de sensations corporelles, notamment tactiles et labyrinthiques (balancement); il est fasciné par certains bruits, et souvent par la musique, terrorisé par d'autres d'une façon incompréhensible. Les stéréotypes et les rituels ont été particulièrement étudiés, la question se posant toujours de leur valeur symbolique, en général indéchiffrable.

Comment comprendre un tel tableau? en première approche trois aspects s'en dégagent

— l'angoisse, omniprésente, et contre laquelle lutte de toute évidence l'exigence d'immuabilité décrite par Kanner, tout se passe comme si un monde effrayant devait rester aussi immobile que possible, tout changement s'averant lourd de dangers,

— le caractère extrêmement précaire de la communication. On a le sentiment que l'enfant reste indifférent aux messages qui lui sont adressés, ou les interprète mal (une manifestation d'affection, par exemple, déclenche sa rage), lui-même n'adresse à son entourage aucun

message, ou des messages indéchiffrables la mère apparaît souvent désemparée par un bébé incompréhensible ;

— on a, en définitive, l'impression que pour l'enfant la personne de l'Autre n'existe pas. Ainsi, désirant prendre un certain objet, il se saisit de la main de l'adulte et la porte vers cet objet, le réduisant à cette main traitée comme un outil, sans regarder son visage, sans témoigner en aucune façon qu'il le perçoit en tant qu'unité personnelle. Peut-être, en effet, *stricto sensu*, la personne de l'Autre alors n'existe pas, et peut-être, corrélativement, la personne de l'enfant n'existe pas. Il s'agit bien, par cette absence de distinction Moi/Autruï, d'une faille fondamentale de l'individuation.

b/ *Une agénésie psychique?* — La thèse a pu être soutenue que de tels états — ou au moins certains d'entre eux — témoignent d'un simple arrêt du développement à un stade très précoce. Certains aspects de la symptomatologie le suggèrent : ainsi des activités telles que secouer, froter, taper les objets, etc., de l'absence de langage, et même de certaines stéréotypies (mouvements des mains dans le champ visuel), etc. Nous avons signalé plus haut (chap. III) que Margaret Mahler distingue trois phases dans le premier développement de la personne (Mahler, 1977) : d'autisme normal, où la satisfaction des besoins ne supposerait pour l'enfant aucune source extérieure, la distinction intérieur/extérieur elle-même n'étant pas encore établie, de symbiose normale, où, cette distinction s'esquissant, se vit un état semi-fusionnel des deux parties, enfin de séparation-individuation, où, la distinction s'affermissant, l'intérieur et l'extérieur, le Moi et le Non-Moi, le sujet et l'objet se stabilisent comme entités permanentes qui dès lors vont se coordonner en un système stable de relations. Sur la base de ce schéma génétique, M. Mahler distinguait trois types d'autismes infantiles :

— l'autisme primaire, caractérisé comme fixation, mais aussi parfois comme régression (face à l'angoisse de

la symbiose) au niveau de l'autisme normal : l'enfant «fait la sourde oreille au monde», ou, plus radicalement, pour lui le monde n'existe pas. Ceci serait sans angoisse, ou parviendrait à supprimer l'angoisse.

— la psychose symbiotique, en tant que fixation ou régression à la seconde phase. Ici, l'oscillation sur le processus de séparation-individuation expliquerait l'angoisse très intense (angoisse de fusion-défusion, où se jouent constamment la vie et la mort).

— l'autisme secondaire, élaboré défensivement au niveau d'une phase de séparation-individuation toujours à rejouer, mais où la personne commence à être dotée d'identité et de permanence, fussent-elles menacées; ce sont des états que pour notre part nous considérons plutôt sous la rubrique suivante, celle des psychoses infantiles.

On peut mettre en doute l'idée de «phase autistique normale» (cf. chap. III), et donc douter du même coup de la notion d'«autisme primaire» défini comme simple fixation ou régression à ce stade (M. Mahler elle-même a d'ailleurs par la suite quelque peu modifié ce schéma). Cependant, cette théorisation présente le mérite de mettre en lumière deux types de mécanismes importants :

— ceux de la régression, tentative de réduire l'angoisse par repli vers un mode de fonctionnement antérieur où le problème ne se posait pas;

— ceux de l'élaboration défensive, au contraire progressante, par où l'angoisse est colmatée autant que réduite, libérant suffisamment le psychisme pour une reprise évolutive.

Nous avons discuté dans le paragraphe précédent du fonctionnement de ces mouvements contrastés dans le cas d'une évolution névrotique, celle de l'Homme aux Loups (ou, plus précisément, dans un cas considéré par Freud comme témoignant d'une évolution névrotique); nous en voyons ici le fonctionnement au

niveau, beaucoup plus archaïque, des autismes infantiles⁴

Frances Tustin (1977), comme Margaret Mahler, postule un autisme primaire normal, et un autisme primaire anormal par fixation ou régression à ce stade. Elle spécifie cependant différemment les autres variétés, selon le mode de défense prévalent. Elle distingue en effet des «autismes secondaires à carapace», où le psychisme s'enkyste en quelque sorte dans une muraille protectrice (ce qui n'est pas sans rappeler la «forteresse vide» de B. Bettelheim, 1969), et des «autismes secondaires régressifs». L'intérêt de cet auteur réside moins cependant dans ces distinctions nosographiques que dans ses conceptions théoriques, et dans la richesse du matériel clinique dont elle les étaye. Elle postule en effet une «unité langue-mamelon» primordiale, matrice de toutes les expériences de complétude et de perte développées ensuite au niveau fantasmatique. La perte, vécue très dramatiquement, laisse une angoisse du vide, du «trou noir», une «catastrophe orale originaire» qui, à n'être pas réparée par la mère (en particulier lorsque ceci réveille trop vivement chez elle des angoisses infantiles de même type), serait au cœur de l'autisme.

Winnicott, comme Tustin, a subi l'influence de M. Klein, il s'en distingue cependant très nettement. Pédiatre-psychanalyste, il a développé une approche très personnelle, et souvent quasi-poétique, où les considérations sur les autismes et psychoses infantiles ne jouent qu'un rôle assez mineur. Il faut cependant le signaler ici parce qu'il a offert une conception originale, selon laquelle il s'agit d'états où se vit une «angoisse impensable» (parce que l'appareil psychique n'a pas acquis les moyens de l'élaborer, de la transmuter par mentalisation), d'états marqués, de la façon la plus crue, la plus brutale, par la «crainte de l'effondrement» (au double sens de la chute dans le néant et de la dislocation de cette structure psychique incertaine). Tout

4 Sur ces mouvements défensifs régressifs et progressifs, et sur l'articulation déni-refoulement-négation qu'on est alors conduit à considérer, cf. Le Guen et coll. 1985, 3^e partie.

autisme, toute psychose infantile est dès lors une organisation défensive contre cette «agonie primitive», indéfiniment menaçante.

Comme Winnicott, D. Meltzer et ses collaborateurs (1980) insistent sur l'importance des relations mère-enfant. Si, selon ces auteurs, la mère joue un rôle essentiel dans le premier développement de son bébé, c'est d'abord du fait de sa fonction de «contenant». Le bébé, aux aurores de l'individuation, est en effet menacé de «démantèlement» (dans le double sens de fragmentation et de perte d'enveloppe protectrice, de «manteau»). La bonne mère («suffisamment bonne», dirait Winnicott), tout à la fois aide l'enfant à marquer les limites (la différenciation intérieur/extérieur, Soi/non Soi) et «contient» l'angoisse (en en prévenant le développement, et en l'absorbant en partie sans en être détruite).

Il n'est pas possible d'aller ici au-delà de ce simple aperçu de théories fortement marquées par M. Klein (voir M. Ledoux, 1984). Mais ceci suffit sans doute à établir que, sauf peut-être cas rares, les autismes infantiles ne sauraient être conçus sur le modèle d'un retard radical, d'une simple «agénésie psychique».

C/ Les psychoses infantiles⁵

Les auteurs français (S. Lebovici, R. Diatkine, R. Misès, J.-L. Lang, etc.) considèrent généralement que les psychoses infantiles sont des organisations défensives contre l'angoisse de néantisation, de dédifférenciation, de fusion, par où menace la double destruction de soi et du monde. L'accent est mis dès lors sur les mécanismes de lutte contre cette angoisse — les défenses psychotiques — et sur la variété des structures résultantes; l'école française est allée plus loin peut-être que toute autre dans cette voie d'une psychopathologie génétique où les troubles sont compris comme modes d'organisation et ordonnés dans leur histoire.

5. Cf. Aubin, 1975; Dolto, 1971; Mannoni, 1967; Misès, 1969 et 1981; Misès et Monniot, 1970.

La plupart des symptômes observables peuvent en effet s'interpréter comme témoignant des défenses contre l'angoisse. L'isolement est effort de délimitation de soi, et, plus radicalement, effort pour que ne se pose pas le problème des limites; l'«exigence d'immuabilité» tente d'instaurer une immobilité du monde qui pare à tout changement, toujours gros de menaces de destruction; ces menaces sont signifiées par des bruits, des visions, des événements, qui se sont fixés comme évocateurs de dangers; les auto-stimulations (balance-ment, automutilations, etc.) permettent de se sentir exister; les stéréotypies et les rituels «magiques» ont de tout évidence valeur conjuratoire; etc. Il faudrait ici spécifier la nature de cette angoisse et des fantasmes dont elle est lourde, tels notamment que les a décrits M. Klein : fantasmes de morcellement, d'éclatement, de dispersion; fantasmes, en position passive, d'être pénétré agressivement, détruit et/ou rempli de «mauvais»; fantasmes antagonistes, en position active, de pénétrer, détruire, remplir de haine l'objet, etc. Que soient ainsi détruits l'intérieur ou l'extérieur, le sujet ou l'objet, c'est toujours la mort qui menace : d'où l'angoisse, et la vigueur des défenses qu'elle suscite (M. Klein, 1966). Quoiqu'on pense de ces formulations kleiniennes en ce qui concerne le développement normal (elles apparaissent à beaucoup comme dramatisées à l'excès), il est peu discutable que, en ce qui concerne les psychoses infantiles, elles se sont avérées extrêmement utiles. Un auteur comme Meltzer leur est directement redevable; les auteurs français, s'ils reconnaissent en général moins volontiers cette dette, en ont été de toute évidence eux-mêmes marqués.

Avec ces derniers, nous insisterons ici sur le fait qu'on ne peut comprendre les psychoses infantiles qu'en les considérant comme des états évolutifs; c'est-à-dire que si l'on s'attache à distinguer, dans une perspective de psychopathologie génétique, la nature et le niveau des organisations défensives réalisées (sur l'évolution des psychoses, cf. Lebovici et Kestemberg, 1978). Très schématiquement, on peut distinguer trois grands modes d'évolution :

a/ Le repli défensif. — Il peut lui-même suivre des voies assez diverses, et donner des résultats différents. En certains cas, une régression très profonde réussit à annuler toute angoisse par l'instauration d'une sorte de nirvana du nourrisson. Plus souvent la régression s'accompagne de l'enfermement dans la carapace que décrit F. Tustin, instaurant cette «forteresse vide» dont parle Bettelheim (vide, dit-il, parce que, les structures élémentaires de la vie psychique se trouvant ainsi détruites, il n'y a plus de vie psychique du tout ; en fait ceci est discutable : un psychisme si envahi de fantasmes n'est certainement pas vide). L'angoisse peut alors devenir totalement inapparente, et peut-être n'être plus vécue qu'exceptionnellement (lorsqu'on s'efforce de percer la carapace : elle est alors intense). Plus souvent sans doute, le repli défensif reste fragile, toujours menacé par les poussées pulsionnelles et les offres ou demandes de l'entourage. De tels enfants sont parfois bien loin du tableau de l'isolement protecteur : la demande affective peut alors être intense, l'enfant se collant littéralement à une personne privilégiée, en une sorte d'énorme demande de transfusion psychique ; mais cette demande est inquiète, et l'on voit fréquemment l'amour basculer dans la haine (le rapprochement fusionnel, brusquement intolérable, déclenche une agression sauvage).

b/ L'évolution par pseudo-névrotisation. La structure psychotique persiste, mais elle est en quelque sorte englobée, sans s'y résorber, dans une organisation plus évoluée où se différencient des objets stables, ceci fournissant la base d'adaptations et de modalités relationnelles beaucoup plus évoluées que dans les cas précédents. Ces objets internes assument les figures contrastées qu'ils prennent dans la problématique œdipienne, c'est-à-dire s'articulent selon une différence/opposition des sexes qui reprend et complexifie l'opposition antérieure du «bon» et du «mauvais» (cf. chap. IV). Cependant, une analyse clinique soigneuse donne l'impression d'une façade en trompe-l'œil, et conduit à douter qu'il

s'agisse d'images élaborées à ce niveau. Ceci apparaît en particulier aux épreuves projectives. Y sont certes nommés «le père» et «la mère», dotés de leurs fonctions caractéristiques (Perron et Mathon, 1976), et confrontés dans des conflits typiques où l'enfant intervient en tiers. Cependant, une analyse attentive permet de douter que ces figures soient, en deçà de leurs apparences, réellement différenciées : il s'agit peut-être toujours du même personnage, avatar tardif des «parents combinés» dont parle M. Klein, ou d'une «mère phallique» toute-puissante, à la fois admirée et haïe, aussi dangereuse dans l'amour que dans la haine⁶.

c/ La névrotisation réussie, avec reprise évolutive. - En ce cas il y a authentiquement organisation œdipienne, et prévalent selon les cas les mécanismes de l'identification hystérique ou — plus souvent — ceux de la structuration obsessionnelle (cf. chap. VI). Ceci permet une évolution très favorable. Mais en général, sous cette structure subsiste un noyau psychotique

6. Témoin le récit suivant, donné à la planche 4 du DPI par Jacqueline D., une fille de 12 ans qui présente une psychose déficitaire de ce type : «Un petit garçon qui est dans son lit; il regarde la lumière, y a un monsieur à la porte, il regarde; il entend du bruit, c'était son petit garçon; le papa a donné une fessée au petit garçon, il a dit je veux plus de toi; le petit garçon s'est caché dans le grenier; une sorcière est venue avec un poignard; il l'a tuée; la mère du petit garçon a dit méchante sorcière je vais te baptiser en chien; la sœur et la maman pleuraient beaucoup mais le père riait aux éclats, il était bien content que le petit garçon soit mort; après la maman fait le déjeuner; tous trois ils mangent ils vont dormir, la sorcière vient avec son grand poignard elle a tué toute la famille; le parrain vient, il trouve les gens avec plein de sang, il a trouvé la sorcière en-dessous du lit; un monsieur est venu il les a mis dans une roulotte il a creusé la terre il a mis les gens dedans; la sorcière vit toute seule elle est heureuse; elle fait le manger; mais le lendemain un grand serpent l'a mordue; elle est morte.»

Les figures parentales sont d'abord typiques : le père punit, la mère protège et aime (elle pleure). Mais, très vite, sous l'impact des fantasmes activés par la planche, tout se désorganise en une histoire de sang et de mort. La sorcière protéiforme qui renaît constamment est l'incarnation d'une figure parentale unique et monstrueuse.

inapparent, mais qui peut toujours se réouvrir Ceci survient parfois à l'adolescence, sous l'impact de la poussée pulsionnelle et de la reviviscence œdipienne typiques de cette période; certains épisodes schizophréniques de l'adolescence peuvent être ainsi compris. Dans d'autres cas les superstructures tiennent bon parce que renforcées par des mécanismes «caractériels» très fermés, ceci donne des personnalités rigides, à la vie psychique pauvre De telles structures peuvent ne jamais se décompenser, parfois, elles subissent un véritable effondrement lors d'une crise majeure de la vie, ou aux approches de la vieillesse lorsque se rouvre l'angoisse de mort (sur la notion de «noyau psychotique», voir en particulier Lang, 1979)

On conçoit que des altérations aussi graves de la construction personnelle constituent un frein très puissant au développement des processus intellectuels proprement dits, en particulier sous l'angle des symbolisations et de la pensée catégorielle les fantasmes et l'angoisse viennent constamment brouiller les objets que doit manipuler la pensée, les processus secondaires sont en permanence menacés de dislocation par irruption des processus primaires. On a donc attaché un intérêt particulier aux psychoses déficitaires et à leur évolution (cf. Misès, 1975 et 1981, Lang, 1969 et 1973) L'un des modes possibles de cette évolution a été décrit sous le terme de «débilisation». un tableau d'abord très dysharmonique (coexistence chez un même enfant de déficits très graves et de réussites surprenantes) s'aplanit progressivement, à mesure que s'allège l'angoisse, et l'ensemble du fonctionnement psychique s'équilibre à un bas niveau, de la façon la plus économique et la plus protégée possible. De tels cas en imposent fréquemment, à une clinique superficielle, comme des «débilités mentales simples, homogènes», voire sont cités en exemple de «débilités simples, héréditaires», pour peu que la famille s'y prête

4. LA DYNAMIQUE INTRA-PSYCHIQUE, LES EVENEMENTS DU MONDE EXTERIEUR ET LE SYSTEME RELATIONNEL

Qu'il s'agisse d'autismes et de psychoses infantiles, qu'il s'agisse d'évolutions névrotiques particulièrement malheureuses, ou enfin qu'il s'agisse de modes de structuration plus heureux, dans tous les cas donc il apparaît nécessaire d'analyser les étapes successives de l'organisation psychique. Répétons-le après Piaget : pas de structures sans histoire, pas d'histoire sans structures. Dans l'optique ici adoptée, cette histoire ne peut être que reconstruite : l'analyse du fonctionnement actuel conduit à des hypothèses sur un mode de fonctionnement antérieur, ce qui suppose de nouvelles hypothèses sur une étape encore antérieure, etc. ; dans l'autre sens, ceci permet des hypothèses sur les étapes futures, ce qui fonde l'action lorsqu'elle apparaît nécessaire. Une telle construction est évidemment très interprétative, et d'autant plus qu'elle est plus ambitieuse. Ceci explique qu'on ait accordé un intérêt croissant à la vie psychique de la première année, et le développement d'idées à cet égard qui, pour le non-spécialiste, peuvent apparaître fort aventurées : on a pu parler à ce propos de « bébé-fiction » (voir à cet égard le numéro spécial de la *Nouvelle revue de Psychanalyse* intitulé *l'Enfant*, 1979, no 19). Il faut bien comprendre cependant que de telles hypothèses, même si elles ne sont pas directement vérifiables, peuvent être utiles pour asseoir un modèle du développement psychique (cf. André Green, « L'enfant modèle », 1979) ; un développement analysé en tant que succession de modes d'organisation régie par la tendance à toujours mieux assurer l'adaptation externe et l'équilibration interne, c'est-à-dire dans la double dimension de l'ajustement cognitif et relationnel au monde extérieur, et de l'élaboration défensive du monde intérieur. Le danger cependant est patent : il est de s'enfermer dans une conception du fonctionnement et du développement telle que chaque palier d'organisation serait totalement expliqué par les nécessités d'une logique interne, toute référence aux conditions

et facteurs externes disparaissant; d'aboutir, donc, au modèle d'un psychisme coupé de ses conditions d'existence (rappelons que Wallon a toujours vigoureusement insisté sur la prise en compte de ces dernières). Ce danger n'est pas propre à l'approche psychanalytique : on a pu adresser le même reproche à Piaget. C'est pour nous prémunir contre ce danger que nous avons couplé plus haut les chapitres IV (consacré à la dynamique intra-psychique) et V (sur les cadrages sociaux). Mais comment traiter la question concrètement, face à une personne donnée? Nous reprendrons brièvement sous cet angle les deux cas discutés plus haut, celui des organisations névrotiques (ou supposées telles, l'Homme aux Loups), et celui des autismes et psychoses infantiles.

*A/ La dynamique intra-psychique et
les événements*

On a parfois reproché à Freud d'enfermer l'individu dans une sorte de «monade psychique», sans tenir compte des aléas de la vie. A lire le texte de l'Homme aux Loups, ceci apparaît inexact : ce texte s'attache au contraire, avec minutie, à établir des événements et à les dater (on a même pu reprocher cette attitude à Freud : cf. Viderman, 1970, et, dans la *Revue française de Psychanalyse*, 1974, no 2-3, le colloque «Constructions et Reconstructions»). L'enfant perçoit le coït parental à 1 an 1/2, y réagit par une défécation, crie, s'agite; il souffrait à cette époque d'une malaria qui a pu aggraver l'irréalité et l'angoisse; c'était par une chaude après-midi d'été, et peut-être même à cinq heures. A 2 ans 1/2, il voit une jeune et vigoureuse servante, Grouscha, qui, à quatre pattes, lave le plancher; il en est excité (il urine) et elle le menace en riant. A 3 ans 3 mois, la sœur développe des manœuvres de séduction pendant que la mère est dans une pièce proche; cette sœur, plus tard, le terrorisera avec l'image d'un loup; plus tard encore, il «tentera un rapprochement intime avec elle»; à 22 ans elle se suicidera et Serge n'en témoignera nulle émotion. Lorsqu'il sollicite

Nania, celle-ci le menace explicitement de castration. A 3 ans 1/2, ses parents partent en voyage et le laissent aux mains d'une gouvernante anglaise «un peu toquée». A 4 ans 1/2, sa mère, très pieuse, assistée de Nania qui ne l'est pas moins, entreprend son éducation religieuse; à 10 ans il perdra la foi sous l'influence d'un précepteur incroyant. Etc.

Qu'eût été la vie de Serge si les événements avaient été autres? Supposons par exemple qu'aucun livre d'images montrant un loup dressé sur ses pattes de derrière n'ait existé dans cette famille, et que la sœur n'ait pu en jouer sadiquement; que, de plus, cette famille ait vécu dans une région où ne rôdaient plus de loups, qu'enfin on ne lui ait pas raconté l'histoire du loup qui perd sa queue prise dans la glace, ni celle du loup à qui un tailleur arrache la queue, et qui en reste épouvanté... alors peut-être, plus de rêve des loups, plus de phobie des loups? Mais la vraie question n'est pas là; elle est: plus de rêve traumatique, plus de phobie? autrement dit, dans quelle mesure tous ces événements ont-ils valeur causale, dans quelle mesure viennent-ils seulement alimenter une organisation qui de toutes façons se serait opérée, avec le même enchaînement des mêmes phases? ou encore — solution médiane — cette alimentation étant différente, dans quelle mesure l'organisation aurait-elle été autre? C'est tout le problème de la correspondance entre histoire événementielle et histoire de la psychogenèse; pour reprendre une question posée plus haut, c'est tout le problème du déterminisme: où s'écrit le destin?

Il faut sans doute trier le donné externe en fonction de son importance probable. Que ce livre d'images ait ou non existé dans la famille est mineur; la mythologie des loups était, en ce lieu et à cette époque, bien assez riche pour fournir le nécessaire à la phobie; d'ailleurs, se fût-elle construite à propos de chevaux (comme pour Hans) et non de loups qu'elle eût fonctionné de même. Qu'il y ait eu une sœur, et qu'elle fût telle, est sans doute beaucoup plus important (cf. Abraham et Torok, 1975, qui ont tenté de reconstruire tout le cas autour

de cette sœur). Que le père et la mère fussent ce qu'ils étaient, qu'ils aient agi comme ils ont agi est probablement encore plus important. Mais que dire de la «scène primitive»? si l'on pense que de là vient tout le mal, n'aurait-il pas suffi que les parents, plus soucieux de la santé psychique de leur enfant, évitent de l'en faire témoin? Sans doute pas, hélas, car la cause n'est pas là, pas plus qu'elle n'est en aucun événement particulier. Freud en tous cas en est bien convaincu, et ceci alimente un doute lancinant, qui traverse tout le texte⁷ : dans quelle mesure la névrose construit-elle ces événements? Sont-ils réels, ou ne s'agirait-il que de fantasmes élaborés dans la cure elle-même et faussement donnés comme souvenirs? Et Freud lui-même ne serait-il pas retombé dans le vieux péché de la suggestion? «Cette question est la plus épineuse de toute la doctrine analytique (...) les événements infantiles oubliés que l'analyste met en avant (...) reposeraient bien plutôt sur des fantasmes édifiés en des occasions plus tardives (...) aucun autre doute ne m'a davantage troublé, aucune autre incertitude ne m'a de façon plus décisive retenu de publier mes conclusions, et je fus le premier (...) à reconnaître le rôle des fantasmes dans la formation des symptômes, comme aussi le fait de «rejeter en arrière» les fantasmes engendrés par des impressions ultérieures, et la sexualisation après-coup de ceux-ci.» (Freud, 1918, pp. 404-405, note). Les oscillations de Freud, du fait de ces doutes, sont patentes, et émouvantes. Tantôt il s'accroche à la réalité de l'événement : «ou bien l'analyse basée sur sa névrose infantile n'est qu'un tissu d'absurdités, ou bien tout s'est passé exactement comme je l'ai dit» (p. 365); tantôt il déclare qu'en fait ceci n'a aucune importance : deux pages plus loin (mais quatre ans plus tard, c'est un ajout au moment de publier), il admet que peut-être la scène est imaginaire : «la scène ainsi imaginée produisit tous les effets que nous venons d'énumérer, les mêmes absolument que si elle eût été entièrement réelle.» (p. 367).

7. Je reprends ici des considérations mieux développées dans un texte antérieur (Perron, 1981).

Nous ne trancherons pas ici de ce débat fondamental...

*B/ La dynamique intra-psychique et
le système relationnel*

On voit actuellement s'opposer massivement deux attitudes quant au déterminisme des autismes et des psychoses infantiles :

— le déterminisme est endogène. L'isolement même de l'enfant peut donner à penser qu'il ne dispose pas des moyens d'entrer en communication avec le monde extérieur ; comme il ne s'agit évidemment pas en règle générale de handicaps sensoriels (périphériques), on invoque donc d'hypothétiques causes centrales. C'est le pari théorique ordinaire des thèses organicistes. Il faut bien reconnaître cependant qu'une recherche pourtant très active n'a encore mis en évidence aucun déterminisme de ce type dans le cas général. On peut certes trouver en certains cas des anomalies anatomo-physiologiques de l'encéphale, des troubles neuro-physiologiques, des particularités de la biochimie, de l'électro-encéphalographie, etc., mais rien qui apparaisse spécifique de ces états et contribue réellement à leur explication.

— le déterminisme est exogène, ces états sont créés par l'environnement. Les thèses rapportées plus haut sur les troubles de l'individuation, et sur le rôle essentiel de la relation mère-enfant, portent volontiers à préciser : ces états s'expliquent par les attitudes et conduites de la mère, en fait par les positions inconscientes qui chez elle commandent tout cela. Brutalement simplifié, ceci revient à dire : l'enfant est autiste, ou psychotique, du fait de la structure de personnalité de sa mère, et plus fondamentalement du fait de son fonctionnement inconscient. A l'obsédante question que suscite tout enfant qui souffre, la popularisation de ces thèses donne une réponse en désignant la mère à la vindicte publique. Disons-le ici avec vigueur : ceci est inacceptable. On ne

peut qu'accroître la souffrance de tous, et aggraver le sort de l'enfant, en accusant les parents, et plus particulièrement la mère, et, pire, en les accusant là où aucune défense n'est possible.

Cette popularisation et cette simplification se sont alimentées d'idées qui valaient beaucoup mieux, mais dont les retombées culturelles sont nocives. C'est le cas notamment des thèses de M. Mannoni. Selon ces thèses, d'inspiration lacanienne, l'enfant se crée comme sujet en tant qu'objet du désir de la mère, mais seulement pour autant que ce désir est d'emblée triangulé par une présence symbolique, et symbolisante, du père. Chez certaines femmes, du fait de leur propre histoire psychogénétique, il y aurait «forclusion» de cette référence, c'est-à-dire absence totale de cette possibilité de triangulation: dès lors le couple mère-enfant resterait pour toujours enfermé dans une relation duelle qui ne dépassera jamais la symbiose psychique, et dont l'enfant ne pourra se défendre que par l'organisation d'une psychose. Ceci est sans doute intéressant; mais, mal compris, simplifié, asséné à des parents qui n'en peuvent mais, les conséquences sont redoutables (cf. Mannoni, 1967; Ledoux, 1984, donne une intéressante discussion de ce type d'approche). Au niveau théorico-clinique, on a certes de bonnes raisons de mettre en cause les relations mère-enfant, et, au-delà, tout l'équilibre familial: au niveau pratique par contre, ce qui importe, c'est de ne pas en accabler sauvagement les parents, c'est de les aider. L'étude clinique des familles d'enfants autistes et psychotiques montre que, toujours, tout un équilibre familial se développe de façon particulière autour de l'enfant. Il n'est pas facile de distinguer les variétés de ces équilibres, qui parfois présentent les caractéristiques d'une véritable psychopathologie familiale. R. Cahn et coll. (1974), sur la base d'une étude soigneuse, distinguent quatre types de cas :

— dans un premier cas, il semble bien que l'enfant ait présenté des troubles primaires, c'est-à-dire ait

d'emblée manifesté des caractéristiques inquiétantes; les attitudes de la mère apparaissent réactionnelles à ces troubles, sans présenter un caractère pathologique, sans aggraver l'état de l'enfant; ce sont des réponses aussi bien adaptées que possible à une situation extrêmement angoissante pour elle, mais à laquelle elle fait face de son mieux (un cas sur dix).

— dans un second cas, l'enfant présentait des troubles primaires, mais la mère s'est progressivement enfermée avec lui dans une relation duelle extrêmement serrée; c'est le couple mère-enfant qui dès lors apparaît malade (un cas sur trois).

— dans un troisième cas, la mère et/ou l'ensemble de la famille apparaissent évidemment pathogènes, et jouent un rôle majeur dans la genèse des troubles de l'enfant (sans que pour autant on puisse évidemment exclure des troubles primaires chez lui). Le rôle nocif d'une grand-mère maternelle dépossédant la mère de sa fonction maternelle est alors souvent remarqué. Ceci correspondrait à un cas sur deux environ.

— enfin, un cas sur dix apparaît difficilement classable dans les catégories précédentes.

Ceci est évidemment, de l'aveu même des auteurs, schématique, mais a le mérite de bien montrer qu'il ne faut pas se hâter de répondre sommairement à la question, d'ailleurs mal posée: à qui la faute? M. Soulé, dans un bel article intitulé «L'enfant qui venait du froid» (in . Lebovici et Kestemberg, 1978), a rappelé que, quelles qu'en soient les origines, la psychose de l'enfant constitue une très grave blessure narcissique pour les parents, et d'abord pour la mère atteinte au plus intime de son être. Ceci la conduit souvent à ce que cet auteur désigne comme «hyperactivité de l'enfant imaginaire», celui qu'elle porte psychiquement en elle; à la dénégarion de l'état psycho-pathologique de l'enfant ou à sa rationalisation (c'est parce qu'il est tombé de son berceau à six mois, etc.); à l'alliage de culpabilisation et de positions rédemptrices (tout sacrifier à sa guérison), en particulier par inversion massive de sou-

haits de mort très angoissants, etc. Ces défenses participent souvent d'une structure familiale où la pathologie de l'enfant équilibre quelque chose d'une façon qui finit par être ressentie comme vitale; d'où le caractère extrêmement fermé de ces structures, et des réactions surprenantes si, à la faveur d'une prise en charge, l'enfant s'améliore (retrait brutal de l'institution, éclatement d'un drame familial sans rapport apparent avec l'enfant, etc.). On a beaucoup insisté sur cette idée de «l'enfant-symptôme», et sur son rôle fonctionnel dans l'équilibration d'une structure familiale conflictuelle, voire pathologique. Il ne faut pas, ici encore, dénoncer cela sauvagement; rien d'autre à faire, dit judicieusement M. Soulé, que d'élaborer le problème, avec prudence, avec les parents eux-mêmes. traiterons-nous cet enfant ensemble? souhaitez-vous une aide personnelle? etc.

Ainsi, on le voit, comprendre la genèse de la personne, s'efforcer de comprendre ses distorsions dans les cas d'organisation malheureuse, ce n'est pas s'enfermer dans une théorie et une pratique de la «monade psychique»...

CHAPITRE VIII

Où s'écrit le destin ?

L'enfant est le père de l'homme
(Freud, 1913a, p. 205).

L'homme explique-t-il l'enfant,
ou l'enfant rend-il compte de
l'homme ?
(Piaget, 1967, p. 101).

1. LE HASARD ET LA NECESSITE¹

Le lecteur aura pu ressentir une certaine rupture de ton d'une partie à l'autre de cet ouvrage, en particulier en passant du chapitre IV, centré sur la dynamique interne du psychisme, au chapitre V, qui mettait l'accent sur les cadrages sociaux. L'écart est sensible en effet entre les approches qui analysent le jeu des facteurs internes à l'individu, et celles où l'intérêt porte sur les forces qui agissent sur lui de l'extérieur, ce qu'il est convenu d'appeler les «facteurs d'environnement». Il faut se garder cependant de tomber dans une opposition trop simple de l'individu et du milieu. En effet, quant aux problèmes que posent la genèse et le fonctionnement de la personne, le psychisme apparaît bien, ainsi que nous l'avions dit d'emblée, comme «l'intérieur de l'intérieur», comme ce qui définit le plus essentielle-

1. Ce titre est évidemment emprunté à l'ouvrage de J. Monod, 1970.

ment l'individu, au regard de quoi le corps se situe déjà en extériorité. La banale expression possessive, «mon corps», en témoigne. en ce qu'elle implique une distinction du sujet de l'énonciation et de ce que, par cet énoncé, il se donne comme attribut. Le choix du martyr montre que cet attribut — le corps — peut être sacrifié pour préserver ce qui — dans ce qu'en ressent la personne — le définit le plus essentiellement, l'Idéal du Moi. De plus, il ne faudrait pas croire que le problème ne se pose qu'au niveau le plus global, celui des structures de personnalité; en ce qui concerne le développement de ce secteur de la personnalité qu'on appelle l'intelligence, rappelons l'écart qui sépare les positions de Piaget lorsqu'il insiste sur la logique interne de ce développement (de sorte que les conditions de milieu ne jouent guère que sur son rythme et sur le niveau finalement atteint) et celles de Wallon, beaucoup plus enclin à le considérer, dans sa légalité même, comme système complexe d'interactions entre l'enfant et ses milieux.

Ces nuances sont nécessaires. Cependant, l'écart entre ces deux modes d'approche procède de deux traitements différents de la question : *qu'est-ce qui fait que Pierre est Pierre ?* c'est-à-dire qu'est-ce qui l'a conduit à présenter telles et telles caractéristiques qui lui sont propres, à les organiser en ensemble cohérent, à s'affirmer de ce fait comme une personne distincte de toute autre et à être tenu pour tel; qu'est-ce qui, dès lors, le conduit dans ses choix de vie, détermine ses réussites et ses échecs, motive ses désirs, ses angoisses, ses amours et ses haines, son bonheur ou son malheur? Comment, où, s'écrit son destin? Est-il ou non libre de le conduire selon ses vœux, et est-il libre de ses vœux eux-mêmes? C'est là l'inquiétude fondamentale de l'homme depuis qu'il réfléchit sur lui-même.

Depuis qu'ils affrontent cette question — sans trop oser l'avouer... — les psychologues semblent, par leur postulat déterministe même, portés au scepticisme quant à la liberté. Pierre est Pierre parce qu'il ne pouvait être autre que Pierre. pur jeu de conditionnements,

dit Watson; *Anankè* intra-psychique, rétorque Freud². En fait, ici aussi il faut nuancer. Je proposerais volontiers de distinguer quatre types de solutions possibles à ce problème.

1/ Le destin s'écrit de l'intérieur, dans le corps, et plus précisément dans sa programmation génétique. L'essentiel est joué dès qu'est donnée la structure fine de l'ADN dans la cellule originelle; c'est-à-dire que, supposé acquis un développement suffisant de nos connaissances, tout le reste pourra en être déduit, compte tenu bien sûr des conditions environnementales (le gland donnera toujours un chêne, qui peut être dès l'origine décrit avec une très grande précision; mais sa vitesse de croissance, sa taille et sa forme finales, etc., dépendront du sol, de l'éclairement, des plantes associées ou concurrentes, etc.). Cette conception de la transmission héréditaire des caractéristiques individuelles, dons, aptitudes, etc., est évidemment la plus populaire, au point qu'elle apparaît au non-initié comme une évidence dont la mise en cause flaire la provocation scandaleuse. Les surcharges historiques et idéologiques de cette position sont cependant patentes. Si en effet la question est «de quoi procèdent les différences entre les hommes?», on voit bien ce qui peut tourmenter chacun: il s'agit de rendre compte non pas tant des différences que des inégalités. D'où vient que certains sont plus beaux, plus forts, plus intelligents, etc., que d'autres? Et qu'est-ce qui fonde la transmission de père en fils de ces caractéristiques hautement désirables? La société féodale, et à sa suite la société aristocratique, avaient leur réponse. Dieu. Avec la montée au pouvoir de la bourgeoisie et l'expansion du capitalisme de libre-entreprise, une autre réponse est apparue dans la brillante percée des Encyclopédistes, et s'est consolidée tout au long du 19^e siècle. la Nature. Dans cette nouvelle optique, c'est légitimement qu'un homme

2. Sur le «pessimisme freudien», avoué par Freud lui-même à la fin de sa vie, on a beaucoup discuté; cf. par exemple P. Bourdier, 1970.

occupe une place éminente et qu'il y exerce le pouvoir : il en a les capacités, héritées de son père par voie biologique. C'est de façon également légitime que son fils héritera de ses biens et pouvoirs, puisqu'il héritera d'abord des «dons» qui fondent en droit tout cela. Il est remarquable que la psychométrie et la psychologie différentielle de la première moitié de ce siècle se soient consacrées à la défense et illustration de cette thèse, croyant la démontrer alors qu'au contraire elle n'était que postulat.

2/ Quoi qu'on pense de cette option théorique, elle affirme que le destin de l'individu s'écrit de l'intérieur, et plus précisément dans son organisme, dont le psychisme est considéré comme l'expression directe. Le renversement de cette thèse a conduit à affirmer que le destin s'écrit au contraire de l'extérieur, cette extériorité étant tout entière définie par des facteurs sociologiques — voire socio-économiques — et culturels. Ce brutal renversement n'est certes pas moins grevé de surcharges idéologiques que la position qu'il combat. Les psychologues d'ailleurs n'ont pu rester bien longtemps au niveau d'une position de principe aussi générale : la diversité des classes sociales, des traditions nationales et culturelles, des particularismes de groupe, etc., a conduit à analyser distinctement les influences de la famille, des modes d'éducation, de la scolarité, c'est-à-dire à se situer au niveau des environnements proches; dans ce cadre, ont été soulignés le jeu de l'imitation, l'internalisation des systèmes de valeurs et des modèles de comportement, etc. Nous avons cité chapitre V quelques-unes des directions prises par ce type d'approche. Quelles que soient la diversité et la valeur de ces apports, on tend bien en général à y considérer que le destin de l'individu s'écrit de l'extérieur.

3/ Nouveau renversement. le destin s'écrit de l'intérieur, mais cette fois de l'intérieur de la psyché, et non plus du corps. Pour une large part, cette position est d'origine psychanalytique. Freud a en effet de façon

croissante au cours de son œuvre affirmé que le psychisme se construit selon des lois qui lui sont propres et qu'il pose comme universelles; de plus il a été conduit à postuler — et parfois comme malgré lui — tout un «donné originaire»: fantasmes originaires, qu'il dit même «transmis phylogénétiquement», refoulement originaire, qui par son pouvoir d'attraction fonderait tout refoulement ultérieur, etc. On sait comment Mélanie Klein a alourdi le jeu supposé de ce «donné premier» par l'importance qu'elle a donnée à la seconde théorie freudienne des pulsions (le couple Eros-Thanatos, amour-haine); mais aussi en avançant constamment dans l'ontogenèse le moment d'apparition des phénomènes qu'elle décrit, jusqu'à les rendre quasi-intemporels (ainsi de la relation objectale, de fantasmes supposés jouer dès la vie intra-utérine, etc.). A sa suite, Bion a situé les origines de la vie psychique aux confins de l'impensable (cf. W. Bion, 1979a et 1979b). Cette tendance à remonter l'explication dans le temps est sans doute inhérente à toute théorie du développement d'inspiration biologique: car parvient-on à rendre compte du fonctionnement d'une structure de niveau donné, l'explication est à rechercher dans le fonctionnement de la structure de niveau immédiatement antérieur, qui elle-même, etc. Piaget, dont l'inspiration biologique est tout à fait comparable à celle de Freud, a bien discuté des impasses de la position préformiste dans laquelle on risque alors de s'enliser (cf. Piaget, 1967).

4/ Parmi les auteurs d'inspiration psychanalytique eux-mêmes, on peut mettre en évidence un nouveau renversement lorsqu'il est affirmé que, pour une large part, les structures psychiques de l'enfant sont modelées par celles des parents, au niveau d'une «transmission d'inconscient à inconscient». L'idée n'a certes rien d'absurde: la clinique la plus quotidienne montre en effet que beaucoup d'attitudes, de sentiments, de mode de perception d'autrui et de conduites, de positions vis-à-vis de soi-même — et, en-deçà, tout le jeu du

desir et de l'angoisse — peuvent être très fortement marqués par la nevrose, voire la psychopathologie parentales. Freud en avait admis le principe au plan théorique ainsi, disait-il en formulant sa seconde topique, le Surmoi de l'enfant, issu pour l'essentiel du Ça, se forme «à l'image du Surmoi des parents» dans le jeu des identifications (Freud, 1923a), cette transmission est pour l'essentiel inconsciente, les justifications morales n'apparaissant guère que comme couverture. Cette idée d'une transmission directe d'inconscient à inconscient a souvent été reprise par la suite. C'est le cas par exemple chez Lacan lorsqu'il développe la notion de «forclusion», qui a fortement marqué la psychanalyse de langue française³. Par un remarquable retournement, c'est au sein même de la pensée psychanalytique qu'il est alors affirmé que le destin se construit de l'extérieur.

Ces positions sont-elles inconciliables? Force est d'admettre que chacune porte sa part de vérité, c'est-à-dire rend compte d'un certain nombre de faits observables. Mais on ne voit guère comment les relier de façon cohérente. Faut-il alors se résigner à cette position négligente que certains auteurs américains de traités sur la personnalité désignent comme «eclectique»? Ceci n'est guère satisfaisant. D'abord parce que juxtaposition n'est pas synthèse. Il est désolant de se voir offrir, dans tel ou tel de ces Traités, un peu de Watson, un peu de Skinner, un peu de Watzlawick, du Freud, mais avec du Jung et de l'Adler en contre poids, une pincée de Margaret Mead, un soupçon de Cattell, etc. l'auteur semblant naïvement convaincu que par là il rassemble

3 Lacan traduit par «forclusion» le terme allemand *Verwerfung* qu'on peut traduire également par «rejet», «repudiation», etc. Ceci décrit le fonctionnement de la psyché *maternelle*, par quoi se trouve radicalement exclu tout ce qui pourrait concerner la figure et la position du père, l'enfant se trouverait par là conduit à se construire autour d'un vide central, amputation radicalement non reconnaissable par le sujet lui-même, et qui se situerait au cœur de toute psychose.

le meilleur de la connaissance... Mais surtout parce qu'un tel bric-à-brac théorique escamote la question fondamentale : *sommes-nous libres*? Pour dire la même chose autrement, en-deçà de la question «où s'écrit le destin?» s'en pose une autre, plus fondamentale encore : le destin s'écrit-il *a priori* ou *a posteriori*? était-il, pour Pierre, donné d'avance, ou bien cette histoire ne pourrait-elle être racontée qu'ensuite?

Question à la fois banale et essentielle, discutée depuis si longtemps par les philosophes et les moralistes, qu'un psychologue, un psychanalyste, peuvent sembler mal venus de s'y intéresser ; pourtant, lorsqu'on axe tout son effort de compréhension sur le déterminisme, et lorsqu'on a la sensation d'y gagner quelque liberté personnelle, il faut bien se la poser. Une première solution consiste à dire qu'un déterminisme aussi extraordinairement complexe équivaut à la liberté ; plus sa complexité s'accroît, plus l'homme se libère... Réponse de principe acceptable, sans doute, mais bien générale, et qu'on peut préciser.

J'avais d'emblée placé la démarche de cet ouvrage sous le triple signe de Wallon, Piaget et Freud. J'espère que ce triple patronage apparaît maintenant justifié par la démarche elle-même. Ces trois auteurs majeurs avaient en effet, en dépit des apparences, beaucoup en commun. Tous trois ont choisi de considérer la psychologie comme science de la nature, c'est-à-dire ont posé en principe absolu que la théorie a pour *seule* fonction de construire en structure intelligible des faits d'observation (par opposition à des spéculations axées sur la seule cohérence conceptuelle, sans recours à des observables) ; et que le principe de déterminisme est l'outil majeur de cette construction. Toute théorie qui ne concorde plus avec les faits, sous le signe de ce principe, doit être modifiée (par «équilibration majorante», dirait Piaget). Freud y a souvent insisté : la psychanalyse «adhère aux faits dans son champ d'étude, cherche à résoudre les problèmes immédiats de l'observation, se fraye un chemin à tâtons avec l'aide de l'expérience, est toujours prête à corriger ou modifier ses théories.»

(Freud, 1923c). «Nous n'avons pas d'autre but que de traduire dans la théorie les résultats de l'observation, et nous refusons toute obligation de réussir, du premier coup, une théorie bien polie et qui séduirait par sa simplicité...» («L'inconscient», in Freud, 1915, p. 102). La difficulté est qu'il n'y a jamais de faits bruts; tout fait d'observation est construit, à l'articulation de théories et de techniques. Bachelard y avait beaucoup insisté (cf. notamment Bachelard, 1938), et ceci est particulièrement évident lorsqu'il s'agit de «faits psychiques» (Perron, 1979). Or Freud écrivait : «Nous avons souvent entendu formuler l'exigence suivante : une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis. En réalité aucune science, même la plus exacte, ne commence par de telles définitions. Le véritable commencement de toute activité scientifique consiste plutôt dans la description de phénomènes qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. Dans la description déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel disponible certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement pas dans l'expérience actuelle. (...) aussi longtemps qu'elles sont dans cet état, on se met d'accord sur leur signification en multipliant les références au matériel de l'expérience, auquel elles semblent être empruntées, mais qui, en réalité, leur est soumis.» («Pulsions et destins des pulsions», in Freud, 1915, pp. 11-12). Rien n'est donné, tout est construit, disait Bachelard; et Piaget : «Aucune connaissance, même perceptive, ne constitue une simple copie du réel, parce qu'elle comporte toujours un processus d'assimilation à des structures antérieures.» (Piaget, 1967, p. 13). «Toute connaissance porte sur des significations (...) toute connaissance est liée à une action (...) connaître ne consiste en effet pas à copier le réel mais à agir sur lui et à le transformer (en apparence ou en réalité) de manière à le comprendre en fonction des systèmes de transformation auxquels sont liées ces actions.» (*ibid.*, pp. 14-15). «Dire que toute connaissance suppose une assimilation et qu'elle consiste à conférer des signifi-

cations revient donc en fin de compte à affirmer que connaître un objet implique son incorporation en des schèmes d'action.» (*ibid.*, p. 17)⁴.

Voici donc peut-être une première réponse : par son action, l'homme construit le monde, en tant qu'ensemble de significations; et ceci depuis les perceptions les plus simples jusqu'aux théories scientifiques les plus élaborées. L'homme n'est pas le jouet du monde, il le crée. Et chaque homme le recrée en même temps qu'il se fait lui-même.

On ne peut cependant en rester là. Car si chacun ne pouvait que créer le monde, et lui-même, sous l'emprise de déterminations qui seraient totalement antérieures et extérieures à son statut de sujet, parce que son développement et son fonctionnement seraient régis par des lois qui lui échappent, alors cette liberté serait pure illusion.

2. ADAPTATION, EQUILIBRATION, MOBILITE

Wallon, Piaget, Freud, ont tous trois pris un autre pari commun, en misant sur l'analyse fonctionnelle du psychisme. On pourrait citer chez ces trois auteurs de nombreux passages pertinents; contentons-nous de celui-ci, où Piaget, caractérisant sa conception globale du développement cognitif, écrit : «elle représente une synthèse possible du structuralisme génétique dont tous nos travaux antérieurs sont l'expression, et du fonctionnalisme en jeu dans l'œuvre de J. Dewey, dans celle de E. Claparède, et à bien des égards dans la psychanalyse freudienne. Selon la perspective fonctionnaliste, en effet, toute activité mentale, et en particulier cognitive, procède d'une tendance à satisfaire un besoin, celui-ci consistant lui-même en un déséquilibre momentané, et sa satisfaction en une rééquilibration.» (Piaget, 1975, p. 85). Que chez ces trois auteurs le pari fonc-

4. Sur l'épistémologie de Freud, cf. Assoun, 1981, et Sullo-way, 1981; sur l'épistémologie de la psychologie, cf. Greco, 1967.

tionnaliste ait trouvé ses racines dans les modèles offerts par la biologie, ceci est patent.

La fonction de l'appareil psychique, c'est évidemment d'abord l'adaptation, et, rappelons-le, puisqu'il s'agit d'un système auto-régulé, ceci suppose son équilibration interne. Piaget a consacré tout un ouvrage à cette notion d'«équilibration», en affirmant, dès le titre même de cet ouvrage, qu'il s'agit du «probleme central du developpement» (Piaget, 1975). De quoi s'agit-il? Piaget repart de deux notions bien connues, qui ont tissé toute son œuvre, et qui concernent les processus d'assimilation et d'accommodation. Il y redéfinit «l'assimilation, ou incorporation d'un élément extérieur (objet, événement, etc.) en un schème sensori-moteur ou conceptuel du sujet () et l'accommodation, c'est-à-dire la nécessité où se trouve l'assimilation de tenir compte des particularités propres aux éléments à assimiler » (*op cit*, p 12). L'adaptation résulte de l'équilibre assimilation-accommodation, une adaptation qui, encore une fois, est construction du monde, car «c'est le schème d'assimilation qui confère sa signification à l'objet » (*ibid*, p 14). Certes, en tout ceci, Piaget parle de l'objet *matériel*, et ne prétend traiter que des structures cognitives. Cependant, comme il en va de certaines de ses propositions générales, l'intérêt va bien au-delà. Car peut-être peut-on transposer en termes psychanalytiques sa définition de l'assimilation, l'exercice est périlleux, mais risquons-le. Parler de l'«incorporation» d'un élément extérieur (objet-personne de l'Autre, événement, etc.), c'est définir l'introjection, constitutive des objets internes, au schème sensori-moteur correspond le fantasme, structure d'action, et ajouter que le schéma ainsi construit «prête sa signification» à l'objet externe, ceci évoque bien la projection. Il ne faut sans doute pas pousser trop loin de telles analogies, et il serait ridicule de prétendre montrer qu'entre Piaget et Freud il n'y a pas tant de distance. (cf Anthony, 1956 et 1957). L'écart reste considérable, et d'abord dans les axiomatiques (ici, bien évidemment, en ce qui concerne le conflit, les processus inconscients, etc.). Il

est frappant cependant de constater que dans les deux cas il s'agit du même problème : celui des rapports intérieur/extérieur, du métabolisme des mouvements qui se répondent et se coordonnent dans les deux sens, et par où s'opère la double construction du connaissant et du connu, du monde et de soi. Pour Piaget, l'équilibre assimilation-accommodation assure l'adaptation ; lorsqu'un afflux de données nouvelles dépasse les capacités du schème d'assimilation, il y a désadaptation, puis — si tout se passe bien — accommodation, c'est-à-dire modification du schème d'assimilation, rééquilibration «majorante» (une nouvelle structure, plus large, englobe la précédente), réadaptation. Dans l'approche psychanalytique, centrée sur le conflit et le jeu des défenses, on peut analogiquement définir des états de déséquilibre, de crise où «s'emballent» les processus d'introjection-projection — c'est le cas par exemple dans les crises d'adolescence bruyantes, dans les épisodes délirants, etc. — et des processus de rééquilibration. La grande différence est que, si chez le «sujet épistémique» de Piaget, la rééquilibration se fait nécessairement au mieux et sur un modèle unique, il en va tout autrement des processus d'équilibration qui intéressent le psychanalyste : ils peuvent prendre des formes extrêmement variées, et n'assurent pas nécessairement l'adaptation. A la «crise d'adolescence» peut succéder une rééquilibration largement ouverte sur un jeu des identifications alimenté par un réseau relationnel riche ; mais à l'épisode délirant peut succéder la fermeture d'une psychose «froide» où le sujet n'apaisera l'angoisse qu'au prix du clivage interne et du déni de la réalité externe. La première évolution est celle d'une structure qui s'ouvre, la seconde celle d'une structure qui se ferme.

Ces notions sont à prendre au sens défini par von Bertalanffy (1973, 1982). Un système est fermé s'il est isolé de son environnement : la physique classique s'est attachée à délimiter de tels systèmes pour la commodité de l'étude (par exemple pour étudier les mouvements moléculaires dans une enceinte close). Un système ouvert doit *de plus* être analysé quant à ses

relations avec l'environnement Or «tout organisme vivant est essentiellement un système ouvert» (von Bertalanffy, 1973, p 38), puisqu'il ne peut rester vivant que du fait de ses échanges avec le milieu, et ne peut être compris qu'en fonction de ces échanges Il va de soi cependant qu'un tel système peut être plus ou moins ouvert ou fermé selon les moments; au niveau du psychisme, le rêve correspond à un état plus fermé du système qu'une relation amoureuse par exemple De plus, certains systèmes peuvent apparaître plus fermés que d'autres par exemple, un paranoïaque délirant, qui triomphe dans sa logique propre de toutes les objections de bon sens d'autrui, fonctionne évidemment sur une structure plus fermée qu'une personnalité labile qui fluctue, au gré de ses relations actuelles, sur tout un éventail d'identifications hystériques Il va de soi que le psychotique n'est pas libre, quoiqu'il puisse en penser (la vieille notion d'«aliénation», sous sa double version psychiatrique et juridique, rendait bien compte de cette perte de liberté). Mais qu'en est-il des structures névrotiques? On peut sans doute les caractériser et les ordonner par leur degré de fermeture Toute névrose — au sens «pathologique» du terme — tend à réaliser un système — relativement — fermé, c'est-à-dire protégé, et doublement protégé vers l'extérieur, d'événements, de contacts, de relations personnelles, etc, vers l'intérieur, d'irruptions pulsionnelles et de reactivations de conflit génératrices d'angoisse Le système défensif fonctionne autant qu'il le peut «en vase clos», suivant ses mécanismes et sa logique propres Cela peut aboutir à de sévères limitations personnelles, à une «allure de vie» qui se cantonne dans une marge adaptative étroite, ainsi que le disait Canguilhem, mais cette fermeture peut apparaître vitale au sujet, tant il se sent menacé par une éventuelle réouverture ceci, c'est la résistance au changement, évidente dans beaucoup de prises en charge thérapeutiques, lors même que le sujet était demandeur

C'est là peut-être une seconde réponse au problème de la liberté plus la structure psychique se ferme,

moins la personne est libre, plus elle s'ouvre ou se rouvre, plus la personne se libère. C'est, paradoxalement, en admettant ses limites et son enfermement qu'elle accèdera à plus de liberté. tel est en tous cas l'axiome fondamental de toute cure psychanalytique.

On peut dire la même chose autrement, en introduisant la notion de «mobilité verticale». Ici encore, il s'agit d'une notion empruntée à Piaget, mais dont on peut faire un usage sensiblement élargi. Il faut ici rappeler une différence essentielle entre les approches piagetienne et psychanalytique du développement psychique : la première pose qu'une structure, lorsqu'elle s'organise, résorbe les structures de niveau précédent, qui disparaissent en tant que telles, tandis que pour la seconde rien en fait ne disparaît jamais même si le modèle prévoit une organisation fonctionnelle des strates successives, et leur intégration hiérarchisée dans le cas de l'évolution «idéale», chacune de ces sous-structures historiquement datées *peut* rester fonctionnelle. On observera donc, d'une personne à l'autre, de considérables différences quant à ces éventuelles réactivations fonctionnelles de sous-structures de niveaux différents, ceci en fonction de la force, du degré, de la nature, de leur intégration. Le fonctionnement psychique est donc à analyser dans ses mouvements verticaux, régressifs et progédients. Certains individus frappent par leur incapacité à régresser, ils semblent rigidement fixés à un certain mode de fonctionnement, par exemple «raisonnable» et raisonneur, moralisateur, etc. il est clair qu'alors il s'agit d'organisations défensives très fermées, où la menace de régression est vivement ressentie comme menace de désorganisation sous l'impact d'irruptions pulsionnelles très redoutées. Il arrive que cette armature casse brusquement : c'est la «dépression», la fugue, la plongée orgiaque dans des satisfactions auparavant interdites, etc. Il arrive aussi que cette contention psychique et cette rigidité du fonctionnement appauvrissent progressivement la vie fantasmatique, et que la tension accumulée débouche directement dans le corps, sous forme d'accident de santé grave. Plus sou-

vent peut-être, la vie s'écoule ainsi, tyrannisée par un Idéal du Moi exigeant, et surtout par un Surmoi cruel, dont l'impact sur l'entourage est d'autant plus redoutable qu'il se pare de justifications morales plus nobles. D'autres personnes, au contraire, frappent par la labilité de leurs mouvements régressifs, trop vifs, trop fréquents, et qui témoignent d'une mauvaise intégration des diverses strates de leur fonctionnement — c'est le cas de certaines organisations psychopathiques ou perverses. La tentative de défense peut conduire à un certain clivage, lorsque par exemple coexistent une vie professionnelle et publique digne, et des pratiques sexuelles perverses soigneusement cachées. Mais la majorité peut-être des personnes s'accordent une certaine liberté de régression, en témoignent les loisirs, les jeux, l'humour et les jeux d'esprit, la palette des activités sexuelles, etc. Plus vaste et plus riche est l'éventail des modes de fonctionnement possibles, dans le double registre de l'objectalité et de l'objectivité, plus souples les mouvements régressifs et de réorganisation progédiente, et plus, surtout, le sujet *dispose* de ces mouvements, et plus il est libre. C'est la troisième réponse que nous donnerons à la question posée dans ce chapitre. On comprend mieux peut-être, en fonction de ces propositions, pourquoi l'on peut affirmer que le but de toute psychothérapie — en tous cas psychanalytique — c'est de donner ou de rendre à la personne sa liberté de fonctionnement, et d'abord cette souplesse dans la «mobilité verticale». Winnicott, entre autres, y avait beaucoup et à juste titre insisté (cf. Winnicott, 1971 et 1975, M. Milner, 1976, Clancier et Kalmanovitch, 1984)

3. UNE CROISSANCE DE L'ADULTE?

Toute une tradition psychométrique, établissant des «courbes de développement intellectuel», a pu porter à croire que le développement psychique se terminait à l'adolescence; et selon Piaget lui-même, le stade final des opérations formelles est alors atteint

Ensuite, certes, beaucoup d'acquisitions seront possibles, mais ce ne sont que des acquisitions; la machine, elle, serait achevée entre 12 et 15 ans. Dès lors le changement ne pourrait plus survenir que dans l'autre sens : celui de la détérioration. Wechsler avait autrefois publié de bien attristantes courbes, suggérant que pour certaines fonctions cette détérioration commencerait, en moyenne, très tôt (vers 40 ans...), et qu'elle atteindrait, après 60 ans, des proportions considérables. Appuyée par des analogies contestables avec l'amenuisement en fonction de l'âge de diverses capacités sensorielles et motrices, l'idée d'un inéluctable déclin de l'homme après son «âge mûr» a paru trouver là ses preuves scientifiques. Elle est pourtant hautement contestable, pour beaucoup de raisons. La distinction entre «capacités» et «acquis», à se faire trop tranchée, a favorisé l'illusion d'un arrêt du développement à l'adolescence; il serait pourtant difficile de soutenir qu'à 50 ans un homme de grande culture ne fonctionne pas mieux que lorsqu'il avait 15 ans... L'analogie avec les pertes sensorielles et motrices est suspecte parce qu'elle implique sans le dire que «la pensée c'est de l'organique» : sans cette implication, on voit mal pourquoi une baisse de l'audition, de la vision, de l'olfaction, etc., s'accompagnerait nécessairement d'un affaiblissement psychique. De nombreux exemples d'hommes et de femmes qui, après 75 ou 80 ans, témoignent d'une vigueur et d'une vivacité de pensée remarquables, enviées par bien des personnes plus jeunes, montrent que l'affaiblissement n'a rien d'inéluctable. Exceptions? encore faut-il comprendre comment elles sont possibles : la fausse théorie d'une inéluctable détérioration en fonction de l'âge n'autorise pas d'exceptions. Il est patent dans de tels cas qu'il s'agit de personnalités riches, vivement animées d'intérêts, d'affects, de passions, insérées dans des réseaux relationnels eux-mêmes riches, etc. : bref, de structures ouvertes, au sens défini plus haut, et de fonctionnements animés d'un intense désir de vivre. L'analyse des «dépressions de la cinquantaine» est *a contrario* riche d'enseignements; il s'agit de per-

sonnes qui, aux approches de la retraite, ou peu après, viennent consulter pour des troubles divers, se plaignant en particulier de «pertes de mémoire». Sauf cas — rares — d'atteintes cérébrales authentifiables, ce qu'on constate, c'est alors toujours l'angoisse du vieillissement, le sentiment d'inutilité d'une vie desinsérée de ses cadrages professionnels, la pauvreté des intérêts et des relations hors de ce champ, la tentation du renoncement. Les courbes de «détérioration intellectuelle» de Wechsler reflètent pour une large part un changement d'attitude face aux tests d'efficiencé intellectuelle si une telle mise à l'épreuve stimule chez le sujet jeune des attitudes compétitives, elle suscite chez beaucoup une réticence croissante en fonction de l'âge. à quoi bon? Ceci peut être sagesse, ce peut être démission.

En effet, un peu plus tôt, un peu plus tard, chacun sans doute traverse la «crise du milieu de la vie», mais on peut y réagir de façon très variable. Le vieillissement déjà perceptible inflige de multiples piquûres au narcissisme, l'angoisse de castration est brusquement ravivée (on se sent moins fort, moins beau, moins séduisant, moins combattif, atteint par la diminution de l'appétit sexuel, etc.); la mort devient un possible, un probable; le temps commence à se compter. Certains ne peuvent lutter contre ces angoisses que par le déni, la fuite en avant (s'affirmer par tous les moyens «plus jeune que jamais»); d'autres s'enferment dans des barrières protectrices où s'aménage une vie économique pour durer le plus longtemps possible; d'autres encore fuient dans des maladies qui permettent la régression des prises en charge médicales, etc. Il y a de meilleures possibilités. «L'homme qui a pu, pendant l'enfance, intérioriser un objet suffisamment bon peut, s'il traverse heureusement la crise du milieu de la vie, commencer à faire le deuil de sa propre mort à venir au lieu de se sentir persécuté par elle. Par là-même, il arrive à développer de plus grandes capacités de courage, d'amour, de compréhension d'autrui et de sublimation, une plus grande liberté d'interaction entre ses objets internes et ceux du monde extérieur. Mais cette crise constitue un

passage difficile, dont tous ne se remettent pas...» (Anzieu, 1975, p. 166; cf. aussi Anzieu et coll., 1974). Il y a, il peut y avoir, de toute évidence, évolution de l'adulte, croissance de l'adulte. Certaines vies en témoignent, qui sont d'enrichissement permanent : ce sont des personnes dont la structure est particulièrement ouverte, dont le fonctionnement psychique souple est armé de défenses qui, pour reprendre les termes que nous avons utilisés plus haut, sont alors la meilleure et non la pire des choses; des personnes qui frappent par leur mobilité verticale et leur capacité de régression non désorganisante, bien maîtrisée. Ces hommes et ces femmes qui se développent tout au long de leur vie sont des hommes et des femmes libres. C'est du moins la meilleure définition qu'on puisse donner de la liberté (étant supposées réunies, bien entendu, ses conditions de base, d'ordre économique, socio-politique, etc.). A l'inverse, les personnes dont la structure progressivement se ferme et se fixe, chez qui les intérêts et les relations s'appauvrissent, celles chez qui les défenses sont «la pire des choses» et dont la vie est vouée à la répétition, ces personnes sont de moins en moins libres. Certes, tout système tend à persévérer et à se confirmer de son fonctionnement même; mais ceci est d'autant plus vrai qu'il est d'emblée plus fermé, c'est-à-dire plus protégé des remises en cause par l'extérieur (de son renouvellement par accommodation, dirait Piaget). Face à de telles structures, figées dans la répétition par un long fonctionnement, on peut se sentir découragé : comment changer une telle logique interne de fonctionnement? On repense ici au théorème de Goedel : nulle structure ne peut se modifier elle-même, il y faut les moyens d'une structure de niveau supérieur. Peut-être... Cependant, l'homme est une structure particulièrement complexe. Il se peut que celle-ci, à un moment de son histoire, en vienne à s'éprouver comme insatisfaisante, et à rechercher son propre changement. Il semble bien que, souvent, elle ne le puisse si elle prétend y parvenir seule. Alors émerge la demande d'aide. Si contradictoire soit-elle en général (changez-moi, mais que rien ne

change!), c'est la condition, nécessaire mais non suffisante, de la réouverture, de l'accès à une nouvelle liberté. Ceci n'est certes pas facile. L'un des doutes les plus fréquemment exprimés, l'une des formes les plus banales de la résistance au changement, s'exprime ainsi . je suis ce que m'a fait mon histoire, je le sais, je l'admets, mais cette histoire est ce qu'elle a été, on n'y peut rien changer... Voire : l'histoire qui compte, c'est celle qui a été vécue, celle qui est vécue, ici et maintenant.

On peut refaire l'histoire.

Quelle histoire? La seule véritable histoire : celle du *sujet*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abraham (K), Esquisse d'une histoire de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux (1924), in *Œuvres complètes*, t 2, Paris, Payot, 1966, pp 255-350
- Abraham (N), Torok (M.), *Le verbier de l'Homme aux Loups*, Paris, Aubier-Flammarion, 1976
- Ajuriaguerra (J) de) et coll , *L'écriture de l'enfant*, Neuchatel et Paris, Delachaux et Niestlé, 3e ed , 1978
- Alexander (F G), Sélesnick (S T), *Histoire de la psychiatrie*, Paris, A Colin, 1972
- Allport (G -W), *Structure et développement de la personnalité* (1937), Neuchatel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1970
- Anthony (E -J), The significance of Jean Piaget for child psychiatry, *Brit J of Medical Psychol*, 1956, 29, 30-34
- Anthony (E J), The system-makers Piaget and Freud, *Brit J of Med Psychol*, 1957, 30, 255-269
- Anzieu (D), *L'auto analyse de Freud*, Paris, Presses Universitaires de France, 2 vol , 1975
- Anzieu (D) et coll , *Psychanalyse du génie créateur*, Paris, Dunod, 1974
- Ariès (Ph), *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* Paris, Plon, 1960
- Assoun (P -L), *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Paris, Payot, 1981
- Atlan (H), *Entre le cristal et la fumée Essai sur l'organisation du vivant*, Paris, Seuil, 1979
- Aubin (H), *Les psychoses de l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975.
- Auble (J -P), *Les voies de l'échec*, Thèse de Doctorat du 3e cycle, Université René Descartes, Paris, 1982
- Bachelard (G), *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938

- Bakan (D.), *Freud et la tradition mystique juive*, Paris, Payot, 1964.
- Bandura (S.), *L'apprentissage social*, Bruxelles, Mardaga, 1980.
- Barande (R.), *La naissance exorcisée*, Paris, Denoël, 1975.
- Basow (S.-A.), *Sex role stereotypes. traditions and alternatives*, Monterey, Brooks and Cole, 1980.
- Berger (G.), *Traité pratique d'analyse du caractère*, Paris, Presses Universitaires de France, 1950.
- Berner (P.), Luccioni (H.), Aperçu historique sur les mises en ordre des maladies mentales, *Confrontations psychiatriques*, 1984, no 24, pp. 11-39.
- Bettelheim (B.), *La forteresse vide*, Paris, Gallimard, 1969.
- (1979a) Bion (W.-R.), *Eléments de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979.
- (1979b) Bion (W.-R.), *Aux sources de l'expérience*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979.
- Bolk (L.), Le problème de la genèse humaine (1926), *Revue française de Psychanalyse*, 1961, 25, 243-279.
- Borelli-Vincent (M.), Perron (R.), Zlotowicz (M.), La conception de l'intelligence comme valeur chez l'enfant, *Enfance*, 1963, no 4-5, 309-338.
- Bourdier (P.), Aspects du pessimisme freudien, *Revue française de Psychanalyse*, 1970, 34, no 2, 207-231.
- Bourdier (P.), La paternité. Essai sur la procréation et la filiation, in *Oedipe et psychanalyse d'aujourd'hui*, Toulouse, Privat, 1978, pp. 85-110.
- Bourdieu (P.), Passeron (J.-C.), *La reproduction*, Paris, Editions de Minuit, 1970.
- Bourguignon (A.), Biologie et classification en psychiatrie, *Confrontations psychiatriques*, 1984, no 24, pp. 157-179.
- Bowlby (J.), *Attachement et perte*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984 (3 volumes. 1. l'attachement; 2. la séparation; 3. la perte).
- Braunschweig (D.), Psychanalyse et réalité. A propos de la théorie de la technique psychanalytique, *Revue française de Psychanalyse*, 1971, 35, no 5-6, 655-800.
- Brown (D.-G.), Sex role preferences in young children, *Psychol. Monographs*, 1956, 70, no 42.
- Bydlowski (M.), Les enfants du désir, *Psychanalyse à l'Université*, 1978, no 13, pp. 59-92.
- Bydlowski (M.), *Désir d'enfant, refus d'enfant*, Paris, Stock, 1980.
- Bydlowski (M.), Bydlowski (R.), Le cauchemar de la naissance, *Topique*, 1975, no 17, 139-155.
- Cahn (R.), Weil (D.), Dion (Y.), L'abord des parents d'enfants psychotiques à partir du contre-transfert, *Psychiatrie de l'Enfant*, 1974, 17, no 2.
- Canguilhem (G.), *Le normal et le pathologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966.

- Cattell (R.-B.), *La personnalité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956.
- Chasseguet-Smirgel (J.), Essai sur l'idéal du moi, *Revue française de Psychanalyse*, 1973, 37, no 5-6, 709-929.
- Chasseguet-Smirgel (J.), et al., *Recherches psychanalytiques nouvelles sur la sexualité féminine*, Paris, Payot, 1964.
- Chasseguet-Smirgel (J.), et al., *Les chemins de l'anti-Œdipe*, Toulouse, Privat, 1974.
- Chertok (L.), et al., *Féminité et maternité*, Paris, Desclée de Brouwer, 1966.
- Chombart de Lauwe (M.-J.), *Psychopathologie sociale de l'enfant inadapté*, Paris, Editions du CNRS, 1959.
- Chombart de Lauwe (M.-J.), Convergences et divergences des modèles d'enfants dans les manuels scolaires et dans la littérature enfantine, *Psychologie française*, 1965, 10, no 3, 236-244.
- Chombart de Lauwe (M.-J.), *Un monde autre, l'enfance*, Paris, Payot, 1971.
- Classifications en psychiatrie*, in *Confrontations psychiatriques*, 1984, no 24, 320 p.
- Clausen (J.-A.), *Socialization and society*, Boston, Little and Brown, 1968.
- Compas (Y.), *Images de soi chez le bon et le mauvais élève au terme de l'école élémentaire*. Thèse de Doctorat du 3e cycle, Université René Descartes, Paris, 1983.
- Constructions et reconstructions*, *Revue française de Psychanalyse*, 1974, 38, no 2-3.
- Dagognet (F.), *Le catalogue de la vie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.
- David (C.), La bisexualité psychique, *Revue française de Psychanalyse*, 1975, 39, no 5-6, 695-856.
- David (D.), et coll., *L'insémination artificielle humaine. Un nouveau mode de filiation*, Paris, Editions Sociales françaises, 1984.
- Delaisi de Parseval (G.), *La part du père*, Paris, Seuil, 1981.
- Diatkine (R.), Du normal et du pathologique dans l'évolution mentale de l'enfant (ou des limites de la psychiatrie infantile), *La Psychiatrie de l'Enfant*, 1967, 19, no 1, 1-42.
- Diatkine (R.), Simon (J.), *La psychanalyse précoce*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972.
- Dolto (F.), *Le cas Dominique*, Paris, Seuil, 1971.
- Dolto (F.), *Sexualité féminine*, Paris, Editions du Scarabée, 1982.
- Ducrot (O.), *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972.
- Dufrenne (M.), *La personnalité de base*, Paris, Presses Universitaires de France, 1953.
- Dumas (G.), et coll., *Traité de Psychologie*, Paris, F. Alcan (2 volumes : vol. 1, 1923; vol. 2, 1924).
- Duyckaerts (F.), *La notion de normal en psychologie clinique*, Paris, Vrin, 1954.

- Erikson (E.-H.), *Enfance et société*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1966.
- Faucheux (C.), Moscovici (S.), *Psychologie sociale théorique et expérimentale*, Paris, Mouton, 1971.
- Ferenczi (S.), Le développement du sens de la réalité et ses stades (1913), in *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, Payot, 1970.
- Foucault (M.), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, 1961.
- Freud (A.), *Le moi et les mécanismes de défense* (1936), Paris, Presses Universitaires de France, 1949.
- Freud (A.), *Le normal et le pathologique chez l'enfant*, Paris, Gallimard, 1968.
- Freud (S.), *La naissance de la psychanalyse (1887-1902)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956.
- Freud (S.), Esquisse d'une psychologie scientifique (1895), in *La naissance de la psychanalyse (1887-1902)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956.
- Freud (S.), L'étiologie de l'hystérie (1896), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973.
- Freud (S.), Sur les souvenirs écran (1899), in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973.
- Freud (S.), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, (1905), Paris, Gallimard, 1962.
- Freud (S.), Mes vues sur le rôle joué par la sexualité dans l'étiologie des névroses (1906), in *Standard Edition of the complete psychological works of Sigmund Freud*, Londres, Hogarth Press, vol. 7, 1953.
- Freud (S.), Caractère et érotisme anal (1908), in *Psychose, névrose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973.
- (1909a) Freud (S.), Analyse d'une phobie d'un petit garçon de cinq ans (le petit Hans) (1909), in *Cinq Psychanalyses*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.
- (1909b) Freud (S.), Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (l'Homme aux rats) (1909), in *Cinq Psychanalyses*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.
- Freud (S.), *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1910), Paris, Payot, 1977.
- Freud (S.), Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques (1911), in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.
- (1913a) Freud (S.), L'intérêt de la psychanalyse (1913), in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.
- (1913b) Freud (S.), *Totem et tabou* (1913), Paris, Payot, 1965.
- (1914a) Freud (S.), Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique (1914), traduction française à la suite de : *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1909-1910), Paris, Payot, s.d.

- (1914b) Freud (S.), Répétition, remémoration, élaboration (1914), in *De la technique psychanalytique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1953.
- (1914c) Freud (S.), Pour introduire le narcissisme (1914), in *La vie sexuelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.
- Freud (S.), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1976 (inclut. Pulsions et destins des pulsions, 1915, Le refoulement, 1915, L'inconscient, 1915; Complément métapsychologique à la théorie du rêve, 1915-1917, Deuil et mélancolie, 1917, Note sur l'inconscient en psychanalyse, 1912).
- Freud (S.), Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (l'Homme aux Loups) (1918), in *Cinq Psychanalyses*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970
- Freud (S.), Au-delà du principe de plaisir (1920), in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, nouvelle traduction, 1981.
- (1923a) Freud (S.), Le Moi et le Ça (1923), in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, nouvelle traduction, 1981
- (1923b) Freud (S.), La disparition du complexe d'Œdipe (1923), in *La vie sexuelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.
- (1923c) Freud (S.), La psychanalyse (1923), in *The Standard Edition of the complete psychological works of Sigmund Freud*, Londres, Hogarth Press, vol. 18, 1955
- (1925a) Freud (S.), *Ma vie et la psychanalyse* (1925), Paris, Gallimard, 1968
- (1925b) Freud (S.), La négation (1925), *Cahiers du Coq Heron*, 1975, no 52.
- Freud (S.), *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), Paris, Presses Universitaires de France, 1951
- Freud (S.), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. (1933), Paris, Gallimard, 1936.
- Freud (S.), Constructions en analyse, *Psychanalyse à l'Université*, 1978, 3, no 11, 373-382.
- Freud (S.), Breuer (J.), *Études sur l'hystérie* (1895), Paris, Presses Universitaires de France, 1956
- Galifret-Granjon (N.), *Naissance et évolution de la représentation chez l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981
- Gianini-Belotti (E.), *Du côté des petites filles*, Paris, Editions Des Femmes, 1974.
- Gibello (B.), *L'enfant à l'intelligence troublée*, Paris, Le Centurion, 1984.
- Gilly (M.), *Bon élève, mauvais élève*, Paris, A Colin, 1969
- Gilly (M.), *Maître-élève Rôles institutionnels et représentations*, Paris, Presses Universitaires de France, 1980
- Gidewell (J.-C.), *Parental attitudes and child behavior*, Evanston, Ch. Thomas, 1961.
- Goldstein (K.), *La structure de l'organisme*, Paris, Gallimard, 1951
- Goldstein (K.), Scheerer (M.), Abstract and concrete behavior. An experimental study with special tests, *Psychol Monographs*, 1941, 53, no 2, 151 p

- Greco (P), Epistémologie de la psychologie, *In* J Piaget et coll , *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1967
- Green (A), Obsessions et psychonevrose obsessionnelle, *Encyclopedie Medico-Chirurgicale*, Section Psychiatrie, 37370, A10 à D10, 1965
- Green (A), L'enfant modele, *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 1979, no 19, 27-47
- Green (A), Apres coup, l'archaïque, *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 1982, no 26, 195-216
- Grunberger (B), *Le narcissisme*, Paris, Payot, 1971
- Guiraud (P), *Sémiologie de la sexualité*, Paris, Payot, 1978
- Hartman (H), *La psychologie du Moi et le problème de l'adaptation*, (1939), Paris, Presses Universitaires de France, 1968
- Haynal (A), Sur le problème des points de contact entre la psychologie génétique de Piaget et la théorie psychanalytique (dans leurs aspects développementaux), *Psychiatrie de l'Enfant*, 1969, 12, no 2, 537-576
- Hurtig (M), Rondal (J -A), et coll , *Introduction à la psychologie de l'enfant*, Bruxelles, Mardaga, 3 vol , 1981
- Israel (L), Depoutot (J -C), Kress (J J), Sichel (J -P), L'hystérie, *Encyclopedie Medico Chirurgicale*, Section psychiatrie, 37340 A10, 1971
- Jacob (F), *La logique du vivant* Paris, Gallimard, 1970
- Jagstaedt (V), *La sexualité et l'enfant*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1984
- Jeanneau (A), L'hystérie, unité et diversité, *Revue française de Psychanalyse*, 1985
- Jones (E), *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, Presses Universitaires de France, 3 volumes (vol 1 1958, vol 2 1961, vol 3 1969)
- Kagan (J), Acquisition and significance of sex typing and sex role identity, *in* M-L Hoffman et L W Hoffman, *Review of Child Research*, vol 1, New York, Russell Sage Foundation, 1964, pp 137-169
- Kanner (L), *A history of the care and study of the mentally retarded* Springfield, Ch Thomas, 1964
- Khan (M -R), La rancune de l'hystérique, *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 1974, no 10, 151-158
- (1966a) Klein (M), Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés, *in* M Klein, S Isaacs, P Heimann, J Riviere, *Développements de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966, pp 187-222
- (1966b) Klein (M), En observant le comportement des nourrissons, *in* M Klein, S Isaacs, P Heimann, J Riviere, *Développements de la psychanalyse* Paris, Presses Universitaires de France, 1966, pp 223-253
- Kohlberg (L), A cognitive developmental analysis of children's sex role concepts and attitudes, *in* E Maccoby, *The develop*

- ment of sex differences*, Stanford, Stanford University Press, 1966.
- Kohn (M.-L.), *Class and conformity*, Homewood, The Dorsey Press, 1969.
- Lang (J.-L.), Psychoses infantiles à expression déficitaire et «arriération-psychose», *Confrontations psychiatriques*, 1969, no3, 119-140.
- Lang (J.-L.), Esquisse d'un abord structural des états déficitaires, *Confrontations psychiatriques*, 1973, no 10, 31-52.
- Lang (J.-L.), *Introduction à la psycho-pathologie infantile*, Paris, Dunod, 1979.
- Lapassade (G.), *L'entrée dans la vie*, Paris, Editions de Minuit, 1963.
- Lautrey (J.), *Classe sociale, milieu familial, intelligence*, Paris, Presses Universitaires de France, 1980.
- Lebovici (S.), *Le nourrisson, la mère et le psychanalyste*, Paris, Le Centurion, 1983.
- Lebovici (S.), Diatkine (R.), Le concept de normalité et son utilité dans la définition du risque psychiatrique, in E.-J. Anthony, C. Chiland, C. Koupernik, *L'enfant à haut risque psychiatrique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1980, pp. 29-44.
- Lebovici (S.), Kestemberg (E.), et coll., *Le devenir de la psychose de l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978.
- Lebovici (S.), Mc Dougall (J.), *Un cas de psychose infantile*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960.
- Lebovici (S.), Soule (M.), *La connaissance de l'enfant par la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.
- Lecky (P.), *Self consistency. a theory of personality*, New York, The Island Press, 1945.
- Ledoux (M.), *Conceptions psychanalytiques de la psychose infantile*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.
- Le Guen (C.), *L'Œdipe originaire*, Paris, Payot, 1974.
- Le Guen (C.), et coll., *Le Refoulement*, Rapport pour le 45e Congrès des Psychanalystes de Langue française, Paris, 1985.
- Le Senne (G.), *Traité de caractérologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1945.
- Lévi-Strauss (C.), *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses Universitaires de France, 1949.
- Lévi-Strauss (C.), *Race et histoire*, Paris, Gonthier, 1961.
- Lévi-Strauss (C.), *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- Lewin (K.), *Principles of topological psychology*, New York, Mc Graw Hill, 1936.
- Linton (R.), *Le fondement culturel de la personnalité*, Paris, Dunod, 1965.
- Luquet-Parat (C.), L'organisation œdipienne au stade génital, *Revue française de Psychanalyse*, 1967, 31, no 5-6, 743-911.
- Maccoby (E.), *The development of sex differences*, Stanford, Stanford University Press, 1966.

- Mahler (M.), *Psychose infantile* (1968), Paris, Payot, 1977.
- Malrieu (P.), Malrieu (S.), La socialisation, in H. Gratiot-Alphandery et R. Zazzo, *Traité de psychologie de l'Enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, volume 5, 1973, pp. 5-234.
- Mannoni (M.), *L'enfant, sa «maladie» et les autres*, Paris, Seuil, 1967.
- Marcos-Sigal (H.), *La signification de la naissance du premier enfant*, Toulouse, Privat, 1984.
- Mazet (Ph.), Houzel (D.), *Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, 2 vol., Paris, Maloine, 1978.
- Mead (M.), *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963.
- Meehl (P.-E.), Quelques réflexions méthodologiques sur les difficultés de la recherche psychanalytique, in *Psychoanalytical Research, Psychological Issues*, 1973, 8, no 2, monogr. no 30, 135 p.
- Meltzer (D.), Bremner (J.), Hoxter (S.), Weddell (D.), Wittenberg (I.), *Explorations dans le monde de l'autisme*, Paris, Payot, 1980.
- Merleau-Ponty (M.), *Structure du comportement*, Paris, Alcan, 1942.
- Milner (M.), *L'inconscient et la peinture*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976.
- Misès (R.), Origines et évolution du concept de psychose chez l'enfant, *Confrontations psychiatriques*, 1969, no 3, 9-29.
- Misès (R.), *L'enfant déficient mental*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975.
- Misès (R.), *Cinq études de psycho-pathologie de l'enfant*, Toulouse, Privat, 1981.
- Misès (R.), Moniot (M.), Les psychoses de l'enfant, *Encyclopédie médico-chirurgicale*, Section psychiatrie, 37299 M10 à M30, 1970.
- Mollo (S.), *L'école dans la société*, Paris, Dunod, 1970.
- Monod (J.), *Le hasard et la nécessité*, Paris, Seuil, 1970.
- Nadel (J.), Rôle du milieu dans la conception wallonienne du développement : l'équilibre fonctionnel et la distinction entre fonction et activité, *Enfance*, 1979, no 5, 363-72.
- Oléron (P.) et coll., *Savoirs et savoir-faire psychologiques chez l'enfant*, Bruxelles, Mardaga, 1981.
- (1969a) Perron (R.), Attitudes et idées face aux déficiences mentales, in R. Zazzo et coll., *Les débilités mentales*, Paris, A. Colin, 1969, chap. I.
- (1969b) Perron (R.), Déficience mentale et représentation de soi, in R. Zazzo et coll., *Les débilités mentales*, Paris, A. Colin, 1969, chap. 11.
- Perron (R.), Amour-propre et modestie. Eléments pour une étude génétique, *Enfance*, 1970, no 3-5, 269-301.
- Perron (R.), *Modèles d'enfants, enfants modèles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971.
- (1975a) Perron (R.), L'élaboration du récit au DPL I. Structure et

- thématique, *Enfance*, 1975, no 1, 15-36 ; II. L'organisation de l'univers humain, *Revue de psychologie appliquée*, 1975, 25, no 3, 149-187.
- (1975b) Perron (R.), *Les enfants inadaptés*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975.
- (1975c) Perron (R.), Dire et ne pas dire. De l'analyse structurale du récit à l'étude de son élaboration défensive, *Bulletin de psychologie*, 1975, 29, no 8-13, 611-622.
- (1976a) Perron (R.), Défenses, transformations, structures. Quelques propositions théoriques à partir de la clinique du DPI, *Bulletin de la Société française du Rorschach et des Techniques projectives*, 1976, no 29-30, 33-43.
- (1976b) Perron (R.), Psychologie génétique et psycho-pathologie de l'enfant, *Revue de psychologie appliquée*, 1976, 26, no spécial, 321-343.
- (1976c) Perron (R.), Réalités en psychologie. De l'objectivité à l'objectalité, *Psychologie française*, 1976, 21, no 1-2, 5-17.
- Perron (R.), Les problèmes de la preuve dans les démarches de la psychologie dite clinique, *Psychologie française*, 1979, 24, no 1, 37-50.
- Perron (R.), Note sur la notion de structure en psychanalyse, *Revue française de Psychanalyse*, 1981, 44, no 4, 1059-1065.
- Perron (R.), Otez-moi d'un doute, *Revue française de Psychanalyse*, 1982, 46, no 5, 937-952.
- Perron (R.), Figures de la méconnaissance, *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, 1983, no 3, 33-42.
- Perron (R.), Desjeux (D.), Mathon (T.), L'agression, c'est les autres? Ce que disent les enfants à propos des interactions agressives au sein de groupes-classes, *Enfance*, 1983, no 3, 245-263.
- Perron (R.), Desjeux (D.), Mathon (T.), Misès (R.), Les interactions agressives chez l'enfant, *Enfance*, 1980, no 3, 157-178.
- Perron (R.), Mathon (T.), L'amour et la loi. Aspects des figures parentales dans les histoires racontées par les enfants, *Psychologie française*, 1976, 21, no 3, 131-157.
- Perron (R.), et coll., *Images de soi*, (à paraître).
- Perron-Borelli (M.), L'investissement de la signification, *Revue française de Psychanalyse*, 1976, 40, no 4, 681-692.
- Perron-Borelli (M.), Communication interactive et symbolisation, *Revue française de Psychanalyse*, 1981, 45, no 4, 1081-1088.
- Piaget (J.), *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1936.
- Piaget (J.), *Six études de psychologie*, Genève, Gonthier, 1964.
- Piaget (J.), *Biologie et connaissance*, Paris, Gallimard, 1967.
- Piaget (J.), *Le structuralisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1970.
- Piaget (J.), *L'équilibration des structures cognitives Problème central du développement*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975.

- Piaget (J.), Inhelder (B.), *La psychologie de l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966.
- Pichot (P.), *Un siècle de psychiatrie*, Paris, Roche, 1983.
- Pinol-Douriez (M.), *La construction de l'espace*, Neuchatel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1975.
- Pinol-Douriez (M.), *Bébé agit, bébé actif L'émergence du symbole dans l'économie interactionnelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.
- Poyer (G.), *La psychologie des caractères*, in G. Dumas, *Nouveau Traité de psychologie*, vol. 7, fascicule 2, Paris, Presses Universitaires de France, 1948.
- Prévost (C.), *Janet, Freud et la psychologie clinique*, Paris, Payot, 1973.
- Prieto (L.), *La sémiologie*, in A. Martinet et coll., *Le langage*, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1968, pp. 93-144.
- Prigogine (I.), Stengers (I.), *La nouvelle alliance*, Paris, Gallimard, 1979.
- Racamier (P.-C.), *Les paradoxes des schizophrènes*, *Revue française de Psychanalyse*, 1978, 43, no 5-6, 877-969.
- Rank (O.), *Le traumatisme de la naissance*, (1924), Paris, Payot, 1976.
- Reuchlin (M.), *Les méthodes de la psychologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969.
- Revault d'Allonnes (C.), *Le mal joli*, Paris, Union générale d'Éditions, 1976.
- Robert (M.), *La révolution psychanalytique*, Paris, Payot, 2 vol., 1964.
- Robert (M.), *d'Œdipe à Moïse*, Denoël, 1978.
- Robson (K.-S.), *The role of eye-to-eye contact in maternal infant attachment*, *J. Child Psychol Psychiatr.*, 1967, 8, 13-25.
- Rocheblave-Spenlé (A.-M.), *La notion de rôle en psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962.
- Rocheblave-Spenlé (A.-M.), *Contribution à l'étude des rôles masculins et féminins*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964.
- Rogers (C.-R.), *Le développement de la personne*, Paris, Dunod, 1966.
- Sauvage (D.), et coll., *Autisme du nourrisson et du jeune enfant (0-3 ans). Signes précoces et diagnostic*, Paris, Masson, 1984.
- Schaeffer (E.-S.), Bell (R.-Q.), *Development of a parental attitudes research instrument*, *Child Development*, 1958, 29, 339-361.
- Ségol (H.), *Introduction à l'œuvre de Melanie Klein*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969.
- Ségol (H.), *Melanie Klein développement d'une pensée*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982.
- Sheldon (W.-H.), *Les variétés de la constitution physique de l'homme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1950.
- Sheldon (W.-H.), Stevens (S.-S.), *Les variétés du tempérament*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951.

- Sinclair (H), et coll , *Les bebes et les choses*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982
- Skinner (B -F), *Walden Two*, New York, Mac Millan, 1948
- Skinner (B F), *L'analyse experimentale du comportement*, Bruxelles, Dessart, 1971
- Smirnoff (V.), *La psychanalyse de l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966
- Snyders (G), *La pedagogie en France aux 17e et 18e siecles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965
- Spitz (R A), *Le non et le oui La genese de la communication humaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962
- Spitz (R -A), *De la naissance a la parole La premiere annee de la vie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968
- Spitz (R -A), *L'embryologie du Moi une theorie du champ pour la psychanalyse* Paris, Editions Complexe, 1979
- Stagner (R), Homeostasis as a unifying concept in personality theory, *Psychological Review*, 1951, 58 5-17
- Stagner (R), *Psychology of personality*, New York, Mac Graw Hill, 1961
- Staats (A. W), *Social behaviorism*, Homewood, The Dorsey Press, 1975
- Sulloway (F -J), *Freud, biologiste de l'esprit*, Paris, Fayard, 1981
- Sztulman (H), et coll , *Œdipe et psychanalyse d'aujourd'hui*, Toulouse, Privat, 1978
- Tap (P), La socialisation de l'enfant selon Henri Wallon, in *Homage a Henri Wallon*, Toulouse, Universite de Toulouse-Le Mirail, 1981, pp 81-96
- Torrès de Bea (E), Le conflit œdipien, ses ebauches et son rôle dans le developpement des fonctions psychiques, *Revue française de Psychanalyse*, 1981, 45, no 4, 679-766
- Tustin (F), *Autisme et psychose de l'enfant*, Paris, Seuil, 1977
- Vandenplas-Holper (C.), *Education et developpement social de l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979
- Viderman (S), *La construction de l'espace analytique*, Paris, Denoel, 1970
- Viderman (S), *Le celeste et le sublunaire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977
- von Bertalanffy (L), *Theorie generale des systemes*, Paris, Dunod, 1973
- von Bertalanffy (L.), *Des robots, des esprits et des hommes*, Paris, Editions Sociales françaises, 1982
- Wallon (H), *Les origines du caractere chez l'enfant* (1934), Paris, Presses Universitaires de France, 3e ed , 1954
- Wallon (H.), *De l'acte à la pensee* (1942), Paris, Flammarion, reedition, 1970
- Wallon (H), *Les origines de la pensee chez l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1945
- Wallon (H), Le rôle de l'Autre dans la conscience du Moi

- (1946), réédité dans *Enfance*, 1959, no 3-4, 279-286
- Wallon (H.), L'étude psychologique et sociologique de l'enfant (1947), réédité dans *Enfance*, 1959, no 3-4, 297-308
- Wallon (H.), Les étapes de la sociabilité chez l'enfant, (1956), réédité dans *Enfance*, 1959, no 3-4, 309-323
- Wallon (H.), Kinesthésie et image visuelle du corps propre, (1954), réédité dans *Enfance*, 1959, no 3-4, 252-263
- Watzlawick (P.), Helmick-Beavin (J.), Jackson (D.), *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972
- Watzlawick (P.), Weakland (J.), Fisch (R.), *Paradoxes change ment et psychothérapie*, Paris, Seuil, 1975
- Widlocher (D.), Le développement de la personnalité Point de vue psychanalytique, in H. Gratiot-Alphandéry et R. Zazzo, *Traité de psychologie de l'Enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, vol 5, 1973, pp. 235-395
- Widlocher (D.), Genèse et changement, *Revue française de Psychanalyse*, 1981, 45, no 4, 889-976
- Winnicott (D. W.), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969
- Winnicott (D. W.), *La consultation thérapeutique et l'enfant*, Paris, Gallimard, 1971
- Winnicott (D. W.), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975
- Wolff (P. H.), *The developmental psychologies of Jean Piaget and psychoanalysis*, New York, International University Press, 1960
- Wylie (R. C.), *The self concept*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1961
- Wylie (R. C.), The present status of self theory, in E. F. Borgatta, W. F. Lambert, *Handbook of personality theory and research*, Chicago, Rand McNally, 1968, chap 12
- Zazzo (R.), et coll., *L'attachement*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1974
- Zlotowicz (M.), *Les peurs enfantines*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974
- Zlotowicz (M.), *Les cauchemars de l'enfant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978



Imprime en France

Imprimerie des Presses Universitaires de France

73 avenue Ronsard 41100 Vendôme

Décembre 1985 — N° 31 393

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévost

Programme de génération — Louis Eveillard

Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia — Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit — dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.